5e mille

HERBERT WILD

L'Ambassade oubliée

Roman

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens - PARIS (14e)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

T 310

L'AMBASSADE OUBLIÉE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

Le Conquérant, roman.
Dans les replis du Dragon, Nouvelles d'Asie.
Les Chiens aboient..., roman de mœurs contemporaines.
Le Colosse endormi, roman.
Les Corsaires, roman de mœurs contemporaines.
Le Retour interdit, roman.
L'Autre Race, roman.
Le Regard d'Apollon, roman.

A PARAÎTRE :

Le dernier avatar de Sambor Rutland, roman.
La prise de Brisach, roman.
Le capitaine du Fai-tsi-long, roman.
Le Chasseral, roman.
En marge du Pacifique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HERBERT WILD

L'AMBASSADE OUBLIÉE

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens, 22 — PARIS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE PANNEKOCK, NUMÉROTÉS DE I A X.

25 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL VINCENT MONTGOLFIER, NUMÉROTÉS DE 1 A 25.

Droits de traduction, reproduction, représentation théâtrale et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

Copyright 1931 *by Albin Michel.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A PAUL CHACK

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE PREMIER

LE MANUSCRIT

I

Lorsque je relis cette traduction achevée il y a quelques mois, il me semble parfois que j'ai été dupe de mon imagination ou d'une impardonnable crédulité.

Je ne doute aucunement du scepticisme avec lequel cette étrange histoire doit être accueillie. Moi-même, avant de connaître certaines données de l'antiquité extrême-orientale, je l'eusse prise sans doute pour une mystification à la Mac Pherson. Mais quand j'éprouve quelque velléité de doute à la lecture de ces pages que je me décide à donner au public, il me suffit de me reporter au texte latin original. Alors mes scrupules s'enfuient... Je suis certain de n'avoir pas rêvé. Je sais que je n'ai pas été la victime de quelque Vrain-Lucas. D'ailleurs les circonstances dans lesquelles m'est parvenu le manuscrit, le caractère hors de toute suspicion de celui qui m'en fit dépositaire, écartent immédiatement toute apparence de ce genre. Mais, même en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dehors de ces garanties, comment pourrais-je hésiter quant à l'authenticité de ce document lorsque je déploie sur ma table les rouleaux sur lesquels il est tracé? Car en les maniant doucement entre mes doigts, je vois le récit latin du IIe siècle écrit non point sur la pellicule du papyrus, mais sur du papier. Oui, du papier! Et, chose remarquable, ce n'est pas le papier de coton inventé au VIIe siècle par les habiles artisans de Samarkande et introduit en Europe par les Maures d'Espagne. Du reste, le manuscrit est antérieur à cette époque de cinq siècles et demi... Il s'agit encore moins de parchemin. C'est le papier solide et très ancien imaginé en Chine sous l'empereur Ho Ti de la dynastie des Rann de l'Est[1] — en un temps qui correspond aux débuts de l'ère chrétienne — fabriqué avec des écorces de *broussonetia*[2] et de vieux filets de pêcheurs. C'est le papier sur lequel Kou K'rai Tche, très noble et très illustre peintre des Tsrinn, traça au IIIe siècle ses peintures hors de pair. Nul papier d'Occident ou même d'Extrême-Orient ne peut être confondu avec ces antiques produits, et il est bizarre de penser que le calame d'un Romain du temps des Antonins a tracé les phrases coupées de ligatures sur une substance destinée à recevoir

1. J'emploie la graphie Rann pour Han, comme plus conforme à l'aspiration gutturale chinoise.
2. Mûrier à papier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les larges idéographes ou les conceptions picturales des vieux maîtres chinois.

J'ai consacré mon œuvre à l'étude de l'antiquité chinoise. J'ai longuement rêvé aux rapports qui avaient pu s'établir entre l'Extrême-Orient et l'Empire romain. Durant des années, j'ai recherché la possibilité de démontrer ces rapports auxquels j'ai toujours cru fermement. Dans mes longues explorations archéologiques j'ai parcouru les provinces les plus reculées du Céleste Empire, mais nulle part je n'avais pu trouver confirmation de rapports plus étendus que ceux dont nous avions déjà connaissance indiscutable.

Je savais, par les Annales chinoises, que dès 139 avant le Christ, les Rann de l'Est avaient tenté d'établir des communications avec l'Occident. Je connaissais le voyage de Tchang K'rien en Bactriane de 139 à 126 av. J.-C., les ambassades envoyées par l'empereur Wou-ti en Sogdiane et chez les Parthes sous Mithridate II. Je songeais souvent qu'en 97 de notre ère le fameux général chinois Pan Tchrao, après avoir franchi les Pamirs, avait conduit une armée jusqu'aux lieux où s'élève aujourd'hui la russe Merv. Il s'en fallut de quelques années que Romains et Chinois ne s'y heurtassent. C'eût été un choc étrange que celui d'une armée chinoise et des légions de Rome... Pan Tchrao avait donné en ce point à son lieutenant Kan Ying l'ordre de gagner le Golfe Persi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que et d'aller en ambassadeur vers la Rome dont l'immense renommée emplissait ces lieux lointains. La Ville eût ainsi vu les hommes aux yeux bridés contempler, au début du principat de Trajan, l'ensemble splendide des Forum et du Capitole. Mais Kan Ying hésita devant l'aventureux voyage et revint sans avoir accompli sa mission, et cela sans doute changea l'histoire.

Mais un fait capital dont aucun auteur latin ne nous a transmis le souvenir, et qui, par contre, est indiqué par les Annales chinoises, arrêtait ma réflexion : selon la vieille chronique, des voyageurs venus par mer de l'empire romain débarquèrent en Chine, à l'époque où régnait à Rome l'empereur Antouen. Or, à la date indiquée par le texte chinois, nous trouvons que Marc Aurèle Antonin présidait aux destinées de l'empire. Aucun caractère chinois ne permettait la transcription d'Antonin qui se déforme en *Antouen*. Les mêmes Annales nous enseignent encore qu'en 266, en 284, à d'autres époques encore, des commerçants romains vinrent à Canton. Ainsi un vaste courant d'échanges existait entre l'Extrême-Orient et l'Occident, dont les denrées précieuses n'étaient point seules les objets. Un puissant torrent de pensée parti de l'Inde courait vers le monde méditerranéen.

Préoccupé par ces données incomplètes, j'avais fait vainement les tentatives les plus suivies pour en savoir davantage. J'étais revenu en Europe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'étais plongé dans une étude intéressante sur l'infiltration arabe au VIIe siècle dans les provinces de la Chine méridionale. Mes recherches sur les relations du monde antique méditerranéen avec l'Extrême-Orient m'apparaissaient vouées à un insuccès définitif et je n'y pensais plus qu'à de rares intervalles, avec le regret du chercheur qui n'a pu élucider un problème de première importance, quand, subitement, elles vinrent de nouveau s'imposer à moi d'une manière inattendue et impérative au plus haut point.

II

Un ami très cher m'adressa un jour une lettre annonciatrice de sa venue prochaine. Mes voyages en Asie, la guerre ensuite, nous avaient séparés. Mes recherches l'intéressaient et, jadis, il m'avait souvent amené au chapitre qui m'était cher, des relations entre l'antiquité méditerranéenne et l'Extrême-Orient.

Un post-scriptum indiquait qu'il avait trouvé en Orient, vers la fin de la guerre, un manuscrit latin qui lui paraissait ancien et qu'il me réservait. J'imaginai sans charité qu'il avait été la victime de quelque exploiteur levantin et je n'y pensai pas davantage.

Il apparut un beau jour chez moi. C'était en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

viron deux ans après la fin de la guerre. Je vis sous son bras un paquet roulé et je supposai qu'il s'agissait du fameux document. Nous accordâmes les premiers moments aux épanchements amicaux. Il me narra ses aventures en Orient pendant la guerre comme officier de marine de complément. Fatigues, paludisme, le bilan ordinaire. Maintenant il avait repris ses voyages et sa vie de dilettante.

Bien que je n'attendisse rien d'intéressant du document promis, le démon archéologique s'agitait un peu à la vue du paquet posé sur la table. Mon ami suivit le mouvement involontaire de mes yeux et se mit à rire.

— Mes histoires t'ennuient... Tu préférerais connaître le contenu de ce rouleau?

J'esquissai un geste de protestation. Il reprit :

— C'est un grimoire auquel je n'ai rien compris. Je suppose avoir lu le nom de Marc Aurèle le Philosophe.

— Ces bons Levantins, répondis-je, pratiquent en grand l'industrie de l'antique.

— Tu crois, dit-il, qu'il m'a été vendu par un marchand de loukoums?

— Montre-le, fis-je sans emballement. Je verrai tout de suite...

— Ecoute, dit mon ami. Pendant la guerre je me trouvai détaché à l'Athos. Nous avions là un poste de surveillance contre les sous-marins...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— A l'Athos! fis-je. Montre vite...

— Ah! dit mon ami, la chanson n'est plus la même. Attends un peu. Il faut que tu saches comment ceci vint en ma possession.

Il poursuivit :

— Quand j'étais à terre j'allais souvent au monastère grec d'Iviron.

Le lourd monastère d'Iviron, avec ses trois clochers en dôme, à l'allure de forteresse presque battue par les flots égéens, où les moines invoquaient la Panagia en acquérant des mérites, me revint en mémoire.

— Je connais bien Iviron, dis-je. J'aurais même bien voulu examiner les manuscrits de la bibliothèque. Mais quand je visitai la Sainte Montagne, les bons moines étaient très défiants. Ils appréhendaient de pieuses soustractions *ad majorem scientiae gloriam...*

— A force de les fréquenter, reprit mon ami, j'étais bien vu chez eux. Et j'ai visité leur bibliothèque. Un manuscrit attira mon attention. Je déchiffrai péniblement des noms romains. Je le jugeai ancien... Je puis me tromper...

— Ainsi ce manuscrit vient d'Iviron?

— Oui... Je rentrais un jour d'une chasse au sous-marin. Au retour, gros coup de vent, très subit... de ces fortes risées qui tombent verticalement. A un mille de la côte deux moines dans une barque en perdition... Tu sais que certains d'entre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

eux se livrent à la pêche pour la communauté. Sans nous les bons moines auraient certainement obtenu ce jour même les fruits de leurs austérités. Depuis ce moment, l'higoumène[1] et ses pères furent aux petits soins pour moi. Je pensai alors à toi... Le bon père m'accorda ma demande et me céda le manuscrit convoité. En retour de ce don j'ai fait un cadeau appréciable à l'iconostase de la chapelle. L'affaire fut-elle mauvaise? Juges-en toi-même. Ce manuscrit t'appartient.

Il me tendit le paquet. Je l'agrippai d'une main émue. Tout paléographe me comprendra.

J'ouvris. Je vis un rouleau épais, formé de feuillets séparés, réunis à la marge par une bande de soie. A leur aspect, je regardai mon ami sans poursuivre l'examen.

— Plaisanterie! dis-je. Ni papyrus, ni palimpseste de parchemin! C'est du papier. Si toute la bibliothèque d'Iviron est constituée ainsi!...

Je fus navré de son air déçu.

— Examine complètement, dit-il d'un ton de regret. On ne connut donc pas du tout le papier dans l'antiquité?

Je haussai les épaules.

— Seuls les Chinois l'ont connu dès les premiers temps de notre ère.

Cependant, je séparai un des feuillets. La lar-

1. Supérieur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geur était d'environ trente centimètres sur cinquante de longueur. En le déployant, je fus intrigué par le toucher particulier de ce papier très fort, de teinte jaunâtre, et qui me rappela subitement quelque chose de bien connu.

— Drôle, fis-je... On dirait d'un papier chinois très ancien. Comment un produit pareil serait-il parvenu à l'Athos?

Au cours de mon examen, cette idée s'imposa plus fortement. Très étonné, je déroulai avec soin la longue feuille toute brisée de plis et piquetée de trous d'insectes. Une écriture cursive la couvrait, coupée de mots en semi-onciale, noms propres à ce qu'il me sembla. Et au premier coup d'œil il m'apparut que l'écriture avait été tracée au calame et non à la plume qui date seulement du IXe siècle. D'ailleurs, la plume n'eût pu courir sur ce papier fibreux. L'encre aussi présentait un aspect bien particulier. Il ne s'agissait pas de l'*atramentum* à la noix de galle connu depuis le IVe siècle avant le Christ, mais de sépia que le temps avait pâlie à peine. Et ceci expliquait la netteté des lettres sur ce papier où une encre ordinaire aurait diffusé dans les fibres. Je ne savais plus que penser.

Je m'armai d'une loupe et me mis en devoir de déchiffrer les premières lignes. Et voici ce qu'à ma stupeur je lus assez facilement, malgré les plis innombrables, les coupures du papier et souvent une ou plusieurs lettres supprimées par les insectes:

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« *In his, quomodo ab Augusto Marco Aurelio Antonino, Coelius Metellus Aquila, tribunus legionarius, mecum et amicis dilectis, ire legati ad ultimorum Serum regem jussi sumus, apud gentes a populo romano longis viarum spatiis et immanitate Imai nive obsessi discretas, et quomodo perfecta legatio, exponam. Sed antequam destinata componam, mihi notandum videtur qualis familia mea, qualis amici Metelli, quale comitum et convectorum ingenium...* »

En un éclair se résolurent toutes les contradictions. Vraiment le manuscrit était bien tracé sur un ancien papier de Chine, et pourtant un Romain du temps des Antonins en avait tracé les caractères. L'ironie qui se raille de toute agitation humaine m'apparaissait démesurée. Durant des années j'avais parcouru l'Asie en quête de documents destinés à étayer une doctrine. Je n'avais rien trouvé. Et à l'autre bout du vieux monde, à des milliers de kilomètres du théâtre de mes recherches, dans un antique monastère héritier de Byzance, une pièce inestimable avait traversé les âges. Moi aussi, j'avais un jour visité ce monastère, mais les coïncidences heureuses et nécessaires ne s'étaient pas réalisées.

La voix de mon ami me tira véritablement d'un autre monde où j'étais parti en pensée et dans lequel je voyageais avec une rapidité fantastique en remontant le cours du temps.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Cela paraît t'intéresser... Me feras-tu participer à tes constatations?

— Ecoute, dis-je avec émotion.

Je lus en traduisant directement :

« *Dans ce qui suit, j'exposerai comment Coelius Metellus Aquila, tribun de légion, avec moi et de chers amis, nous reçûmes de l'Auguste Marc Aurèle Antonin l'ordre d'aller en ambassadeurs vers le roi des Sères qui se trouvent aux confins du monde, chez des races séparées du peuple romain par de vastes distances et la masse énorme de l'Imaüs encombré de neiges, et comment l'ambassade fut accomplie. Mais avant d'exécuter ce projet, il me semble nécessaire d'indiquer ce qu'étaient ma famille, celle de mon ami C. Metellus et le caractère de nos compagnons de voyage...* »

— Ceci, interrompit mon ami, fait allusion, il me semble, à un fait qui te préoccupait...

Il ajouta, très excité : « Crois-tu ce texte authentique? »

— Regarde ce papier, dis-je... Il a été fabriqué sous les Rann, et nulle part ailleurs qu'en Chine... L'encre est de la sépia. Il s'agit du fait relaté par les Annales chinoises...

— Mais, objecta mon ami, on parle de Sères là dedans, non de Chinois...

— La Sérique, dis-je, littéralement le Pays de la Soie, désignait la Chine actuelle et ses dépendances. C'était une partie de la « Scythie au delà

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de l'Imaüs ». L'auteur latin accompagne ce nom d'une expression caractéristique... « l'énormité de l'Imaüs encombré de neige. » Cherchons des noms propres, ajoutai-je. Ils sont écrits en semi-onciale.

Je parcourais très vite les feuillets suivants, quand ce membre de phrase m'arrêta : « *Rhannides reges, scilicet Domus Vivae Saepis, quae Loiangis floruit.* »

—Inutile d'en chercher davantage — et ma voix tremblait. Voici mention des empereurs Rann. Et voici la traduction en latin du mot Rann : « Les rois Rann, c'est-à-dire Dynastie de la *Haie Vive*, qui fleurit à Loyang... » Loyang, la capitale célèbre des Rann. Tu as mis la main sur le récit de l'ambassade romaine. Dieu sait comment cela put aboutir à l'Athos. Je vais traduire tout de suite...

— Tu me communiqueras ta version dès que tu l'auras achevée.

Et mon ami me laissa en tête à tête avec le voyageur romain du IIe siècle.

III

La traduction fut laborieuse. Le style du narrateur est concis, elliptique. La phrase rappelle la période brève de Tacite. Les rouleaux se sont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coupés de mille petits plis ainsi que se coupent les vieilles peintures chinoises, et les lettres sont souvent devenues illisibles. Certains feuillets ont été très abîmés par les insectes. Le parchemin eût mieux résisté. Mais si le récit du voyageur romain avait été tracé sur cette substance, quelque pieux moine de Byzance ou du Moyen Age l'aurait soigneusement blanchi et gratté afin d'y transcrire des textes liturgiques ou des rêveries byzantines, et seules quelques lignes tronquées nous seraient parvenues. Rien peut-être.

Je ne saurais exprimer avec quelle joie passionnée j'ai suivi les hardis ambassadeurs dans leur aventureux voyage. Tous ceux qui s'appliquent à faire revivre des époques disparues me comprendront. J'avais souvent imaginé les Romains, envoyés par celui que les Annales chinoises appellent l'empereur Antouen, errant étonnés sous les grands cèdres et les pins des beaux palais d'été des Rann illustres, et admirant ce monde nouveau. Maintenant j'ai vécu ce temps avec eux. J'ai éprouvé, dans un mode un peu différent, l'émoi de l'égyptologue, qui, dans un hypogée, voit surgir, après des années d'infructueuses recherches, les trésors enfouis avec la majesté royale. J'ai déployé devant moi une vaste et très ancienne peinture chinoise retraçant les scènes d'été aux palais des Rann. Et, environné de l'ambiance suggérée

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par le chef-d'œuvre du vieux maître chinois, j'ai lu à mon ami la traduction du manuscrit découvert par lui dans la bibliothèque d'une laure du mont Athos.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE II

L'AMBASSADE

I

Je suis allé m'asseoir tout à l'heure au bord de ce même chemin d'Ostie à Rome par lequel, à pareil jour, je vis arriver mon très cher ami Coelius Metellus, tribun de légion — il y a dix-sept années de cela. Exactement, car c'est le jour des Nones de Mai que Coelius m'annonça le projet inattendu qui devait entièrement transformer mon existence et conduire la sienne à une issue déplorable — et nous sommes aux Nones de Mai.

J'ai achevé ce matin même de regrouper les épisodes de l'immense voyage. Mais la familiarité des choses coutumières m'enveloppe de nouveau, et tout cela me paraît lointain au point de donner l'impression d'événements qui ne m'auraient pas été personnels. Il me semble qu'un autre les a vécus, tellement les aspects des aîtres et des objets qui entourèrent notre enfance et au milieu desquels se sont mus nos ancêtres, ont de force sur nous. Cependant, les années ont passé. La part

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la plus intéressante de l'existence humaine, celle qui s'étend de vingt-cinq à quarante-cinq ans, selon le commun jugement des hommes, s'est écoulée pour moi sans retour dans cette aventure. Peu m'importe d'ailleurs, car j'en ai rapporté par le contact avec une pensée philosophique étrangère, l'indifférence à l'endroit de la plupart des événements qui paraissent si essentiels aux hommes de ma race.

J'ai donc achevé ce matin de réunir les éléments de ce récit. Puis je suis venu rêver au point même et à l'heure où, il y a dix-sept ans, je contemplais avec mon maître Charilaos Symmiasidès l'incessant mouvement qui donne tant de vie à ce coin de terre.

Alors, comme aujourd'hui, le Tibre coulait large et paisible, menant son flot jaunâtre à la mer bleue. Ostie étendait ses murailles à peu de distance. Les bateaux tirés par de vigoureux haleurs remontaient lentement la rivière. Le clapotement léger du courant sur les proues arrondies et le son des roseaux froissés s'élevait jusqu'à nous. A la vue des ballots entassés sur les chalands, mon imagination m'emportait vers les pays lointains d'où venaient les innombrables produits. Les marchandises devinées sous les emballages variés évoquaient les aspects attirants dans mon esprit vagabond. De lourds bateaux, dont le plat-bord affleurait presque la surface de l'eau, passaient en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

longues files, et devant nous glissaient vers les magasins des quais de Rome les blés d'Afrique, les huiles et les vins de la Gaule, les cuirs d'Asie mineure. Des empaquetages spéciaux nous révélaient les poissons salés, les thons et les esturgeons, les fruits d'Asie. Et je rêvais aux voyages merveilleux sous des cieux inconnus, aux lentes caravanes traversant la Parthiène ou la Mésopotamie. Je naviguais sur des Borysthène ou des Ister aux rives neigeuses, sur les mers au delà des côtes persiques, vers cette Inde prodigieuse d'où — avec tant d'objets précieux — nous venaient par intervalles les échos d'étranges notions philosophiques.

Les deux chaussées, qui, sur chaque rive, côtoient le Tibre de Rome à Ostie, s'allongeaient entre les rideaux de peupliers aux ombres mouvantes sous la fraîche brise du large, et sur chacune se développait un mouvement, une agitation curieuse et pittoresque. Les belles villas entourées de cyprès et de pins largement étalés se détachaient sur le ciel clair. De lourds plaustres de transport chargés de marchandises progressaient lentement; des chars légers se hâtaient, amenant mes compatriotes en partie de plaisir, car alors comme aujourd'hui Ostie était fort à la mode et partageait avec Antium la faveur du public qui vient aux jours d'été chercher la douceur vespérale des brises marines. Des litières portaient de belles Romaines allant souper aux auberges d'Os-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tie, renommées pour leurs coquillages et les dorades aux teintes changeantes à l'heure de l'agonie. Des cavaliers élégants les escortaient et riaient en se penchant vers elles. Nous avions ainsi vu passer nombre de figures connues. Le soleil se couchait derrière une gloire de pourpre et d'or et le soir magnifique résonnait aux appels bruyants des haleurs, au claquement des fouets et au rythme pédestre des porteurs de litière.

Aujourd'hui, comme autrefois, le ciel s'est revêtu de splendides couleurs changeantes. Comme jadis j'ai vu passer les litières aux indolentes beautés et les cavaliers empressés. Les bateaux chargés de marchandises remontaient vers Rome sous l'effort des haleurs. Mais Charilaos, mon maître ingénieux et riche en propos diserts, n'était plus auprès de moi. Mon imagination vagabonde ne m'entraînait plus vers les routes inconnues et le son des roseaux froissés par les remorques frappait mon oreille comme le frémissement des souvenirs dans le vent du passé.

II

Je me nomme Caius Herennius Dives. Il me paraît inutile de m'étendre sur les origines de ma famille, trop connue à Rome pour que j'insiste. Les Herennius constituent une antique *gens* dont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

beaucoup de membres se sont illustrés au cours de l'histoire. Chacun a présent à la mémoire le nom de mon ancêtre Caius Herennius dont je porte *l'agnomen* et auquel Marcus Tullius Cicero a dédié sa *Rhétorique*.

Cette famille s'est scindée en deux branches. La nôtre s'est lancée dans les entreprises commerciales et acquit en s'enrichissant le surnom de Dives. Mon aïeul Publius et mon père Quintus augmentèrent beaucoup notre fortune sous les Augustes Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux.

Chaque génération n'offre pas les mêmes talents. Je n'héritai pas de mon aïeul et de mon père leurs aptitudes au grand commerce. J'aimai dès l'enfance les lettres grecques et nos écrivains latins. L'adolescence venue, je me plus aux conversations philosophiques avec les fins esprits sondeurs des choses. Je fus poussé davantage encore dans cette voie par mon maître Charilaos Symmiasidès d'Alexandrie, le Grec érudit et riche en pensées. Mon père désespéra qu'un jour vînt où je m'intéresserais aux vastes opérations commerciales. Mais son esprit enclin à une certaine largeur de vues me laissa toute liberté de m'exercer aux spéculations philosophiques qu'il considérait pourtant avec un peu de pitié. Nous fûmes souvent en butte, Chariloas et moi, à ses sarcasmes sur ce qu'il appelait un jeu futile et improductif.

Nous étions, pour quelques jours, installés à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ostie, chez mon père qui passait là des périodes assez longues pour surveiller ses vastes entrepôts.

J'étais donc assis, un soir des Nones de Mai, près de la chaussée qui longe la rive gauche du Tibre. Charilaos et moi nous avions dévisagé nombre de passants, venant de Rome pour jouir de la soirée à Ostie, avec dessein de s'en retourner à la ville par la clarté lunaire. J'attendais la belle Lydia qui m'avait fait annoncer son intention de venir souper avec nous et de s'en retourner à Rome avec moi le lendemain.

J'étais fort amoureux de Lydia. En vain, Charilaos me représentait qu'il ne faut pas s'attacher démesurément aux apparences périssables. J'étais à un âge où de telles apparences ont toute action sur l'homme, et je ne crois pas qu'il soit sage de le regretter, car dans les bras d'une femme aimante s'efface toute douleur et tout souci. Mais Charilaos prétendait qu'il est souvent difficile de prévoir si celle qui nous aime aujourd'hui nous aimera demain, et que la douleur causée par l'indifférence est plus grande que la joie d'être aimé. Il croyait l'esprit féminin changeant parce que les femmes aiment en nous les apparences qu'elles désirent, et, disait-il, elles nous abandonnent sans pitié dès qu'elles ne les imaginent plus dans nos personnes. Et vraiment l'inconstance de la plupart de nos Romaines semblait lui donner raison. Mais à l'âge auquel j'atteignais on veut se croire chéri

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

personnellement. On se refuse à admettre que la femme aimée recherche en nous un personnage imaginaire créé par sa fantaisie et l'on est convaincu que les amours sont éternelles.

Au loin parut un cavalier venant de Rome. Il disparaissait par instants derrière les pesants attelages qui encombraient la route.

— Par Jupiter, ô Caius, dit tout à coup Charilaos dont le regard suivait le mien, n'est-ce pas là notre ami Aquila?

— C'est lui assurément, répondis-je... je ne le savais pas à Rome.

Le cavalier, dont la bête fatiguée marchait au pas, arriva devant nous.

— Coelius! criai-je, regarde ici et tu verras des amis.

L'arrivant retint son cheval et regarda vers nous. Son visage s'éclaira. Il sauta vivement à terre et vint à nous en conduisant sa bête à la main.

— Caius, Charilaos! cria-t-il joyeusement. Heureuse rencontre! N'allais-je point vous chercher! Que faites-vous ici?

— J'attends ma Lydia qui, ce soir, vient de Rome, suivant l'avertissement tracé sur ces tablettes, et, ajoutai-je, en attendant, ce cher Charilaos et moi nous nous plaisons au spectacle de l'amusant va-et-vient sur cette voie fréquentée. Nous y puisons la matière de pensées subtiles au sujet de l'agitation humaine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Je pense plutôt, répondit Coelius en riant, que vous nourrissez votre paresse et déguisez ce vice sous le manteau majestueux de la philosophie.

— Coelius, repartit Charilaos en souriant, nous nous sommes acquis la réputation de philosophes par notre zèle pour la vertu.

— Je le sais, ô chers amis. Ainsi, Caius, tu attends tes amours?

— Oui, dis-je. Mais depuis quand es-tu à Rome? Nous te croyions par delà l'Euphrate en train de combattre les Parthes.

— Nous avons pris Ctésiphon et Séleucie, dit-il, organisé Nisibe en forteresse d'arrêt contre les Parthes et le cours entier de l'Euphrate est entre nos mains. Le massacre des légions d'Arménie est vengé. Tout étant tranquille j'ai demandé un congé au général. J'avais un vif désir de me retrouver au milieu de vous.

— Et dans les bras blancs de Publilia, insinuai-je.

— Pourquoi le cacherais-je? La renommée et la gloire sont d'un plus haut prix que les amours, mais il est bon d'aimer. Et je pense du reste que la nécessité n'accordera pas de longs loisirs aux amours.

— Les moments de réunion dont le sort nous favorise seront-ils si brefs? demandai-je.

— Ce point dépendra beaucoup de ta volonté, dit Coelius.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Comment, ô chère tête, cela pourrait-il en dépendre?

— Je te le dirai.

Il attacha son cheval à un arbre et s'assit près de nous. Et pendant que nous attendions Lydia il parla brièvement de la campagne d'Osrhoène et de Mésopotamie.

Mon très cher ami Coelius appartenait à cette branche illustre Caecilia Metella qui donna dans l'espace de deux cent cinquante années vingt-cinq consuls au peuple romain. Chacun connaît Lucius Metellus, vainqueur des Carthaginois, Metellus le Numidique, Metellus le Macédonique, noms dont la gloire étincelle dans l'histoire de la République. Le descendant de ces grands Romains n'en était point indigne, et son surnom d'Aquila venait de ses hauts faits. A vingt-cinq ans, il était tribun de légion et chacun pensait que dès l'âge légal il serait préfet de légion.

Très intelligent, remarquablement beau, d'une brune beauté régulière, il possédait un tempérament trop actif pour s'adonner comme moi uniquement aux belles-lettres. Il lui fallait un vaste champ d'action. Idole de nos belles désœuvrées, il n'eût tenu qu'à lui de remporter autant de succès au point de vue féminin que militaire. Mais Coelius ne profitait nullement des occasions offertes d'enchaîner de belles captives à son char. Publilia, jeune veuve d'une vingtaine d'années, ma-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

riée pendant un laps de temps très court à un consulaire âgé qui, pour elle, n'avait été qu'un père, l'avait fixé définitivement.

La brise fraîchissait. Le soleil toucha l'horizon de la mer Tyrrhénienne et, à l'opposé, les monts Albains devinrent un écran violet.

— Voici ta Lydia, ô Caius, dit Charilaos. Je reconnais ses porteurs. Mais une autre litière suit la sienne.

— C'est celle de Publilia, répondit Aquila. Je lui ai demandé de venir afin que nous soyons tous réunis ce soir.

Nous arrêtâmes les litières et je serrai tendrement la blonde Lydia dans mes bras. Ce que voyant, Charilaos paisible et souriant déclamait les mètres légers d'Horatius Flaccus.

— « Voudrais-tu, dis-moi, contre tous les biens d'Achéménès, contre la richesse de la féconde Phrygie et tous les trésors de l'Arabie — échanger un seul des cheveux de Licymnie — lorsqu'elle tourne sa tête vers tes brûlantes caresses — ou que sa facile rigueur te refuse le baiser — qu'elle voudrait plus que toi se voir ravir. »

— Charilaos, qu'en sais-tu? dit Lydia. Tes suppositions sont hardies...

— Ment-il vraiment, ô ma Lydia? dis-je en lui donnant un baiser qu'elle feignait de repousser.

Elle était belle, légère... Elle était... Lointaine image du corps souple dans mes bras.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant, Coelius, guerrier lettré, tenait la main de Publilia dont les yeux d'hyacinthe sous la brune chevelure lui souriaient avec tendresse, tandis qu'il disait le passage charmant de l'ode à Glycère.

— « Sur moi s'attachant tout entière, Vénus abandonne Chypre — Elle ne me permet plus de chanter ni les Scythes, ni les Parthes fuyant sur leurs coursiers et toujours redoutables — rien enfin qui n'ait trait à l'amour. »

— Ces vers s'adaptent particulièrement à toi, ô vainqueur des Parthes, dit Charilaos, mais je crains que tout ceci ne soit que lyrisme. Consentirais-tu vraiment à passer ton existence dans les amours et à déposer pour jamais l'épée du guerrier?

— Charilaos n'aime point, dit Publilia doucement. C'est pourquoi il n'imagine pas l'amour vainqueur de toutes choses.

— De toutes choses, ô Caius? interrogea Lydia en se pressant avec coquetterie contre ma poitrine.

— Je suis ton esclave, ô très chère, répondis-je. Mais déjà les ombres du soir grandissent. Amis, trêve aux réminiscences poétiques. Allons souper.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

Nous revînmes à Ostie et, à travers la ville turbulente, nous gagnâmes la maison paternelle.

J'ai vu dans le monde des villes maritimes variées. J'ai contemplé les fleuves géants d'Asie couverts d'innombrables embarcations aux formes étranges, à la voilure bizarre. J'ai vu le grouillement prodigieux de leurs populations flottantes. Pourtant je n'ai jamais contemplé un spectacle plus divers qu'à Ostie, le plus vaste entrepôt de blé qu'il y ait au monde. Tous les peuples s'y coudoient. Des navires ancrés dans les ports de Claude et de Trajan sortait une foule de marins et de marchands étrangers : Syriens aux vêtements bariolés, Egyptiens aux longs yeux, Grecs versés dans les roueries commerciales, Africains au teint sombre, Thraces gigantesques, pratiquant les religions les plus diverses et des rites bizarres. Les appels en dialectes incompréhensibles se croisaient, jaillis des rudes gosiers, rauques à force de crier dans le vent salin et les tempêtes. Partout montaient les odeurs de beignets, de poisson frit, et les auberges à matelots se remplissaient de gaillards bruyants et querelleurs. Dans les rues étroites se répandaient les senteurs de l'ail pilé. Nos compagnes protestèrent contre ces odeurs offensantes et, pour leur plaire, nous quittâmes les voies fréquen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tées. Par un détour au milieu des villas entourées de jardins nous parvînmes chez mon père.

Beaucoup de gros entrepositaires d'Ostie résident alternativement à Rome et à Ostie suivant les nécessités de leurs affaires et ont dans cette dernière localité une villa organisée pour de longs séjours. La villa paternelle se trouvait au sud, au milieu de cyprès. D'une terrasse élevée, la vue se perdait à l'ouest sur l'horizon de la mer Tyrrhénienne visible au delà de la côte basse, à l'est sur la ligne harmonieuse des monts Albains. Il avait fait ajouter pour moi un pavillon disposé de façon que je fusse complètement chez moi. Il venait fréquemment souper avec nous et aimait à entendre l'échange des propos philosophiques auxquels il mêlait parfois une pointe de raillerie. Je m'échauffais alors, tandis que Charilaos souriait et conservait son calme inaltérable.

Ce même soir, le vieillard vint se joindre à nous. La compagnie de jeunes gens le distrayait de ses préoccupations. La présence de Coelius et de Publilia le réjouit. Il connaissait depuis longtemps mon ami d'enfance.

Le souper était prêt dans le triclinium, décoré de très belles mosaïques, inspirées de celles qui embellissent à Préneste le temple de la Fortune. Elles représentaient des scènes et des animaux de pays lointains, des embarcations de formes inconnues en Italie, glissant entre des roseaux où pas-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

saient des hippopotames et des crocodiles. Des lotus aux larges feuilles se dressaient sur les eaux.

Nous prîmes place, Lydia auprès de moi, Publilia près de Coelius.

— O Charilaos, dit mon père, toi seul restes solitaire, bien que tu n'aies pas dépassé l'âge des amours... Crains-tu donc le sourire d'un fin visage?

— Je suis un homme libre, ô Quintus. Je le veux rester. Celui qui accepte la domination de l'amour devient esclave.

— L'esclavage est parfois plein de charmes, dit Coelius.

Il regarda Publilia qui lui sourit.

— Dis-moi, cher Caius, poursuivit mon ami, les représentations de pays lointains sur ces admirables mosaïques n'éveillèrent-elles jamais en toi le désir de nouveaux aspects?

— Souvent, dis-je. Je t'ai envié plus d'une fois. Je me bornerai sans doute à visiter la Grèce, puis la patrie de notre Charilaos, cette Alexandrie riche en esprits précieux et en bibliothèques inestimables. De mois en mois j'ai remis ce voyage. Il est difficile de s'arracher aux habitudes amicales et aux amours, quoique Lydia puisse me suivre aux rives du fleuve Aegyptos.

— O Caius, dit Lydia, j'aimerais ce voyage... Quand le ferons-nous?

— D'autant mieux, observa mon père, que tu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourrais en profiter pour visiter mes correspondants d'Alexandrie...

— Quintus, dit Aquila en riant, je doute que ton fils te rende à cet égard de grands services. Notre Caius est plus apte aux spéculations philosophiques qu'à suivre le cours des blés et des peaux.

— Par Jupiter, tu renouvelles mes regrets, s'exclama le vieillard. J'enrage de voir ce fils doué d'un esprit subtil l'utiliser à des bagatelles. C'est ce Charilaos qui l'a perdu.

— Tes paroles ne respirent point la justice, ô Quintus, dit Charilaos. J'ai mené ton fils sur la voie de la sagesse qui est plus précieuse que tout au monde.

— N'êtes-vous pas inutiles à l'Etat? Moi je permets à des milliers de Romains de recevoir le blé nécessaire à leur subsistance. J'estime que cela est supérieur à vos amusements.

— Le pain de l'esprit est aussi nécessaire aux hommes que le pain quotidien, repartit Charilaos.

Il y eut un silence. Coelius le rompit.

— Cher Caius, je vais te donner l'occasion d'un voyage merveilleux...

L'accent m'intrigua. Il hocha la tête, et, le bras passé autour de la taille de Publilia, il poursuivit :

— Je vous ai conté comment nous avons conquis la Mésopotamie et l'Osrhoène et traité avec les Parthes. Nous occupions Nisibe. Je me rends

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un matin chez le général. Je trouve Avidius en compagnie de Vibullius Pomponius, le préfet de cavalerie, et du préfet de ma légion. Je vois aussi un Parthe et un Sogdien. Je connaissais bien ces gens-là. Mais j'aperçois trois humains dont les visages étaient tels que je n'en avais jamais vu à aucune race. Il y en avait un dont la face était extraordinairement osseuse, avec des pommettes saillantes, des yeux enfoncés, jaunes. Il était grand et maigre. Par Jupiter qu'il était laid! Il portait un habit de cavalier, bizarre... Je me dis qu'il avait une expression bien déplaisante. Auprès de lui, je vis deux hommes bien curieux aussi... Leur teint d'une sorte de bistre un peu jaune, leurs cheveux d'un noir parfait, leur barbe clairsemée, toute droite... Drôle de gens! Je fus étonné par des yeux longs, peu ouverts, aux paupières bridées vers le nez. D'admirables costumes de soie les vêtaient: ils portaient un grand manteau rappelant un peu la robe des anciens Mèdes, tout brodé de monstres fabuleux, d'oiseaux qui m'ont paru représenter le phénix des légendes recueillies par les voyageurs dans l'Asie antérieure... La conversation se faisait par le double échange d'interprètes. Le Sogdien, un Indoscythe, conversait directement avec eux. Il rendait leurs explications au Parthe d'Arménie qui traduisait en latin... Comme je les regardais étonné, Avidius me dit : « Metellus, tu peux prendre ton congé. Ces deux étrangers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

affirment qu'ils viennent du Pays de la Soie et des vases murrhins. D'après leurs renseignements on peut parvenir ici de leur pays. J'ai fait demander dans les manipules si quelqu'un pouvait confirmer ces renseignements. Il s'est trouvé un centurion qui, sous Antonin, est allé sur le haut Iaxarte, bien plus loin que Maracanda[1] et au pied même des Imaüs. Il affirme qu'on lui a parlé d'une route qui franchit de hautes passes et suit au delà des hauts plateaux, pendant plusieurs mois d'étapes, avant d'atteindre le riche pays des Sères. Mais ces gens affirment encore une chose peu croyable : ils prétendent qu'une de leurs armées commandées par un célèbre général, est venue il y a soixante-dix ans jusqu'à Antiochia Margiana. Par Bacchus, son nom m'échappe... »

Il questionna les interprètes qui s'adressèrent aux étrangers.

— Ah! Pan Tchrao... Tu entends, Metellus. Un curieux nom. Aussi désagréable à prononcer que les noms germaniques. Ils prétendent que ce Pan Tchrao est allé jusqu'à la mer Caspienne et voulait nouer des relations avec nous... Ça, au moment où Corbulon refoulait les Parthes?... Enfin, admettons. Bref, ceux-ci sont venus pour entrer en rapport avec nous. Ils sont arrivés à Ecbatane de Médie il y a plus de six mois. Mais ils

1. Samarkande.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ont dû attendre la paix pour nous joindre. Ils ont ainsi traversé l'immense Asie. Ils ont l'air versés dans les arts décoratifs. Regarde leurs habits.

Il posa une question au Parthe qui la transmit au Sogdien. Ce dernier s'adressa aux Sères. L'un d'eux parla et la réponse nous revint.

— Tchang Yao, dit le général... Hem, le plus grand s'appelle Tchang Yao et l'autre Tchao Kao. Vous entendez? A-t-on idée de noms aussi ridicules? »

— On peut supposer, fit Charilaos en souriant, que le propre nom d'Avidius Cassius devait avoir pour eux une résonance insolite.

— Le général m'apprit, continua Coelius, que le troisième individu, celui qui était si laid, n'était pas de leur race. Suivant le Sogdien, c'était un chef Hiong-nou qui payait tribut au roi des Sères. Chez les Parthes on nous a parlé quelquefois de ces Hiong-nou que nous appelons Hunni[1]... Finalement le général m'ordonna de conduire à l'empereur les deux Sères suivant leur désir. Ils avaient avec eux une petite suite commandée par le chef Hiong-nou. Ils étaient partis avec beaucoup de cadeaux pour l'empereur, mais ils avaient été pillés en partie chez certains peuples du genre des Hunni et ils n'avaient plus que quelques caisses. Pour terminer, nous sommes arrivés à Rome de-

1. Ce sont les Huns (Note du trad.).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis trois jours et j'ai présenté mes ambassadeurs au prince.

— Je pense, dit mon père, que leur étonnement ne fut pas petit à la vue de la Ville...

— Ne crois pas cela, Quintus... Il semblerait même qu'ils soient accoutumés de voir chez eux des spectacles aussi magnifiques que la splendeur monumentale de l'Urbs.

— Pourquoi pas? dit Charilaos. Suse et Persépolis furent jadis des merveilles d'architecture.

Lydia écoutait, la tête appuyée contre mon épaule.

— Comment des barbares, objecta-t-elle, posséderaient-ils des monuments aussi beaux que les nôtres?

— Il est singulier, dit Charilaos, que nous ayons toujours une propension à traiter de barbare tout étranger. Et il est plaisant d'imaginer que les étrangers raisonnent de même à notre endroit...

— Et, remarqua mon père, le seul fait qu'ils exportent des marchandises à de pareilles distances montre leurs capacités.

— Leur écriture est bien curieuse, dit Coelius. Voyez... Il nous tendit une tablette de cire sur laquelle étaient gravées au style des formes étranges et compliquées.

— Ceci, fit mon maître en examinant les signes, appartient à une langue qui rappelle l'égyptienne hiéroglyphique. Ces signes compliqués durent à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'origine représenter une écriture figurative. J'aimerais à étudier ces peuples...

— Ton souhait peut être réalisé, cher philosophe. L'empereur Marc Aurèle a reçu avec grande faveur les envoyés du roi des Sères. Il a mis auprès d'eux des maîtres qui puissent les instruire rapidement dans notre langue. Et voici la conclusion : vous savez comme il s'intéresse à tout ce qui appartient au cercle de l'humanité... Il m'a demandé de les accompagner à leur retour pour aller en ambassadeur chez leur souverain...

Publilia se releva brusquement. Ses beaux yeux s'attachaient avec inquiétude sur Metellus.

— O Coelius, me quitterais-tu maintenant pour un si long voyage?...

— Ce serait le dernier, dit-il, ô très aimée, et je reviendrais pour toujours auprès de toi.

— Combien de temps durerait ce voyage?

— Deux années sans doute, dit-il en hésitant.

— Ou plus!...

Elle jeta ses bras blancs autour de son cou.

— Oserais-tu me délaisser aussi longtemps?

— O très chère, dit-il en lui donnant un baiser, puis-je refuser à l'empereur?...

— Tu le peux, il trouvera d'autres hommes désireux d'un tel voyage...

— Mais je me couvrirais de honte si je refusais! Très chère, ne m'envie pas cette gloire, dit-il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en baisant les beaux yeux d'hyacinthe qui se remplissaient de larmes.

— Non, dit-elle, je comprends... je ne dois pas être un obstacle. Mais, Coelius!...

Elle se tut brusquement et crispa ses mains.

— L'Auguste Marc Aurèle m'a laissé libre de choisir mes compagnons! Ainsi, Caius...

Lydia qui le regardait l'interrompit en tournant soudain vers moi son visage courroucé.

— Irais-tu, Caius?

— Oui, chère. Il est nécessaire qu'un homme ait accompli dans sa vie quelque chose de grand. Ne t'irrite pas. Je te répèterai ce que Coelius a dit à Publilia : je reviendrai pour ne te quitter jamais.

— Ce voyage n'offrira-t-il pas d'innombrables dangers?

— Nous partirons munis de tout le nécessaire, dit Coelius. Nous devons donner là-bas une haute idée de l'empire.

— Et les années perdues, dit Lydia. La jeunesse n'a qu'un temps et l'homme n'a qu'une vie. Reste, Caius, je le veux!

Je sentais en moi une lutte étrange. L'amour murmurait :

« Reste. Toute gloire est vaine. Tous les cieux se ressemblent. Il n'y a de vérité que dans les baisers d'une beauté qui t'aime. N'abandonne pas la voluptueuse réalité pour une ombre de gloire. »

Mais l'attrait de l'inconnu, le désir de mers illimi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tées, du décor de fleuves géants, d'horizons sans fin, étendait ses mirages et étouffait la douce voix.

— J'irai avec toi, Coelius, dis-je d'une voix ferme. Lydia, je te dirai comme Coelius à Publilia : ne m'envie pas cette gloire. Ne seras-tu pas fière de moi quand je reviendrai avec la renommée si grande qu'un tel voyage nous vaudra. Mais je voudrais que Charilaos nous accompagnât.

— S'il est possible, j'accepte, dit mon maître avec sa sérénité coutumière. J'aimerais à étudier la pensée de ces peuples. Peut-être en tirerais-je des principes de sagesse inconnus.

Coelius frappa dans ses mains avec enthousiasme.

— Ceci est excellent! Ne faut-il pas parmi nous un sage capable de leur montrer à quelle hauteur de pensée la méditation a conduit les nôtres!

Mon père rompit le silence qu'il gardait.

— Je ne suis plus jeune, et ce voyage sera long...

Il secoua la tête.

— Véritablement j'aimais à voir mon fils et ses amis autour de moi. Mais Coelius a raison : il faut que dans sa vie un homme ait servi l'Etat. L'amour ne doit pas l'arrêter. Ils vous reviendront plus grands, mes filles...

Il reprit avec plus de vivacité.

— Dis-moi, Caius, il y aurait peut-être un emporium important à fonder là-bas. On pourrait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

choisir des correspondants... établir des relations commerciales directes...

Charilaos sourit.

— Chacun envisage l'affaire à son point de vue. Ceux-ci voient la gloire, Quintus le développement du commerce et moi la philosophie.

— Tu es lecteur de l'empereur, dis-je... Te laissera-t-il partir?

— Sûrement. Metellus, qui emmènes-tu encore?

— Lucius Fulvius Flaccus, l'ancien préteur. Bien que plus âgé que moi et parvenu à un haut grade militaire, il accepta tout de suite. Il est encore juvénile et apte aux grands périples, endurci qu'il fut dans la vie des camps en Germanie et en Asie Antérieure. Et vous savez que comme Lucullus, il s'adonne aux lettres et à la philosophie.

Les esclaves servirent les fruits. Sur nous pesa le silence. Mon père était devenu grave. Lydia me regardait avec mécontentement. Publilia tournait vers Coelius des yeux humides. Seul Charilaos gardait sa sérénité et s'efforçait d'éclaircir les fronts. Mais le repas s'acheva sans que le vieux Massique de mon père réussît à ranimer les esprits, et la joie perdue ne revint pas.

Nous nous séparâmes, agités de pensées diverses. Je passai avec Lydia une nuit tumultueuse où l'amour fut entremêlé de reproches. Quand je me reporte à ces moments, je songe combien d'hommes capables de ce que les humains considèrent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme de grandes choses ont pu être arrêtés par les larmes d'une femme.

Au matin quelques mots échappés à Coelius m'apprirent que leurs amours comme les nôtres avaient été traversés par des tristesses et des demandes de renoncement.

IV

J'eus immédiatement l'occasion de fréquenter les Sères, quand Coelius leur fit visiter Rome.

— Regarde, me dit l'ancien préteur Fulvius, ces traits étranges... ces paupières bridées, obliques. Et comtemple leurs robes. Aucun métier de Cos ou d'Alexandrie ne produirait ces tissus de soie. Quelle beauté de couleurs, quel art dans leur distribution...

— Le chef hun me déplaît beaucoup, dis-je. Il a l'air rude et sournois en même temps.

— Il témoigne de la déférence aux Sères, dit Coelius, mais avec l'expression d'un chien qui voudrait mordre...

— Peu cultivé, fit Fulvius... Il ne paraît s'intéresser à rien.

L'empereur Marc Aurèle désira recevoir le nouvel ambassadeur choisi par Metellus. Je ne parlerai pas ici de ce prince malheureusement disparu et qui porta dans la plus haute magistrature de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'empire d'exceptionnelles vertus et une hauteur de pensée si dignes d'admiration.

Je vis les présents apportés par les Sères.

Il y avait des tissus de soie brodés de fils d'or : des phénix y déployaient leur vol; des dragons déroulaient leurs volutes à travers les nuées. Des objets de pierre dure offraient des ciselures d'une délicatesse extrême, des fleurs, des insectes, des scènes modelées en pleine matière avec d'étonnantes épaisseurs de reliefs. L'éclat si doux de la pierre, nuancé d'un blanc verdâtre ou d'un vert que je n'avais jamais contemplé, était un plaisir des yeux. Des vases murrhins de cet ordre parvenaient quelquefois à Rome, et supposai-je, les caravanes suivaient le chemin parcouru par les ambassadeurs sères. Mais aucun de ceux que j'avais eu l'occasion de voir jusqu'à ce jour et dont la valeur atteignait à Rome jusqu'à trois cents talents n'était comparable à ces objets. Des statuettes de cristal de roche taillées avec un soin exquis avaient les reflets froids de la glace. Des peintures sur une substance rappelant le papyrus, nous frappèrent par la maîtrise du pinceau.

— O mes amis, disait l'empereur, combien j'aimerais à vous accompagner si mes devoirs de prince et les menaces de guerre sur l'Ister lointain ne me retenaient. Je voudrais pénétrer la pensée de ces hommes. Avec quelle joie je m'entretiendrai

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de ces choses avec vous quand vous nous reviendrez.

Le docte Marc Aurèle disait encore :

— Peut-être grâce à d'incessants échanges d'idées entre les peuples, le monde arrivera-t-il à un état universel de bienveillance mutuelle...

Et le noble empereur qui rêvait de fraternité humaine laissait son regard errer dans l'avenir. Mais Charilaos répondait :

— Ne faudrait-il point pour cela que l'humanité atteignît un état d'équilibre définitif. Or l'équilibre ne se maintient jamais longtemps, car il est la négation de l'ascension vers le mieux.

Les étrangers visitèrent la Ville sous notre conduite. Ils assistèrent aux jeux dans le Colisée grondant de la rumeur de cinquante mille spectateurs. Ils virent le Forum de la République et l'ensemble des frontons majestueux portés par les hautes colonnes. Devant eux se dressaient les temples de Vespasien, de la Concorde, dominés par le Tabularium et le Portique des Grands Dieux et, plus haut, le Capitole. Ils virent le groupe splendide des édifices du Palatin, le Forum de Trajan, et la merveilleuse colonne où dans la pierre fouillée revivent les campagnes de l'illustre empereur. Malgré leur impassibilité le spectacle puissant les émut, car aucune cité au monde n'eût pu leur offrir un spectacle semblable.

Mais ce qu'ils ne virent point et qui faisait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tressauter d'orgueil nos cœurs, c'était dans le Forum de la République huit siècles de gloire montant sur l'humble berceau d'un empire dont le citoyen dit avec orgueil : « Je suis citoyen romain. » Et quand ils passèrent sur la voie Appienne entre la double file des tombeaux, ils n'y virent que les beaux médaillons de bronze et les stèles ciselées, les bas-reliefs vigoureux et les nobles statues; car, étrangers ignorant tout de notre histoire, ils n'y sentaient pas errer, comme nous, l'ombre des grands aïeux créateurs de la Ville qui réunit les peuples innombrables sous la paix romaine.

V

Nous étions réunis chez moi et nous nous entretenions des préparatifs.

— Les Sères, dit Lucius Fulvius, font d'étonnants progrès dans notre langue.

— Grâce à notre alphabet, remarqua mon maître. Pour nous le réciproque sera difficile... Décidément nous ferons le voyage par mer, dit-on..

— Ils prétendent, dit Coelius, que des marchands sères sont, par la route maritime, en relations constantes avec les trafiquants du Golfe Persique.

Mon esclave introducteur précéda deux personnages qui me firent de grands saluts. L'un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'eux me remit une lettre de mon père. Ils saluèrent de nouveau en se nommant.

— Rufus Silicarius.

— Terentius Olearius.

Je lus la lettre : « Vous avez accompli un long voyage, d'après ce que me dit mon père... »

Rufus Silicarius, gros homme réjoui à l'air épais, salua de nouveau. « Jusqu'à la Chersonèse d'Or[1] » dit-il.

Le long et sec Olearius salua à son tour : « Nous avons été en contact en cet endroit avec les trafiquants sères. Nous en avons acquis des marchandises précieuses que nous avons revendues en Italie avec un bon bénéfice. Nous nous offrons à repartir avec toi.

— Vous êtes des malins, dit Coelius en riant. Vous comptez voyager aux frais du Trésor impérial...

— Seigneur, dit Silicarius, chacun cherche son intérêt.

— Leur concours peut être utile, dit Coelius. C'est bien, je vous emmène.

Ils saluèrent de nouveau, l'air épanoui.

— Le meilleur, dit le gros Silicarius, sera de descendre l'Euphrate. Demandez à l'empereur de faire préparer à Our en Chaldée le vaisseau qui nous conduira au pays des Sères. Il y en a de très

1. Malacca.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bons sur ce parcours, entre la mer Erythrée et le Golfe Gangétique... de gros bateaux de commerce qui viennent entreposer à Myos-Hormos d'Egypte les bois odorants, les tapis de Carmanie, les soies grèges de la Sérique... De bons bateaux qui tiennent bien la mer...

— Il faudra, dit Olearius, perdre quatre à cinq mois dans l'Inde, pour attendre les vents d'automne qui seuls nous conduiront à la Chersonèse d'Or.

— Combien de temps prendra donc le voyage d'aller? demanda Publilia.

— Quinze mois, dit Olearius.

— Quinze mois! fit-elle.

Elle frissonna.

— O Coelius, si longue absence!... Quatre années peut-être!...

Elle le regardait avec de grands yeux désespérés tandis qu'il lui caressait doucement la main pour la calmer. Lydia serrait les lèvres d'un air mécontent. Cependant Charilaos hochait la tête avec satisfaction.

— Quatre à cinq mois dans l'Inde, dit-il... Cette perspective m'enchante...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE III

LE LIS ET L'EUPHORBE

I

Les mois d'été s'écoulèrent dans les préparatifs.

Nous étions pleins d'enthousiasme. Mais le mien était souvent très rafraîchi par les quérimonies de Lydia. Ma belle maîtresse prétendait toujours que je renonçasse à cette expédition. Nos entrevues étaient troublées par ses querelles, par des récriminations accompagnées de pleurs qui me laissaient très ébranlé, car j'étais fort ému par la perspective d'être privé d'elle pendant deux ou trois ans.

Je me souviens des instants désagréables où j'allais rejoindre mes amis, les yeux remplis de sa beauté rendue touchante par son attitude troublée. Charilaos me plaisantait doucement de ma faiblesse. Aquila m'exposait avec véhémence combien je paraîtrais pusillanime et faible aux yeux de l'empereur si je me dérobais. Je me répétais alors avec force que l'honneur m'obligeait à poursui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vre... Mais aussitôt l'image de Lydia, voluptueuse, voilée de ses longs cheveux blonds, m'apparaissait telle que je l'avais contemplée si souvent, telle que je l'avais tenue avec ivresse en mes bras en de si beaux moments d'amour. Elle errait avec mon regard dans ma demeure, sous les ombrages des jardins, sans que son obsession me quittât un instant. Je songeais avec honte au moment de faiblesse qui m'arracherait la promesse de renoncement. J'appelais la philosophie à mon secours, mais la philosophie ne m'aidait pas. J'avais vingt-quatre ans...

Publilia, par contre, ne se plaignait plus. Il semblait qu'après la première émotion, elle eût compris l'impossibilité de demander à Coelius une renonciation qui l'eût diminué. Cette attitude était plus haute que celle de Lydia. Alors je ne comprenais pas cette grandeur d'âme, car je ne savais pas quelle était sa souffrance et j'établissais une comparaison défavorable à Publilia. J'excusais l'excès d'amour de Lydia. Pour tout dire, j'étais flatté, comme l'est tout homme quand une femme semble ne pouvoir supporter son absence.

Un jour — il restait environ deux mois avant le départ fixé aux Calendes d'octobre — j'étais chez moi à Rome. C'était à la fin d'une chaude après-midi de juillet. Une torpeur légère planait sur toute chose, et dans le silence le bruit léger des jets d'eau de l'atrium parvenait dans ma chambre. Lydia reposait dans mes bras. Mes yeux charmés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

erraient sur le corps souple et parfait qu'eût envié la blonde Cythérée. Je cherchais à les emplir des attraits délicieux qui m'allaient être ravis pour un temps, hélas trop long, afin d'en conserver l'image adorée.

Je l'étreignis avec une violence passionnée. Elle ouvrit les yeux et me donna un baiser qui m'enivra.

— M'aimes-tu ainsi, Caius? murmura-t-elle.

— Si je t'aime, ô mon cœur, dis-je avec emportement. Ne le sais-tu pas, ma très chère?...

Elle m'écarta doucement en glissant un regard de côté vers moi.

— Tu ne m'aimes pas... Si tu m'aimais, me quitterais-tu pour des compagnons et pour les aventures?... Tu ne m'aimes pas. Goûteras-tu ailleurs des joies semblables à celles que tu trouves dans mes bras?... Tu préfères à ma jeunesse qui te sourit des spectacles nouveaux...

— Je ne les préfère pas. Loin de toi je souffrirai. Mais je ne peux me dérober...

Elle m'étreignit dans ses bras blancs et sa voix séduisante m'enveloppa de tendresses. Je me sentis entraîné au cercle du vertige et conduit à cet instant où les Dieux mêmes sont les jouets d'Eros victorieux. Je la saisis, mais elle m'écarta de nouveau.

— Si tu m'aimes, répéta-t-elle, il faut me préférer à tout. Tu ne partiras pas?...

— Je partirai, il le faut, ma Lydia. Mais pour-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quoi évoquer les moments attristants. Cueillons l'heure...

Elle étendit les bras et sur son front se dessinait un pli dur.

— Jure-moi, Caius, que tu ne partiras pas... ou je ne croirai plus à ton amour...

— Vois, ô très chère, dis-je éperdu, dans quelle situation tu me places! Comment te refuser? Et je le dois...

Elle se rapprocha brusquement dans une attitude séduisante. Son front avait repris sa sérénité, ses profonds yeux bleus me riaient. Je ne connaissais pas encore la sirène cachée dans l'enveloppe gracieuse. Son corps parfait blanchissait dans la demi-obscurité. Les jets d'eau chantaient doucement dans l'atrium... Je me sentais affolé.

— O Caius, dit-elle dans un murmure en m'enlaçant, jure-moi que tu ne partiras pas...

Je me sentis glisser dans un abîme. Je fus prêt à toutes les lâchetés. Elle m'épiait avec attention. J'allais parler, j'allais prononcer le serment... je me rappelle cet instant avec honte et j'ai songé depuis à combien de gens nous reprochons un acte de faiblesse quand nous-mêmes avons chancelé sur le bord du précipice...

Je ne sais comment je me ressaisis. En un éclair passèrent devant moi les visages attristés de Coelius et de Charilaos, la muette désapprobation de Publilia, l'étonnement du noble empereur... Je me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sentis soudain délivré du péril. Je l'embrassai, puis d'une voix ferme :

— Je partirai, très chère, répétai-je. J'en fais serment. Pardonne-moi...

Elle me repoussa légèrement et se leva. Je la vis droite comme une splendide statue sur la mosaïque, détachant sa blancheur sur la teinte vert d'eau des parois. Et elle s'enveloppa lentement dans ses vêtements légers. Je la regardais avec anxiété.

— Que fais-tu, Lydia? Reste, mon aimée!

Le front avait repris son pli dur.

— Tu ne veux rien m'accorder, Caius. Pourquoi sans retour t'accorderais-je quelque chose? Je suis maîtresse de moi comme tu l'es de toi-même...

Elle était vêtue. Elle se coiffa devant le grand miroir disposé à son intention et sortit de son pas léger de déesse.

Je restai désolé et inquiet. Et, privé d'elle, j'allai tristement errer aux jardins du Pincius.

II

Le lendemain de ce jour, je courus chez elle. Elle me reçut froidement, mais elle consentit à m'accompagner chez Metellus que nous trouvâmes en compagnie de Publilia.

Par un détour inévitable, la conversation revint

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur le voyage. Je regardai Lydia avec une attente pleine de trouble. Elle resta d'abord silencieuse. Sur une réflexion de Metellus elle glissa une repartie assez aigre, avec un ton qui véritablement lui enlevait beaucoup de grâce. Puis elle se lança dans le chapitre des reproches, compara Publilia et elle à des Ariadnes délaissées et jura que nous ne les avions jamais aimées.

— Peux-tu le dire sans injustice, Lydia? dit Coelius. Caius souffre de te quitter. Pourquoi rendre pénibles ces derniers jours? Soumettons-nous au Destin, et le retour nous paraîtra bien doux.

— Il ne s'agit pas de Destin, répliqua-t-elle sèchement, mais de votre volonté. Rien n'empêche Caius de renoncer...

— Rien? dis-je... Et l'honneur?

— Pourquoi, dit-elle d'un ton acerbe, promis-tu d'y participer?

— Parce que je rougissais d'une vie inutile.

— La vie que tu me consacrais n'était pas inutile, fit-elle orgueilleusement. Il est temps encore, Caius... Cède à ma prière. Mon amour ne te suffit donc pas?

— Il m'est précieux, dis-je troublé de nouveau. Tu le sais. Je ne pourrais supporter la pensée de te perdre à jamais...

Elle fixa ses yeux sur moi avec une expression de ruse qui me déplut sans que j'en eusse précisément conscience.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— S'il t'est précieux à ce point, tu renonceras à ce voyage pour ne pas le perdre.

— Que veux-tu dire? interrogeai-je bouleversé.

— Ceci, dit-elle d'un ton très sec, renonce à moi ou à ce voyage!...

Je la regardai avec stupeur. Un être nouveau, à peine pressenti par moi, se dévoilait.

— Ces mots, ma Lydia, ne sont pas sérieux!...

Elle ne répondit pas et se tourna vers Publilia.

— Si tu m'en crois, Publilia, tu parleras de même à Coelius.

— Le pourrais-je? dit Publilia. Serait-ce prouver mon amour que l'engager à renoncer aux entreprises de son génie? Mon âme est brisée, mais je comprends qu'il tienne à honneur d'accomplir la mission de l'empereur. Et pourrait-il me pardonner si je l'amenais à y renoncer?

— Ah, dit Lydia avec ironie, acceptes-tu avec si peu de dignité qu'on te sacrifie?

J'étais plein d'amertume du jour irritant sous lequel elle se révélait. Charilaos apparut à la porte. Il s'arrêta en entendant la voix de Publilia qui s'élevait avec sa douceur habituelle.

— Peut-être pourrait-on tout concilier? Coelius, j'y songe depuis longtemps.

Elle hésita. Son doux visage parut refléter l'appréhension d'un refus. Avant que Metellus eût parlé, elle reprit avec plus d'assurance :

— Ne peux-tu nous emmener, ô mon Coelius?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je serais si heureuse... ah, si heureuse de ne pas te quitter!...

A cette proposition généreuse je regardai Lydia. Je vis son petit front barré d'un pli de mauvais augure. Publilia droite, anxieuse, attendait. Elle reprit d'une voix un peu basse.

— Je n'osais pas t'en parler... J'avais si peur d'un refus après lequel cet espoir serait évanoui...

Coelius se leva très ému.

— Ce n'est pas impossible. Mais, ô bien-aimée, songe aux fatigues, à la longueur du voyage, à l'inconnu...

— Qu'importe! Ah, les pires moments me paraîtraient doux auprès de l'éloignement... Oh, consens, Coelius!...

Il la regardait d'un air irrésolu.

— Publilia!... Si je pouvais te garder... Mais je serais coupable d'accepter ton offre généreuse...

— Ah, cria-t-elle avec passion, cela ne regarde que moi! Consens, consens, Coelius, et il n'y aura pas sur cette terre d'êtres plus heureux que nous!...

Elle se suspendit à son cou.

— Eh bien, dit Metellus qui ne demandait qu'à être vaincu, j'y consens. O ma Publilia, combien tu m'es précieuse. ...O plus belle qu'Artémis Hymnia, très chère et très aimée!

Il l'enveloppa dans ses bras et la serra sur sa robuste poitrine. Je regardais Lydia... J'attendais sa parole. Son visage s'était rembruni davantage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle se taisait, et je restais comme un sot témoin du bonheur de mes amis.

— Ferais-tu une folie pareille? demanda Lydia tout à coup. Publilia regarda Coelius avec un visage rayonnant.

— Sans doute, et je ne regarde pas derrière moi...

— En ce cas, dit Lydia durement, tu la feras seule!...

Charilaos debout sur le seuil écoutait toujours en silence. J'élevai une voix mal affermie.

— Pourtant, Lydia, tu étais prête à m'accompagner à Alexandrie...

— Certes, dit-elle, dans un voyage raisonnable. Mais je ne veux pas gâter mon visage sous des cieux ardents, naviguer au milieu de matelots grossiers et respirer pendant des mois l'odeur de la poix... Ta proposition est insensée!

Je sentis un froid me glacer le cœur.

— Ainsi, dis-je, Publilia de son propre mouvement... O Lydia, tu ne m'aimes pas!

Une mauvaise expression ôtait la grâce à son beau visage.

— Si les Dieux ont frappé celle-ci de folie, dois-je suivre son exemple?

— Reste donc, Lydia, dis-je, mais je songe à mon amertume quand je comparerai la joie de ces deux amants et l'amour de Publilia...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Tu n'auras rien à comparer, dit-elle furieuse.

— Que veux-tu dire?

— Ceci : choisis... Renonce immédiatement à ce voyage, ou à moi!

Je restais silencieux. Elle reprit avec emportement :

— Choisis, Caius, ton désir ou moi!

Anéanti, je ne répondis pas.

— C'est bien, tu l'as voulu, dit-elle.

Et elle partit.

Je me souviens de cet instant comme d'un des plus cruels de ma vie... De ma vie? Non, celle d'un autre, de l'homme que j'étais alors. J'étais profondément bouleversé, et surtout, je le sais maintenant, d'avoir vu s'évanouir un idéal. C'était ma première grande douleur. L'instant était venu d'appliquer de hautes maximes comme topique et d'envisager ce moment décevant depuis les degrés sereins de la sagesse. Je sentis que je m'y emploierais mal.

— Ami, dit Coelius, je comprends ta peine...

La voix de Charilaos s'éleva :

— Tu viens de voir monter la lie dans une liqueur qui te semblait claire, ô Caius. Tu es beau, tu es riche, ta nature est noble. Tu étais une belle conquête qui flattait sa vanité. Elle voulait dès lors que tu fusses sa chose obéissante. Tu t'es affirmé libre : tu n'étais plus rien à ses yeux. Elle eût voulu pouvoir dire à tous : « Il a renoncé à une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

glorieuse mission parce que j'en ai ordonné ainsi. » Pour toi — il se tourna vers Coelius — tu es aimé des Dieux... Les Publilia sont rares!...

Il s'adressa de nouveau à moi :

— Caius, tu regrettes une forme harmonieuse et des joies qui te semblaient divines et qui le sont en effet, mais seulement quand la dispensatrice est digne d'être aimée pour son âme. Et cela n'était pas...

Je me sentais brisé. La voix sereine de Charilaos me berçait doucement. La vérité de ses paroles me pénétrait. Je savais que je guérirais d'une douleur dont l'objet m'apparaissait de si faible valeur, mais, malgré moi, je me représentais la forme gracieuse se détachant toute blanche sur la muraille vert d'eau de ma chambre, et je ne pouvais m'empêcher de souffrir atrocement en songeant que l'être imaginaire créé par ma pensée en ce corps charmant était mort pour moi.

III

J'espérai durant quelques jours que Lydia reviendrait. Elle ne reparut pas. J'eus assez de fermeté pour ne pas chercher à la revoir. Je m'employai à l'organisation du voyage. Je fréquentai les deux Sères et m'appliquai à l'étude de leur langage. Charilaos faisait à cet égard de rapides progrès. Sa puissance d'assimilation était prodi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gieuse. Il avait d'ailleurs une teinture de certaines langues orientales qu'il avait étudiées dans le grand centre intellectuel d'Alexandrie.

Un jour, je rencontrai Lydia inopinément. J'étais allé rêver, assez mélancoliquement, au Nemus Cœsarum, sur la rive droite du Tibre. Je me promenais seul sous les allées ombreuses. Je la vis soudain. Elle était en compagnie de Sextus Pompilius Mus, fils d'un riche banquier. Je les observai et pus m'assurer qu'elle se comportait avec lui comme naguère avec moi. Mêmes jeux de coquetterie, mêmes regards tendres. Elle lui donna un baiser.

Je ressentis un coup violent et mon sang se précipita en ondes étouffantes. Un faune en marbre me regardait de ses yeux railleurs... Mon trouble fut court. Je me sentis presque aussitôt maître de moi. Charilaos eût été content.

Je passai auprès d'eux. Lydia surprise me reconnut et rougit violemment. Mais elle se ressaisit et me jeta un regard de bravade. Je donnai un salut à Pompilius et poursuivis ma route.

Je ne la revis pas avant le départ. Mais je souffrais... Mes amis redoublaient d'affection et de prévenances pour me faire oublier la peine récente. Dans ses rapports avec Coelius, Publilia mettait en ma présence une discrétion touchante.

Les cadeaux destinés à l'empereur des Sères furent choisis non sans difficulté. Les broderies les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus belles eussent été inférieures à leurs productions dans cet ordre. Leurs pierres dures sculptées atteignaient au haut degré de perfection. Cependant notre glyptique a produit des chefs-d'œuvre, surtout dans la catégorie des camées. Des sardoines d'Arménie et de Parthiène portaient en relief des scènes d'une grâce minutieuse qu'on ne se lassait pas d'admirer. De fines intailles représentaient des portraits, de gracieuses têtes de femmes, des dauphins se jouant sur les flots.

Les étrangers paraissaient ignorer l'art de l'émailleur et le travail du verre. Cette dernière substance, qu'ils connaissaient cependant, leur paraissait rare et précieuse[1]. On choisit alors des médaillons et des vases de verre coloré, zoné, du groupe de ces magnifiques produits qui sortent des célèbres verreries d'Alexandrie. Je me souviens notamment d'un splendide vase à fond bleu, orné de camées blancs, où l'œil se plaisait à suivre les jeux des nymphes dans les bosquets d'Idalie. Une coupe était taillée dans un verre hyacinthe, rouge opaque et saphir en zones prodigieusement entremêlées, et, parmi les plus belles pièces, un vase en verre noir obsidienne était couvert de bas-reliefs

1. Les Annales chinoises de la dynastie des Rann (206 av. J. C. 220 ap J. C.) désignent le verre opaque coloré sous le nom de *liéou-li* et indiquent l'importation de verres colorés, diaprés et zonés provenant de Ta Tsrinn, nom qui désigne l'empire romain. (Note du trad.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

représentant en miniature ceux de la Colonne Trajane.

La date fixée pour le départ approchait rapidement. Publilia se faisait une joie de ce voyage. Mon père, sans grand espoir dans mes talents de commerçant, m'avait remis un long mémoire destiné à me guider. Et le temps vint. Nous fîmes nos adieux. L'Empereur nous reçut en amis l'avant-veille du départ. Je consacrai le dernier jour à mon père que son âme de vieux Romain empêcha de montrer sa détresse. Et le quinzième jour avant les Calendes d'Octobre, Coelius et Publilia, Lucius Fulvius l'ancien préteur, moi Caius Herennius avec mon maître Charilaos, accompagnés du centurion Publius Celer, des marchands Olearius et Silicarius, des Sères et du chef Hun antipathique aux regards sauvages, nous sortîmes de Rome par la porte Capène pour nous rendre à Brundusium où nous attendait un navire. Pour nous commençait le voyage qui, selon les prévisions humaines, devait s'accomplir dans un laps de deux ans et demi, et dont je suis revenu seul, il y a douze mois, après seize années d'absence.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IV

LE VOYAGE

I

Trois jours suffirent pour gagner Brundusium. Sous Trajan les systèmes de voies et de relais ont reçu de tels perfectionnements qu'il semble difficile de les améliorer.

Publilia s'amusait comme une enfant de tous les spectacles nouveaux. Son rire léger jetait la gaîté parmi nous. Et je songeais en l'entendant qu'une autre eût pu rire ainsi près de moi.

Athènes passa comme une vision rapide. J'aurais voulu accomplir de pieux pélerinages aux sites héroïque de l'histoire, me recueillir longuement au Portique et aux jardins d'Academus où les voix éloquentes s'étaient tues pour toujours. Mais les vents lointains de la mer des Indes nous appelaient...

Du Pirée on mit à la voile pour Alexandrie d'Issus.

Cette première partie du voyage apparaît dans mon souvenir comme un songe délicieux. L'aube

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous trouvait rassemblés pour voir surgir les Cyclades, l'une après l'autre, des flots bleus de l'Egéide. Elles apparaissaient comme des blocs teintés de nuances douces dans l'or du matin et semblaient les demeures sereines des Dieux. Nous longions des îles dont les falaises plongeaient verticalement dans une eau profonde, tellement transparente que nous croyions flotter sur un glauque milieu aérien. Alors Publilia, inclinée sur le bordage, s'amusait des êtres divers qui glissaient sous le navire, et Coelius penché sur elle murmurait des paroles d'amour auxquelles les beaux yeux d'hyacinthe répondaient par un tendre regard.

Chacune de ces îles rappelait les récits de la Fable. A Sériphos, le coffre de Danaé et du jeune enfant Persée s'était arrêté aux grèves. Devant Paros les odes d'Archiloque résonnèrent dans notre mémoire, et ses iambes ailés envolés de nos bouches réveillèrent sans doute l'ombre du poète errant dans les échos des falaises. A Naxos le souvenir d'Ariadne plana sur les collines montueuses et Publilia dit à Coelius :

— M'abandonneras-tu sur quelque île inconnue?

C'était un merveilleux spectacle que l'apparition de ces îles montant tour à tour sur le miroir des eaux. L'une d'elles se perdait au couchant, tandis que nous passions devant une masse éclatante de lumière, et déjà une autre se levait à l'horizon va-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poreux au fond duquel nous pressentions la masse énorme de l'Asie antérieure. Nous touchâmes à Cos où les tisserands ourdissaient les soies grèges venues du lointain pays des Sères. Puis ce fut Cnide où nous allâmes contempler le chef-d'œuvre idéal, la Vénus nue de Praxitèle.

— O Publilia, disait Coelius, tu étais digne d'un tel ciseau!

Rhodes apparut ensuite devant nous. Elle se leva comme un long bouclier hors du flot et l'Itabyris couvert de forêts profilait ses contours sombres sur un ciel sans nuages. Nous visitâmes la ville célèbre d'où sortit l'immortel génie de Protogène et les édifices où résonnèrent les voix éloquentes d'Eschine et de Posidonius.

Charilaos, à qui ces lieux étaient familiers, nous contait leur histoire. « Dans cette école, disait-il, Posidonius enseignait. Ce philosophe était versé dans les mathématiques et il émit d'ingénieuses hypothèses astronomiques[1]. Ptolemaeus qui fleurit récemment à Alexandrie et dont on a fait tant de bruit, n'est qu'un petit garçon auprès de lui. »

— Où sont dans tout cela les Dieux, fit Coelius songeur, et Phoebé à l'arc d'argent?

1. Posidonius mesura l'arc de méridien et trouva 34.000 kilomètres (180.000 stades) comme valeur de la circonférence terrestre. Il plaça le soleil à cinq cents millions de stades et la lune à deux millions de stades de la Terre. Enfin il résolut le problème des marées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Ce sont de beaux songes qu'inventa un merveilleux génie poétique, dit Charilaos, et je ne défends pas qu'ils charment notre imagination. Je sais que la Lune n'est qu'une sphère animée d'un mouvement circulaire, mais quand je me délecte à la lecture d'un beau poème ancien, je crois alors à la réalité de la pure déesse dont le voile argenté illumine les nuits. Certes, je ne bannirais pas les poètes de la République, car un monde d'où serait à jamais exclue la fantaisie serait d'une désolante sécheresse.

Nous passâmes entre la grande île de Chypre et la côte. L'île, jadis séjour enchanté d'Aphrodite s'allongeait au large.

— Qu'est devenue la déesse? dis-je à Coelius. Crois-tu qu'elle habite toujours le sanctuaire de Paphos et les bosquets d'Idalie?

— Je puis te le dire, ô Caius. Dans la suite des temps elle anima des mortelles célèbres par leur beauté, après que les Dieux virent leur pouvoir sur les hommes s'amoindrir et que la science les chassa peu à peu des phénomènes...

— Et où est-elle à présent?

— Elle s'est incarnée dans ma Publilia...

Et Publilia confuse lui fermait la bouche d'un baiser, tandis que je le louais de sa perspicacité, et que le grave Fulvius causait avec Charilaos. Ainsi, au milieu de ces propos, au gré d'une navi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gation paisible, nous arrivâmes à Alexandrie d'Issus[1].

La route longea d'abord le golfe d'Issus. Elle passa sous de hauts versants dominant la mer prochaine, à travers des bois de grands cèdres dont les troncs luisaient aux rayons solaires dardés dans la futaie. Leur pénétrant parfum emplissait l'air d'une odeur chaude. Chypre posait au loin sur la mer sa silhouette vaporeuse. La route tourna pour s'engager dans la vallée de l'Oronte. Là nous fîmes une courte halte pour jeter un dernier regard sur le long horizon de mer qui allait disparaître. L'immense miroir de la mer Intérieure bleuissait à nos yeux. Chacun contemplait en silence le spectacle grandiose de cette Méditerranée, *mare nostrum*, ainsi que l'appelle notre orgueil romain, et qu'un seul de nous devait revoir.

La route remonta la vallée de l'Oronte emplie de lauriers-roses. Nous entrâmes à Antioche, au soir, par un ciel mauve, et le séjour dans la belle métropole de l'Orient fut trop court à mon gré. Ensuite ce fut la traversée des plateaux entre Antioche et Aleppum. Nous croisions sans cesse des convois de troupes se rendant aux postes de l'Euphrate et Metellus rencontra plus d'un compagnon de guerre qui envia la mission prestigieuse. A Thapsaque un convoi de bateaux nous attendait.

1. Alexandrette.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La vue de l'Euphrate étonna Publilia et moi qui ne connaissions que nos étroits fleuves italiens au cours impétueux. Nous traversâmes la riche Mésopotamie. Les villes se succédaient. Partout de hautes roues mues par le courant lui-même élevaient sur les berges l'eau fertilisante.

— Sans ces appareils, disait Charilaos, s'étendrait autour de nous le désert sans merci.

Des bateaux chargés de troupes remontaient de Ctésiphon et de Séleucie. D'autres légèrement équipés patrouillaient sur le fleuve. Et, causant de ces rencontres, Metellus et Fulvius échangeaient des propos inquiets.

— Avec les Parthes, disait Fulvius, il est nécessaire de prévoir l'attaque traîtresse. La paix est précaire...

Les rives fuyaient heure par heure dans nos échanges de pensées. L'Euphrate s'élargissait, se divisait en bras séparés par des îles d'où s'envolaient les phénicoptères en nuées roses. D'étranges convois d'embarcations en forme de larges paniers ronds liés en chapelet descendaient le courant. Des files de chameaux passaient en caravane sur les rives. Et toujours se succédaient les villes et les cultures irriguées par les grands tympana gémissants.

A Our le navire nous attendait. C'était un grand vaisseau, de fort tirant d'eau, avec une organisation confortable pour les passagers. Les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gros négociants égyptiens qui se rendaient en Carmanie, en Taprobane[1] et même plus loin aimaient leurs aises. L'équipage était composé de Syriens, de gens de l'Inde et de races d'hommes nouvelles pour nous.

Quinze légionnaires restaient avec nous, sous l'autorité du centurion Publius Celer. Le reste de l'escorte allait repartir. Groupés sur le pont nous restions silencieux à l'instant du départ. Nous regardions les légionnaires restés sur la rive... Eux aussi nous regardaient.

— Jusqu'ici, dit Fulvius, nous avons conservé l'impression d'être enveloppés par la protection de l'Empire.

— Et nous allons entrer dans un monde où le nom de Romain ne sera plus qu'une curiosité, répondit Charilaos...

— Ah! dit Coelius, l'appréhension de l'inconnu... Elle pèse sur les esprits les mieux trempés. Charilaos lui-même n'est-il pas moins rassis que de coutume.... Et toi, Publilia?

— Moi? fit-elle rayonnante... Ah, Coelius, n'es-tu pas près de moi?

Le navire glissa sur les larges ondes mêlées de l'Euphrate et du Tigre. Sur la rive s'estompaient rapidement les rudes faces rasées sous le casque du légionnaire. Une fanfare de trompettes

1. Ceylan.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monta, s'émietta dans la brise. Fulvius tendit le bras vers le groupe, petit dans la distance.

— Ne te semble-t-il pas, Caius, qu'avec eux Rome s'éloigne soudain de nous à une distance incalculable?

Une clameur lointaine nous salua encore. D'un élan nous y répondîmes. Puis le silence pesa de nouveau sur nous. Sur les eaux, résonna seulement le chant rythmé des matelots.

Le troisième jour avant les ides de décembre, le navire entra dans les eaux du Golfe Persique.

II

Il serait oiseux de décrire les aspects de cette côte. Flavianus Arrianus de Nicomédie en a donné, d'après le périple de Néarque, des aperçus très exacts complétés par les renseignements qu'il recueillit personnellement quand il fut gouverneur de Cappadoce sous l'Auguste Adrien et qu'il publia dans ses Indiques, il y a quarante ans à peine.

Ces parages étaient très fréquentés. Jusqu'à l'Indus nous croisâmes des vaisseaux de commerce chargés d'épices, d'ivoire, de bois précieux, de soies grèges, de tapis de Carmanie. Nous étions sur la grande voie commerciale de l'Inde à la Méditerranée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le vaisseau, poussé par les vents favorables, glissait sur une mer étonnamment bleue, plus bleue encore que notre mer Intérieure. Les heures s'écoulaient dans la contemplation des aspects du monde et dans la joie ressentie par des amis éprouvés, en une vie où toutes les impressions sont communes. Publius Celer, le jeune centurion, prenait plaisir à nous écouter. Seuls les marchands Oléarius et Silicarius se mêlaient peu à nos entretiens. Ils supputaient d'ingénieux tours de négoce et de gros profits. Les spéculations philosophiques ne les intéressaient point et ils préféraient la conversation des légionnaires dont les notions simplistes étaient à leur portée.

Les aspects de la mer et du ciel devenaient plus beaux chaque jour. La côte resplendissait de lumière. Le soleil se levait et descendait dans une apothéose de couleurs telles que je n'en avais jamais vues de semblables aux cieux italiens. Vers le soir, quand le disque rouge glissait sous l'horizon d'occident, un éventail géant de rayons sanglants se déployait. Les rais immenses traversaient la voûte bleue et passaient sur nos têtes. Alors, pleins de l'émotion sacrée des beaux soirs, nous nous taisions tandis que le navire voguait sur la nappe liquide où se réflétait les splendeurs des cieux. Publilia toute vibrante s'émerveillait et regardait tour à tour les changements rapides des nuances célestes et les yeux de Coelius qui la tenait ten-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

drement enlacée. Et le bonheur parfait éclatait sur son visage. Alors, par moments, une forme légère passait devant mes yeux. Elle semblait courir sur les flots, et je croyais qu'elle esquissait vers moi un geste ironique en me montrant les deux amants. Mais le fantôme de Lydia perdait chaque jour de sa netteté, et la silhouette tant adorée, dont la blancheur se détachait en notre dernier jour d'amour sur la muraille vert d'eau de ma chambre, n'était plus qu'un vain simulacre dont le regret s'atténuait avec l'éloignement et l'influence calmante de la nouveauté...

III

C'est durant notre séjour en Taprobane[1] que nous prîmes un premier contact avec une religion nouvelle. Appelée doctrine du Bouddha, elle nous apparut comme une forme élevée de la pensée humaine, égale à ce que la Grèce et Rome ont produit de plus haut. Nos entretiens aboutirent dès lors fréquemment à l'examen de ces conceptions. Nos compagnons Tchang Yao et Tchao Kao connaissaient ces doctrines et nous sûmes par eux qu'elles faisaient la conquête du pays des Sères.

Le chef hun, qu'ils appelaient le Chan-yu, se

1. Ceylan.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mêlait peu à nos entretiens. Il vivait généralement dans un reploiement assez farouche et nous ne parlâmes pas de ces choses avec lui.

Un jour — qui fut marqué par une rencontre étrange — nous étions allés visiter un temple consacré au bouddhisme. Charilaos, dont l'érudition était immense, avait partiellement appris à Alexandrie la langue parlée dans l'Inde, qu'il prétendait être la source lointaine du grec, et du latin par voie de conséquence. Les prêtres se prêtaient obligeamment à ses tentatives de conversation.

— Je suis pleinement heureux, disait mon maître, d'étudier aux sources ces doctrines pleines d'aperçus illimités. Elles ne sont pas absolument nouvelles pour moi. Des ministres de cet enseignement vinrent, il y a deux siècles, le prêcher dans Alexandrie. Il a été conservé dans des écrits que j'ai lus au Sérapéion. Il professe que le monde est apparences...

— Si tu es une apparence, ma Publilia, s'écria Coelius, elle représente une illusion charmante...

— O mon aimé, dit-elle en souriant, laissons une telle recherche. Ces philosophes, à force d'analyses, ne peuvent plus goûter l'amour et le bonheur de la vie...

— Ces doctrines sont très éloignées de celles des sceptiques et des pyrrhoniens, reprit Charilaos qui n'abandonnait pas son propos... Il est bien regrettable que les difficultés de communication

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec ces prêtres m'arrêtent à tout moment, car je suis avide d'entrer dans ce monde d'idées nouvelles...

Il se tourna de nouveau vers les prêtres aux bienveillants visages.

— Je puis, ô Romain, te donner une aide pour pénétrer en ce monde qui t'attire.

Ces mots inattendus, prononcés en grec très correct par une voix inconnue, nous firent tressaillir. D'un coin obscur du temple avait surgi un homme dont le regard nous saisit. Debout et immobile, il se tenait derrière les prêtres. Une longue robe grandissait encore sa haute taille. Les traits droits et sévères rappelaient un visage d'Occident. Sa peau était blanche. Nous restions interdits autant par l'étrange flamme de son regard que par la soudaine résonance de l'idiome familier.

Charilaos avança vers lui.

— Qui es-tu, demanda-t-il, toi qui prononces si clairement les mots de ma langue paternelle?

— Je suis un Iranien, dit l'étranger. Je parcours la Voie tracée par le Maître qui se nomma le prince Siddharta dans le monde avant de devenir Çakya[1], le sage solitaire. J'ai traversé la Sérique lointaine où son enseignement conquiert tous les esprits inquiets de la destinée humaine. Et, de l'autre côté du monde, j'ai vécu dans cette

1. Le Bouddha : Çakya Mouni.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Alexandrie où tu naquis. J'ai étudié votre pensée, ô hommes d'Occident...

— Ton nom, ô Sage? demanda Charilaos.

— Nagarjuna[1] le Çramana[2]... je m'efforce de donner une forme définitive aux enseignements du Maître. Je viens de l'Inde du Nord et du Kashmir où la doctrine revêt sa forme la plus pure et je rends plus facile aux gens d'ici la route qui mène hors de l'Illusion. Maintenant je retourne chez le peuple des Rann — que vous nommez Sères — pour leur faire entendre de nouveau la grande voix de la vérité.

— Sage, dit Charilaos, l'empereur de Rome nous envoie chez les gens de Rann...

— Je le sais.

— Veux-tu accepter une place parmi nous. O Çramana, j'éprouverais une joie immense à échanger avec toi des aperçus nouveaux sur le monde énigmatique. O très savant, comble mes vœux...

L'étranger s'avança au milieu des prêtres déférents et vint à nous. Un ascendant inexplicable émanait de lui.

— J'accepte, dit-il simplement.

Il me donnait à la fois, chose étrange, l'impres-

1. Moine indien du IIe siècle ap. J.-C., dont le nom est célèbre en Chine où il prêcha, et au Japon. Il donna sa forme définitive au bouddhisme du Nord.

2. L'Ascète.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sion d'un roi et celle d'une simplicité poussée à ses limites extrêmes.

IV

« *Le manuscrit est ici dans un état déplorable.*
« *Une série de feuillets a été transformée en den-*
« *telle par les larves de dermestes, ces petits co-*
« *léoptères qui sont le fléau des pelleteries et des*
« *matières papyracées dans les pays chauds. J'en*
« *éprouve un regret d'autant plus vif que le voya-*
« *geur décrivait, ainsi qu'il apparaît dans des lam-*
« *beaux très courts, non seulement des paysages*
« *de l'Inde gangétique, mais aussi des cités, et*
« *cela eût constitué notre unique document sur*
« *les rapports entre le monde antique méditerra-*
« *néen et les populations de la basse vallée du*
« *Gange. Mais le mal est sans remède.*

« *La veille des calendes de décembre, le navire*
« *toucha un lieu sans doute très proche de Ma-*
« *lacca. Oléarius et Silicarius y firent plusieurs*
« *marchés pour des produits qu'ils comptaient*
« *prendre au retour. Ce vaste emporium, sorte de*
« *tête de ligne pour le trafic avec les pays occi-*
« *dentaux, était fréquenté par les races les plus*
« *diverses. Ici le texte redevient meilleur. Je laisse*
« *de nouveau la parole à Herennius.* »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V

Le début de décembre marqua notre passage dans un monde nouveau. Les longs détroits de la Chersonèse d'Or étaient franchis. Rome était maintenant à quinze mois de distance...

Le temps s'écoulait dans les occupations ordinaires. Notre intimité nous était plus douce de jour en jour. Les entretiens plaisants sur les nouveautés du voyage, sur les tours variés de la pensée humaine, occupaient nos journées. Je me souviens, à cette heure où tout cela est si loin de moi, de la voix persuasive de Nagarjuna vibrant en paroles ardentes. Charilaos évoluait rapidement dans le sens où l'entraînait le Çramana. Et moi-même je me sentais emporté par l'ascendant du penseur hindou vers cet immense océan d'idéalisme.

Les Sères le révéraient profondément. Tchang Yao me dit un jour en le suivant du regard :

— Il est un homme et plus qu'un homme. Il a dompté ses sens et la matière lui est asservie...

— Que veux-tu dire? demandai-je.

— Comme tous ceux qui ont trouvé la Voie, dit le Sère, il peut gouverner les éléments.

La croyance de Tchang Yao me fit sourire. Mon rationalisme s'opposait à de semblables conceptions.

Coelius assistait à nos entretiens, mais son esprit,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moins tendu vers l'examen philosophique, ne s'intéressait guère aux développements de l'ascète. Son instruction était grande, mais son esprit vif était enclin à une certaine légèreté. Et l'activité des camps avait achevé de l'éloigner de la méditation.

Fulvius apportait à nos discussions plus d'ardeur et d'intérêt, mais l'ancien préteur maintenait avec insistance les points de vue d'Epicure et de Lucrèce.

La veille des calendes de février, nous touchâmes au terme du voyage maritime, à Kouang Tchou[1] au pays des Sères.

1. Canton.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE V

QUAND FLORISSAIT LOYANG

I

Je me remémore les sentiments nouveaux qui nous agitaient, quand, à Kouang-Tchou, nous nous faisions conduire, Charilaos et moi, auprès du port fluvial, aux approches du soir.

— Ecoute, disait Charilaos : comme à Ostie résonnent les appels des matelots. Les odeurs de cuisine spéciales à l'atmosphère des grandes cités maritimes répandent leurs âcres senteurs. Les litières portant les hauts personnages passent et le peuple s'écarte. Les navires hauturiers remontent le courant à la file, légers au vent de marée. Chaque impression est du même ordre que celle ressentie à Ostie ou à Brundusium et le résultat diffère absolument. Car chaque impression est totalement différente. Les odeurs de cuisine ne rappellent en rien celles des ports occidentaux. Les appels des matelots n'éveillent en nous aucun sentiment familier. Les litières ne ressemblent en rien à celles où se prélassent nos gros banquiers ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nos belles Romaines, et les grandes jonques hauturières détachent sur le ciel encore clair leurs hautes voiles rectangulaires ou leurs ailes de chauve-souris, étranges silhouettes que nous eussions jadis imaginées en quelque rêve un peu fiévreux... Rome est maintenant à seize mois de voyage. Un vertige ne te saisit-il pas?...

— Oui, dis-je, j'ai l'impression d'un gouffre dont la rive opposée est invisible dans un éloignement prodigieux...

— Le gouffre du Temps, dit Charilaos.

Un soir, la nuit avait assombri déjà presque entièrement le ciel nuageux. Sur l'horizon se dégageait de l'uniforme plafond des nuées une longue bande encore claire que reflétait l'eau noire. Les grandes voiles taillées dans des nattes assemblées, souvent fatiguées par un long usage, laissaient transparaître entre les brins disjoints de leurs lais la claire limpidité du ciel occidental. Il y en avait qui, effilochées et parvenues au dernier terme de leur carrière, semblaient s'étendre comme les ailes dépenaillées de grands oiseaux décrépits. Une sensation mélancolique se dégageait de ce tableau et m'envahit irrésistiblement. Je voulus secouer cette mélancolie qui m'étreignait trop puissamment. « Je suis citoyen romain! » murmurai-je en essayant d'exprimer avec force la fière formule, et je cherchai à retenir l'âme ancestrale du Quirite qui tendait à s'effacer sous une empreinte nou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

velle... Ma litière m'emporta au milieu d'une foule active, curieuse à mon passage, sans hostilité. Ici, toutes les faces présentaient uniformément ce teint mat légèrement jaunâtre... Jamais d'yeux clairs ni de chevelures blondes. Tous les yeux étaient étrangement bridés aux paupières. Et le caractère de ces gens n'avait aucun rapport avec le tempérament expansif des races méditerranéennes! Polis, mais impénétrables, et leurs visages étaient des murs sans fenêtres, derrière lesquels se passait quelque chose que nous ne devinions point.

Cette ville maritime n'était point belle. Des maisons basses, en briques d'argile crue mélangée de paille s'accumulaient en une masse terne. D'un point surélevé, la vue s'étendait sans limites sur des myriades de toits bas pressés les uns contre les autres et surmontés de loin en loin par la silhouette plus haute d'un temple ou d'un palais de dignitaire.

— Dans cette ville, dis-je à Tchang Yao, j'éprouve une étrange sensation de pullulement, de vie intense, non de beauté.

— Les villes de l'intérieur, et surtout la capitale, ô frère aîné, me dit-il, changeront votre opinion.

— Les ambassadeurs de la lointaine Rome sont vraiment traités magnifiquement par ce monde courtois, me dit Charilaos... N'est-ce point chose piquante de voir Oléarius et Silicarius, gens de peu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'éducation, en profiter et se carrer avec importance sur les coussins brodés de leurs litières?

J'avais éprouvé la vérité de l'ancienne parole : les jours écoulés apaisent les douleurs. Maintenant le fantôme de Lydia, rasant d'un vol léger les eaux tranquilles, ne m'apparaissait plus qu'à intervalles éloignés aux heures rêveuses du soir. Et je pensais sans amertume aux caresses amoureuses qu'elle prodiguait, avec ce masque menteur de tendresse que je connaissais si bien, à Sextus Pompilius ou à n'importe quel autre... Sextus Pompilius, Rome, images irréelles... Tout cela avait-il existé?

II

Aux ides de février eut lieu le départ pour la dernière étape. Les marchands restèrent à Kouang-Tchou.

— Je dis adieu avec émotion à notre navire, fis-je, car d'heureux jours s'y écoulèrent entre de chers amis.

— Et, dit Fulvius, n'est-ce pas le dernier lambeau du sol de notre empire, cette nef puissante et fine au milieu des lourdes jonques carrées.

Et nous partîmes, emportés en litière par de robustes gaillards. Nos légionnaires suivaient à cheval, avec une grosse escorte de cavaliers sères. Devant nous on portait d'immenses oriflam-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes aux broderies étranges et, à leur vue, le peuple savait que de grands personnages passaient. Les relais étaient parfaitement organisés et la route ressemblait aux voies dallées dont le réseau admirable couvre notre Empire. Tout cela me donnait une haute idée de cette dynastie des Rann dont on nous vantait la sagesse et l'administration. Les villes apparaissaient au loin dans la poussière au nuage doré, à la fin des étapes, à l'heure où le soleil lançait son éventail géant au ciel écarlate, quand les thuyas et les pins allongeaient leur ombre violette aux pentes des collines. L'amas des toits au profil incurvé, paré de l'aspect fantastique des lointains, brillait de toutes ses tuiles vernissées sous les rayons du couchant.

Au delà du fleuve Océan[1] une route magnifique nous conduisit par de riches vallées pendant des jours et des jours. Nous croisions d'interminables caravanes. Puis il y eut un passage de montagnes où la route au flanc des pentes représentait un travail inouï[2]. Des ponts suspendus franchissaient les ravins. D'autres ponts, ceux-là sur piliers, assez larges pour que quatre cavaliers pussent passer de front, traversaient les vallons. Et la capitale, cette célèbre Loyang connue depuis neuf siècles déjà,

1. Le Yang-tseu.
2. Sous les Rann, il y eut, notamment dans le Chan-si, de belles routes avec des ponts. Plus de cent mille hommes furent employés à construire celle de Hao à Loyang.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dont la renommée s'étendait jusque dans l'Inde, apparut un soir à nos yeux. Rome était à dix-huit mois de distance... Le printemps renaissait. Les plantes commençaient à fleurir. La campagne n'était qu'un immense verger au milieu duquel se dressaient les hauts toits étranges et tourmentés de la cité impériale, sur un ciel poudroyant d'or.

III

Ainsi les aspects de la terre et des cieux contribuèrent par leur splendeur à la magnificence de notre entrée. L'empereur avait envoyé au-devant de nous une suite digne des ambassadeurs du chef puissant de la lointaine Rome.

Une foule immense nous accompagnait. Devant et derrière nous les soldats marchaient en colonnes épaisses, porteurs de grands arcs et de piques étranges. De grands tambours de bronze sonnaient, et leur retentissement puissant et grave mourait en ondes solennelles et nostalgiques. Devant nous, par centaines, ondulaient au vent d'immenses étendards de soie brodés de dragons fantastiques. Et il me serait difficile de décrire la somptuosité des costumes portés par les hauts personnages venus à notre rencontre. Les hommes d'armes de la garde impériale étaient revêtus de souples réseaux de mailles de fer. Leurs épaules étaient garnies

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de lames d'or ciselées. Leurs officiers portaient de grands manteaux tissés de fils d'or et parsemés de larges clous à tête d'or.

Et soudain une opposition étrange arrêta mon regard et ma pensée. Derrière nos litières, au milieu des guerriers dorés, avançaient, groupe infime dans la foule immense, le centurion Publius Celer et nos quinze légionnaires. Je voyais les simples casques de fer, les larges manteaux gris, les courts glaives déplacés au milieu des piques surchargées d'ornements, les sévères visages rasés de ces rudes soldats qui avaient fait reculer sur le Danube les Marcomans et les Quades, et les Parthes sur le Tigre. Et je ne pus m'empêcher de penser qu'une cohorte de ces hommes qui avaient porté chez les peuples les plus belliqueux le respect du nom romain, aurait dispersé comme le grain sur l'aire une armée de ces magnifiques guerriers. A les voir chevaucher gravement, simples et corrects au milieu de cette cavalcade étincelante, mon cœur bondissait d'orgueil dans ma poitrine et je clamais en moi : « Je suis citoyen romain! » En regardant Aquila, je vis errer un sourire sur ses lèvres. Sans doute les mêmes pensées hantaient son esprit.

Pour Charilaos, il semblait apporter peu d'attention à ces spectacles. Installé dans une large litière auprès de Nagarjuna, il agitait avec le Çramana des pensées que ne distrayaient point les manifestations de l'orgueil humain.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous défilions par de belles avenues bordées de temples, de jardins étendus que divisaient des balustrades de marbre. Des portes imposantes, aux étages de toits historiés, dressaient au-dessus de nos têtes leurs frontons aux inscriptions d'or. Les grands tambours de bronze irradiaient leurs vibrations profondes. Et quand le cortège s'engagea sur un grand pont de marbre aux parapets ciselés à jour, couronnés de lions dont la pierre rougeoyait aux feux du couchant, lorsque les larges étendards ondulèrent au vent de la rivière sur les armures d'or touchées par les rayons sanglants, je ressentis une sensation nouvelle... Ma pensée prit soudain un autre tour. Il me parut que, peut-être, une recherche semblable de magnificence et de beauté équivalait aux plus imposants tableaux de gloire militaire, et j'admirai sans réserves une civilisation capable de la concevoir.

IV

Dans une vaste salle décorée de peintures, l'empereur Ling-ti, de la glorieuse maison Rann, nous recevait en audience solennelle.

Vêtu d'une robe splendide en soie brodée de symboles, il était assis sur un trône de bois précieux décoré de brocarts. De hauts fonctionnaires l'entouraient, ministres, généraux fameux, savants

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et prêtres, poètes, peintres et calligraphes, dames de la Cour. Cette société artiste et lettrée était pour nous une révélation.

— Ce poète, dit Tchang Yao, laissera dans l'histoire un grand nom. C'est Ts'rai Yong, écrivain et peintre.

Il nous désignait un poète célèbre que nous fréquentâmes plus tard.

Au milieu d'aimables dames, Publilia regardait de ses grands yeux émerveillés. Les officiers en armures formaient des groupes magnifiques et les hommes d'armes déployaient autour de la salle des étendards brodés de dragons d'or. Le coup d'œil était saisissant et noble.

Je regardais l'empereur, figure intelligente et grave. Coelius s'avança devant nous et s'acquitta de son message, traduit par nos amis Tchang Yao et Tchao Kao.

— Je vous souhaite la bienvenue dans mon Empire et des joies innombrables pendant dix mille années et cent existences, dit l'empereur, et je vous rends grâce d'avoir bravé tant de dangers pour venir jusqu'à moi.

Et tout ce jour il nous interrogea, en homme désireux de connaissances nouvelles. Une dame élégante se tenait auprès de lui et prenait des notes.

— C'est la dame historienne de la Cour, me dit Tchao Kao. Elle prépare un grand ouvrage historique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cela me parut bien étrange. Nous n'avions pas à Rome de femmes-écrivains...

On nous donna pour demeures d'admirables pavillons groupés dans les beaux parcs du palais. Et nous visitâmes Loyang, conduits par Tchang Yao et Tchao Kao, heureux de nous faire les honneurs de la belle cité impériale que leurs paroles courtoises mettaient bien au-dessous de Rome. Une foule de gens aimables nous accompagnait.

La ville se distinguait par une profusion de marbres blancs et noirs. De larges voies dallées passaient sous des portiques sculptés aux lignes droites, sans voûte, étrangement différents de nos arcs, minces et surmontés de toits à triple étage, recouverts de longues tuiles vernissées aux couleurs éclatantes, décorés d'animaux fantastiques dont les volutes se déroulaient aux faîtes et aux coins de toits bizarrement et pourtant élégamment recourbés.

Le palais impérial était une ville entière de pavillons, de grands bâtiments séparés par des cours, coupée d'avenues, de nappes d'eau, dans un cadre de parcs plantés de cèdres et de pins. De vastes terrasses permettaient des vues d'ensemble sur les parcs, la ville et la campagne fleurie.

L'intérieur des bâtiments offrait une décoration dont les effets harmonieux emplissent encore mes yeux après les ans écoulés. Le bois y jouait un grand rôle : bois durs précieux, cèdres odorants,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en piliers ou en boiseries, en lambrequins rehaussés de grecques ajourées. Et dans les salles, dans les galeries couvertes qui joignaient les bâtiments entre eux, l'œil s'arrêtait sur une profusion de caissons peints, de poutres aux teintes diaprées, de longues tablettes de bois couvertes de caractères dorés. Les objets d'art s'accumulaient : vases de bronze, dont certains remontaient à la dynastie lointaine des Tchéou, empereurs, me disait-on, quand Rome n'existait pas encore, et antérieurs de bien des siècles aux jours les plus triomphants de l'art hellène; miroirs de bronze portant en relief les divinités d'un culte ancien appelé le Tao, des monstres fabuleux, les vingt-huit animaux du zodiaque lunaire, ou le motif curieux des renards et des raisins, attribué par Charilaos à une influence gréco-bactrienne; coupes à libation datant de la dynastie des Chang et vieilles de dix-huit siècles; bronzes niellés remontant à l'époque même de la dynastie des Hia qui régnaient il y a vingt-trois siècles, quinze cents ans avant la fondation de Rome!... et dont certains étaient si richement incrustés d'or et d'argent que le jeu des nuances sur la surface métallique donnait à celle-ci l'aspect d'une étoffe chatoyante. Des paravents de bois, sculptés en paysages de montagnes, remplissaient les salles. L'ivoire se montrait taillé dans tous les modes imaginables.

Des fresques ornaient les salles du palais : ta-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bleaux d'histoire représentant des scènes du temps passé, de grandes chasses aux palais d'été. Les galeries étaient remplies de portraits : grands ministres d'autrefois, généraux illustrés par des campagnes lointaines, dames de la Cour, poètes et savants. Il y avait encore des paysages, avec des forêts et des montagnes entourant des lacs; les montagnes bleuissaient dans les lointains vaporeux de contrées étranges et délicieuses, les saules et les roseaux semblaient onduler sur les rives des beaux lacs où l'on eût aimer à rêver. Les artistes de ce peuple étaient aussi des poètes.

V

Le Chan-Yu s'inclina devant nous sans mot dire. Le chef hun repartait pour son pays.

— Le glorieux Chan-Yu des Hiong-nou, dit Tchang Yao avec les formules de politesse chères au peuple de Rann, le glorieux Chan-Yu vient prendre congé de ses très illustres compagnons de voyage.

Je regardai le visage fermé et déplaisant du Hiong-nou. Pendant le voyage, nous avions eu, je l'ai dit, peu de rapports avec lui. Il était peu cultivé, indifférent aux arts et aux choses de l'esprit. Nous éprouvions tous un éloignement pour cet homme qui nous semblait cruel et faux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il prononça quelques paroles de politesse obligatoire, et il inclina de nouveau sa silhouette osseuse et forte. Il portait un costume de cavalier à l'accent guerrier et il y paraissait infiniment plus à son aise que dans les manteaux de cérémonie. Nous le fîmes assurer de nos regrets, et nous assistâmes à son départ.

Il voyageait à cheval. Il se mit légèrement en selle. Ses cavaliers venus pour le chercher l'entourèrent. Comme lui, ils étaient vêtus de fourrures. Ils avaient la même toque fourrée ornée d'une aigrette de plumes de faucon. Tous portaient de grosses boucles d'oreille et rien ne distinguait le chef de ses compagnons, sauf sa bride incrustée d'argent et son sabre à poignée de même métal. Ses cavaliers portaient une courte lance, un arc et un carquois. Ils montaient de beaux poneys râblés, à forte encolure, à croupe ronde. Leurs visages osseux offraient des expressions sauvages et leurs yeux jaunes avaient des regards de loups.

Droit sur ses étriers, pressant de ses bottes de cuir munies d'éperons la selle en peau de léopard, le Chan-yu se tourna vers nous et cria quelque chose à Tchang Yao. Je ne compris pas, mais j'eus l'impression d'un accent joyeusement ironique, d'une expression à double sens et il me sembla qu'une lueur féroce passait dans les yeux jaunes. Puis il dressa le bras. Alors l'escadron s'enleva au galop et disparut dans la poussière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— De beaux cavaliers, dit Coelius. Voilà, je pense, des soldats. Ils me rappellent le genre des Parthes. Mais savent-ils combattre avec ordre?

— Ce sont des hordes, répondit Tchang Yao. Ils combattent en masses de cavaliers mal organisées. Heureusement, car ils seraient un terrible danger pour l'empire. Déjà nous avons souffert de leurs incursions, à diverses époques, et sans doute nous n'en avons pas fini avec eux. Ils sont cruels. Ils pillent, brûlent, massacrent, et, derrière eux, il n'y a plus que le désert...

— Qu'a-t-il crié en partant? demanda Fulvius.

Le visage de Tchang Yao traduisit un souci intérieur.

— Il a crié : « O gens de Rann, adieu!... Nous reviendrons vous voir! »

— Je n'avais pas compris, dit Fulvius, mais le ton m'a frappé.

— Cela, fit Tchang Yao d'un air songeur, renferme une menace... Son âme de pillard a frémi de convoitise dans nos riches cités...

Il fit un geste et ajouta :

— Les postes veilleront sur la Grande Muraille. Mais je crains que dans l'avenir ces Hiong-nou ne fassent bien du mal à l'empire. Qui sait, vous-mêmes, ô nos amis d'Occident, vous aurez peut-être un jour à les combattre...

— La distance est grande, dit Fulvius en souriant...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Et je pense, fit joyeusement Coelius, que quelques cohortes de vieux légionnaires et nos bonnes turmes de cavalerie en auraient lestement fini avec ces hordes...

Il sourit avec assurance et je fus de son avis.

— L'avenir est profond comme l'Océan, fit Tchang Yao gravement, et les décrets du Ciel sont inconnus[1].

VI

Nous oubliâmes vite le Chan-yu des Hiongnou, personnage que nous considérâmes comme épisodique dans notre aventure et nous poursuivîmes nos études sur la civilisation des Rann. Le souvenir de Lydia ne me troublait plus. L'intérêt des constatations nouvelles m'avait saisi tout entier.

J'avais conçu pour Publilia une affection profonde, une amitié qui était pour moi une grande douceur. J'aimais sa présence, sa voix harmonieuse et apaisante. Et j'enviais Coelius quand, dans nos réunions, assis auprès d'elle, il entourait sa taille souple et qu'elle jetait sur lui son regard amoureux. Je l'enviais en tout bien tout honneur, sans jalousie, je le sais...

Lorsque je me reporte à cette première période

1. En 451, à peine trois siècles plus tard, les Huns d'Attila atteignaient l'Extrême-Occident : bataille des Champs catalauniques. (*Note du trad.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de notre existence chez l'illustre empereur Lingti des Rann, je revois les fêtes fastueuses, les banquets, les nuits durant lesquelles les parcs étincelaient de lumières, où les grandes salles lambrissées d'or resplendissaient du chatoiement des costumes ondulant aux mouvements des danseurs dont les chœurs s'enroulaient et se déroulaient pour la joie des regards. Je revois les dames de la Cour en robes de brocart, fines silhouettes élégantes sous la chevelure partagée en deux masses abondantes gracieusement nouées sur l'épaule. Les corps souples s'allongeaient dans une robe flottante à traîne que recouvrait une seconde jupe plus courte venant à peine au genou; une veste à longues manches pendantes était maintenue à la taille par une écharpe lâche.

Ces jeunes femmes dont les groupes harmonieux remplissaient les palais étaient belles souvent. Mais combien elles différaient de nos beautés romaines ou même des femmes de l'Orient. Uniformément brunes comme l'aile du corbeau, aux yeux toujours noirs, elles ne présentaient pas ces types de beauté variés que l'on rencontre en Occident. Charilaos disait : « Tout en elles est grâce et harmonie. Elles diffèrent grandement des femmes occidentales, mais l'aspect inaccoutumé de leur type nous apporte sans doute une séduction nouvelle, car nous sommes portés à rechercher l'étrange et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'admirer plus que ce que nous connaissons déjà. »

Femmes ou filles de hauts dignitaires, elles remplissaient souvent à la cour des emplois honorifiques. Nombre d'entre elles étaient renommées pour leur talent de musiciennes ou de poétesses, car leur instruction était poussée souvent à un haut degré.

— Cela, disait Charilaos, les range dans la catégorie de ces femmes lettrées et affinées que connut la Grèce dans certaines courtisanes du temps de Périclès. Mais celles-ci ne sont pas des courtisanes... Les femmes-écrivains furent nombreuses en ce pays, tandis qu'à Rome et dans tout l'Occident elles peuvent être comptées. A part Sappho et quelques poétesses qui fleurirent chez les Eoliens, je n'en vois guère...

Le printemps s'était écoulé. Les lettrés nous mettaient au courant des faits historiques, de la littérature et nous constations que quinze cents ans avant la fondation de Rome, ce pays était déjà capable de productions artistiques.

— Il existait déjà, du temps des Assyriens, disait Charilaos. Et il y a eu les Mycéniens, il y a eu Cnossos!... Il y a eu les Perses! Le beau temps de la Hellade... Tout cela s'est évanoui sans retour. Eux, ils durent toujours, et il n'y a pas de raison, dès lors, pour qu'ils ne durent pas de nombreux siècles encore... peut-être bien longtemps

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

après que l'empire romain aura rejoint dans les souvenirs du passé les Assyriens et Cnossos...

L'empereur avait avec Nagarjuna des entrevues prolongées. Le Çramana commentait aux prêtres les sutras bouddhistes avec une pénétration supérieure. Son influence était immense. On lui attribuait des facultés surnaturelles, propres aux grands ascètes, et les gens croyaient qu'il pouvait commander aux éléments. J'ai souri alors de ces croyances... Mais j'ai vu les étranges choses que je dirai plus loin et je sais qu'il y en a eu dans le monde beaucoup que la raison n'a point pénétrées.

A la voix de Nagarjuna, nombre de hauts personnages abandonnaient leurs richesses et se vouaient à l'ascétisme, à la culture absolue accompagnée de la plus extrême simplicité de vie. Et j'en étais peu surpris en voyant avec quelle ardeur Charilaos m'exposait les symboles des croyances nouvelles.

— A étudier cette haute doctrine j'éprouve, disait-il, une joie indicible. J'y découvre ce que je pressentais sans me le représenter clairement : la vie ne s'achève jamais; elle ne cesse de lutter et de se frayer un chemin vers la perfection pour atteindre dans un délai indéterminé les sphères les plus élevées de la connaissance. Le salut est dans l'effort et la maîtrise de soi. Et tu vois, Caius, que cette vérité pénétra jadis en Grèce, car tu la re-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trouves dans la parole socratique. « Gnôthi seauton — Connais-toi... »

Et peu à peu je me sentais séduit moi-même par une éthique basée sur l'esprit triomphant de la matière...

VII

L'été vint avec les chaleurs. L'empereur quitta la capitale pour sa résidence de Chang-lin, dans les fraîches montagnes. La Cour entière s'en allait avec lui et il nous emmena. La vie fastueuse reprit à Chang-lin, dans un cadre fort beau. En automne eurent lieu les grandes chasses autour de la résidence impériale. Puis on regagna Loyang.

— Amis, nous dit Charilaos le lendemain du retour, le Çramana va faire un voyage dans l'ouest du côté de Hao, jadis capitale avant que les Rann eussent transporté la Cour à Loyang. L'occasion de visiter ces lieux célèbres et de mieux connaître ce pays ne vous tente-t-elle pas?

— Je suis tout prêt, dit Coelius.

L'acceptation fut unanime.

— Avec moi, dit Publilia.

— Trop grandes fatigues pour toi, chère, dit Coelius. Et nous savons qu'ici tu resteras entourée de sollicitudes et d'amitiés.

— Coelius, dit-elle, je t'en conjure, emmenez-moi... Mille fois plutôt fatigues et, même, dangers avec toi!...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Songe, chère, dit-il, qu'en cas de difficultés tu pourrais être une gêne.

Elle nous regarda, hésitante.

— Il a raison, dit Fulvius.

— Il a raison, appuyai-je.

— Alors, dit-elle bravement, partez sans moi.

Mais ses yeux se remplirent de larmes. Elle se leva soudain et sortit.

Elle fit à Coelius des adieux qui nous émurent. « Amis, nous dit-elle, veillez sur lui. Son âme est téméraire... »

Il esquissa un petit geste d'impatience. « Je sais me conduire, chère, depuis longtemps!... »

Elle le regarda d'un air de reproche. « Coelius, tu as le monde, l'activité... Moi, je n'ai que toi. Souviens-toi de cela... »

Il l'embrassa. Mais l'aventure l'appelait. Déjà en esprit il chevauchait bien loin.

Quelques heures après notre départ, je rappelai à Charilaos, nos chevaux étant côte à côte, les adieux de Publilia. Et en parlant d'elle, je la voyais en imagination et une tendresse pour elle montait en moi.

— Oui, dit Charilaos, mais Coelius en a-t-il bien senti toute la douleur... Notre ami se laisse aimer...

— Que veux-tu dire?

— Que des deux, c'est Publilia qui aime le plus...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous cheminions avec notre escorte de légionnaires et une imposante compagnie de gens de guerre choisis par l'empereur. Tchang Yao nous accompagnait. Et de nouveau les grands étendards portés devant nous annoncèrent le passage de seigneurs de haut rang que l'on devait recevoir avec les plus grands honneurs, car telle était la volonté du Fils du Ciel Auguste et Puissant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VI

LA BATAILLE

I

— Dans dix jours, nous serons de retour à Loyang, dit Fulvius qui chevauchait à côté de moi. Par Jupiter, Caius, je n'en suis pas fâché. Nous avons fait un beau voyage, mais les rhumatismes que j'ai contractés sur le Rhin et sur le Danube me tourmentent toujours un peu au début de l'année nouvelle.

Il y avait cinq mois que nous étions en route. Nous avions parcouru la partie de l'empire qui s'étend à l'ouest de Loyang. Nous avions séjourné longuement dans Hao. Bien que déchue de son antique splendeur, l'ancienne cité impériale demeurait une capitale de province et le centre d'aboutissement de routes nombreuses. D'admirables palais rappelaient ceux de Loyang. Des bâtiments recouverts de faïences vernissées, aux reliefs représentant des scènes de chasse, évoquaient ce que certains auteurs nous ont raconté des palais du Grand Roi à Suse. Mais beaucoup d'entre ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

belles constructions montraient déjà un air de délaissement. Elles en tiraient le charme mélancolique descendu sur les lieux célèbres où le pas seul du visiteur éveille l'écho des souvenirs.

Entre Loyang et Hao nous avions suivi une route magnifique. Et, dans les montagnes au sud, d'autres routes semblables avaient frappé nos yeux. Elles avaient été établies par les premiers empereurs Rann. Plus de cent mille hommes avaient été employés pendant des années à leur construction. Elles franchissaient les défilés montagneux, s'accrochaient aux pentes. Les ponts suspendus hardis se multipliaient et les ponts à piliers, larges et commodes, franchissaient les vallées.

Nous étions descendus ensuite vers le sud-ouest, et nous avions traversé de hautes montagnes. La religion nouvelle prenait des racines profondes. Nagarjuna était reçu partout avec la vénération la plus marquée. Les temples s'édifiaient et le zèle des néophytes les comblait de ressources. L'élan de ferveur portait de grands personnages à donner des palais entiers. L'art pictural nouveau importé de l'Inde depuis un siècle les décorait de figures austères, avec un esprit de pureté et de sérénité que seul un grand sentiment religieux pouvait susciter.

Ce voyage exerçait sur moi une action très grande. Si j'étais moins fortement illuminé que Charilaos, les doctrines du Çramana ne laissaient

Université Côte d'Azur - Bibliothèques

pas de m'attirer par leurs explications du monde qu'aucun système philosophique n'avait pu me donner.

— Cette route, reprit Fulvius, monte droit au nord et nous ramène un peu à l'ouest de Hao, sur le chemin des caravanes qui vont, nous a-t-on dit, en Bactriane.

— La Bactriane, fis-je rêveur... la route du retour. Dans quelques mois nous la prendrons, si nous revenons par terre. Lucius, ce n'est point sans regret que je songe au départ.

— Il faut, dit l'ancien préteur, secouer ce charme, ô Caius. Songe aux compagnons d'Ulysse au pays des Lotophages... Mais contemple les formes étranges de ces roches. Nulle part au monde je n'avais vu leurs pareilles.

Le soir de ce même jour nous sortîmes des hautes montagnes et nous retrouvâmes ce fantastique pays de terres jaunes que nous avions déjà parcouru. Une terre meuble et cependant cohérente s'amoncelait sur une hauteur énorme. Les rivières et les routes elles-mêmes, creusées par le cheminement incessant des caravanes, d'année en année, de siècle en siècle, s'y enfonçaient profondément. Cette terre pulvérulente donnait des murailles verticales curieusement résistantes, tandis que les vents glacés de l'hiver balayant les collines l'emportaient dans l'espace. Alors soufflait le vent que les gens du pays appelaient le Vent Jaune,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

car l'air, pendant des mois, plein de la poudre impalpable était jaune vraiment. Un fleuve géant coulait à travers l'immense domaine des terres jaunes qu'il délayait, et ses eaux lourdes et opaques, prenaient leur nom de cette couleur. Nous avions longé le Fleuve Jaune entre Loyang et Hao. Et nous avions compris pourquoi durant les pluies d'été les voyages étaient presque impossibles dans les terres jaunes détrempées.

Comme nous venions de traverser, deux heures avant le coucher du soleil, une rivière tributaire du grand Fleuve Jaune et que nous avions atteint la route de Hao, j'aperçus nos étendards arrêtés et groupés à quatre cents pas devant nous. En approchant je vis Coelius écoutant Tchang Yao. Le Sère parlait avec un air soucieux et se tournait fréquemment vers un cavalier. Celui-ci, derrière lequel se tenaient des soldats à cheval, paraissait donner des explications sur un ton ému et précipité. Publius Celer et nos légionnaires, retenant leurs chevaux par la bride écoutaient sans comprendre. Les Sères de l'escorte, très attentifs, échangeaient des propos visiblement inquiets.

— Il est arrivé quelque chose, dit Fulvius.

Nous rejoignîmes cette foule qui encombrait le chemin. Derrière nous se hâtaient les porteurs de litière qui nous suivaient et le reste de l'escorte, cavaliers et piétons.

— Arrivez, cria Coelius. Il y a du nouveau. Il

Université Côte d'Azur – Bibliothèques

paraît que le Chan-yu des Hiong-nou, notre désagréable compagnon, fait des siennes. Il vient de passer le Fleuve Jaune...

Il se tourna vers Tchang Yao.

— Loin d'ici?

— A sept jours d'étape, dit le Sère, mais quatre pour ses cavaliers.

— Et, demanda Charilaos, pourquoi cela cause-t-il tant d'émotion?

— Parce que, dit Coelius, ce coquin est, paraît-il, à la tête d'une armée de cavaliers, comme les gens qui étaient venus le chercher à Loyang, et que tout ça vient vers nous en pillant et massacrant. Tchang Yao dit qu'il commande à des soldats nombreux...

— Dix fois dix mille, dit Tchang Yao... Nombreux comme les vagues de l'Océan!

— Peut-être un peu moins, dit Coelius. Mais cela va modifier notre itinéraire, j'imagine.

— Il ne faut plus songer à aller vers l'ouest, dit Tchang Yao soucieux. Ils vont se répandre comme l'eau des crues. Ah! ils ont passé la Grande Muraille, les maudits! Ils viennent par la route des Passes de l'ouest. Le Chan-yu, notre hôte méprisable, marche en avant avec des cavaliers innombrables. Leurs chariots suivent derrière. L'avant-garde a détruit les postes militaires, brûlé les villes sur son passage et elle marche sur Hao...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les maudits! Ainsi encore une fois vont-ils ravager nos cités et nos campagnes!...

— Comment as-tu appris tout cela? demanda Fulvius.

— Celui-ci (Tchang Yao montra l'homme à la tête de ses cavaliers) est le secrétaire du gouverneur de Hao. Le gouverneur qui savait notre itinéraire nous a fait chercher. La sollicitude du Maître Impérial Auguste est sur vous, ô frères aînés, et ne vous quitte pas.

— Mais, objecta Coelius, ne va-t-on pas essayer de les arrêter?

— Une armée est en route, dit Tchang Yao. Beaucoup de troupes des garnisons de l'est. Nous avions eu vent des projets criminels du Chan-yu.

— De bonnes troupes? questionna Coelius.

Tchang Yao parut un peu offensé par cette demande. La politesse des Sères lui eût interdit une question semblable.

— Je dis cela, reprit Coelius, parce qu'il faut de bons soldats contre les cavaliers que j'ai vus à Loyang, et pas trop d'étendards embarrassants.

Il se tourna vers Publius Celer et les légionnaires.

— Hé! camarades, vous entendez : nous allons peut-être trouver bataille sur notre chemin.

Les légionnaires sourirent et levèrent la main.

— Conduis-nous, Aquila, dit un vétéran du Rhin, nous leur frotterons les côtes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils frappèrent d'un seul coup les fourreaux de leurs courts glaives et crièrent :

— Vivat Aquila! Combat!

Coelius sourit avec orgueil.

— Tu entends, Tchang Yao?

— J'entends, dit le Sère. O gens de Rome, vous avez l'âme belliqueuse. La guerre pourtant est une chose mauvaise. Mais, ô sages amis, que feriez-vous contre ces cavaliers innombrables? Il faut gagner rapidement Hao. Les murs sont bons. Nous y attendrons notre armée.

Le secrétaire du gouverneur parla de nouveau, précipitamment. Tchang Yao secoua la tête.

— Le chemin qu'ils suivent coupe le nôtre à deux étapes d'ici. O Romains, hâtons-nous! hâtons-nous! Il faut que nous soyons entrés dans Hao avant qu'ils aient investi la ville. Ce sont des gens cruels... sauvages et cruels! Qui tombe entre leurs mains ne doit attendre ni pitié ni salut!...

Je tournai les yeux vers Nagarjuna. Le Çramana écoutait sans paraître troublé. Charilaos songeait. Fulvius me regardait en hochant la tête. Il n'avait pas la confiance orgueilleuse de Coelius.

— J'ai vu ces cavaliers Hiong-nou à Loyang... Tu te souviens, Caius... Je les crois redoutables. Si nous avions avec nous une légion ou au moins une cohorte... Mais nous sommes si peu nombreux...

Je ne répondis pas. Je me représentais la horde,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les cavaliers aux yeux jaunes sur leurs robustes poneys, innombrables, inondant le pays comme une marée, et je me sentis inquiet. Le secrétaire de Hao parlait de nouveau avec animation. Il avait peur, visiblement. Il disait qu'il fallait marcher toute la nuit pour gagner l'ennemi de vitesse. Alors Tchang Yao jeta un ordre et notre troupe prit la direction de Hao en avançant aussi rapidement que possible.

Nous fîmes plusieurs haltes dans la nuit pour laisser souffler les bêtes et reposer les hommes. Il faisait froid. L'air était sec et vif. J'éprouvais une impression bien étrange à me sentir perdu si loin de la terre natale, sur des routes inconnues, fuyant un ennemi redoutable et mystérieux. Autour de nous la terre jaune dressait les formes bizarres de ses ravins crevés par endroits de hauts rochers fantastiques. Vraiment je rêvais. J'étais à Rome ou à Ostie, dans ma chambre élégante, et tout à l'heure je m'éveillerais. Mais une voix lançait un appel guttural dans la nuit. Les chevaux piétinaient, les étriers sonnaient en se heurtant. Des voix chuchotaient. La colonne se remettait en route, et, dans l'obscurité, il me semblait voir surgir, derrière les roches fantastiques, les cavaliers aux féroces yeux jaunes sur leurs poneys des hauts plateaux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

Le lendemain nous traversâmes deux bourgades complètement abandonnées. Les habitants avaient fui vers le sud, et cela seul nous montra quel effroi inspiraient les envahisseurs. Une terreur planait sur les Sères de notre escorte. Malgré notre fermeté, une appréhension pénible, causée surtout par l'attente, nous pénétrait peu à peu. Coelius seul restait insouciant, par habitude du danger et par un certain tour d'esprit qui le portait à rechercher l'aventure et la nouveauté, quelle qu'elle pût être.

— Dans quelques heures, dit Tchang Yao, nous apercevrons les murs de Hao.

On fit une halte assez longue pendant laquelle je dormis, malgré mes préoccupations. Au commencement de l'après-midi, Tchang Yao donna le signal du départ. Nous étions tous très fatigués par cette marche forcée et les chevaux bronchaient.

Nous causions entre nous. La subite modification de notre tranquille voyage d'études à travers de riches cités, en une sorte de fuite précipitée, était l'objet de notre conversation.

— J'espère, dis-je, que Loyang n'est pas menacé...

Je songeais tout à coup à Publilia. Une crainte m'avait saisi à son sujet... Une grande crainte.

— L'armée avance entre Loyang et Hao, dit Tchang Yao.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Et nous serons à Loyang, dit Coelius, avant les Hiong-nou.

Cela me parut évident et je fus rassuré. Je donnai la réplique à Charilaos qui se lançait, à propos des Hiong-nou, dans des considérations sur les peuples nomades et cavaliers tels qu'étaient ces gens-là. Je me souviens que nous gravissions alors une longue montée au bout de laquelle les côtés du chemin étaient en pente rapide, de façon qu'une sorte de brèche se découpait sur le ciel. Tchang Yao nous cria que de cette espèce de petit col nous allions apercevoir Hao dans la plaine.

Devant nous marchaient les porteurs d'étendards que je ne pouvais m'empêcher de considérer, avec Coelius, comme un inutile embarras en cas d'attaque. Mais nos amis Sères ne pouvaient concevoir un appareil militaire sans une abondance de ces emblèmes ondoyants et magnifiques. Cela fournissait un beau coup d'œil, mais peu de ressource. Et je me demandais, comme Coelius, avec un peu d'inquiétude, si la grande armée qui venait de Loyang n'était pas formée principalement de guerriers de parade et de porteurs d'étendards. Or, les Hiong-nou paraissaient libres de semblables impedimenta et habiles à manier l'arc, la lance et le sabre.

Il y avait devant nous une dizaine de cavaliers sères, d'assez bon aspect d'ailleurs sur le tapis de cuir recouvrant leur selle, avec leurs grands arcs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peints, en bambou et corne de buffle et leur carquois plein de longues flèches empennées. Entre eux et nous chevauchaient Publius Celer et ses hommes. Les lèvres rasées sifflaient en chœur une marche populaire parmi les légions qui avaient pris part à la campagne d'Osrhoène. Il y avait un refrain narquois qui faisait allusion à la déconfiture des Parthes et les hommes le scandaient avec des rires en frappant sur leurs fourreaux de glaives. Les Sères, saisis de crainte à cette heure, regardaient avec étonnement ces gens auxquels la possibilité d'une dangereuse aventure n'enlevait pas la gaieté et semblait au contraire la stimuler encore.

Derrière nous venait la plus grande partie de l'escorte, avec d'inévitables étendards. Les bêtes de charge suivaient avec leurs conducteurs.

Je me souviens bien de tout cela. Ce moment précis fut le point de départ de tant d'événements...

Il y eut un brusque arrêt des étendards. Je les vis onduler au balancement hésitant des longues hampes. Les porteurs se tassèrent en un groupe contre lequel vinrent buter les cavaliers sères de tête et le peloton de nos légionnaires. J'entendis un murmure d'effroi parmi les gens d'avant-garde. Et, en levant les yeux vers le haut de la montée, je vis, à trois cents pas de nous, quatre cavaliers découpés dans la clarté de la brèche...

Ils se détachaient en silhouettes sur le bleu froid

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du ciel. J'ai gardé de cette vision une étonnante précision. Les jambes fines de leurs chevaux, leurs lances, la corne de l'arc dépassant l'épaule, traçaient de minces lignes noires sur la clarté. Sur le moment je crus à des gens de Hao venus au-devant de nous, mais un mot courut dans la colonne, et les syllabes : « Hiong-nou... Hiong-nou » répétées avec un accent de terreur m'apprirent que nous avions devant nous quatre coureurs ennemis.

Eux de leur côté nous regardaient. Soudain ils éperonnèrent leurs bêtes et descendirent vers nous. D'un seul mouvement, net et précis, ils arrêtèrent leurs poneys. Je les vis tous les quatre l'arc à la main. Simultanément, les mains droites revinrent aux épaules et quatre flèches sifflèrent dans l'espace, envoyées en manière de bravade, car la distance était trop grande.

Coelius se dressa sur ses étriers, cria un ordre d'une voix furieuse et en une seconde enleva son cheval, tandis que nos Romains le suivaient en bousculant les Sères et les porte-étendards. Et je vis un groupe de cavaliers courbés sur leurs selles, filant à fond de train sur la montée. Les Hiong-nou tournèrent bride et avec un cri sauvage disparurent derrière le sommet de la côte. Coelius et les nôtres y atteignirent et s'évanouirent à leur tour sur la descente invisible.

En un instant tout fut confusion sur le chemin. Les bêtes de charge arrivaient à la file et augmen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

taient le désordre en se mettant en travers. Les charges nous heurtaient rudement les jambes ou s'enfonçaient dans les flancs de nos chevaux. J'entendis la voix de Tchang Yao criant des ordres.

— Lucius, dis-je à l'ancien préteur, il faut aller voir là-haut ce qui se passe!

Fulvius me regarda d'un air mécontent : « Quel désordre! dit-il. Quel désordre!... Nous sommes à la merci d'une troupe importante... On criblerait ça de flèches comme on voudrait. Oui, allons vite... »

Nous nous dégageâmes de la confusion. Tchang Yao qui vit notre dessein nous rejoignit avec assez de crânerie et appela plusieurs cavaliers. Au trot lourd de nos bêtes fatiguées nous atteignîmes le petit col.

Très loin déjà fuyaient les quatre cavaliers. Au bas de la côte les nôtres se rassemblaient et se préparaient à remonter.

Je regardai l'ample paysage qui développait devant nous ses plans. Sur notre droite se prolongeaient les hautes montagnes d'où nous étions sortis la veille, immense chaîne au bout de laquelle, à seize cents stades, était Loyang. Devant nous, à dix mille pas peut-être, Hao déployait dans la plaine aux approches des monts ses remparts surmontés de portes aux toits recourbés, ses palais et ses temples aux tuiles bariolées, ses tours brillant sous les feux du soleil déclinant. Au nord, j'aper-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cevais les montagnes bornant la plaine où coulaient des rivières luisantes. Tout autour de la grande cité s'étendaient les terres fertiles. Mais la ville et ses environs immédiats semblaient noyés dans un lit de vapeur bleuâtre, légère comme un voile. Des colonnes de fumée minces et droites traversaient la couche de vapeur et s'étalaient lentement dans l'air calme et froid, épaississant le lit transparent qui enveloppait la ville. Cela ressemblait, sur une échelle beaucoup plus vaste, à la fumée qui le soir, s'échappant des âtres, s'étend lentement sur les villages. Et je ne m'expliquais pas l'abondance de ces vapeurs aux environs de l'antique cité.

La main de Fulvius se posa sur mon épaule.

— Caius, dit-il, regarde là-bas.

Sa voix était empreinte d'une gravité singulière. Je suivis la direction de sa main. De Hao, elle remontait vers le nord-ouest. De distance en distance, je vis de hautes et larges colonnes de fumée noire dressées sur la grande route des Passes du nord-ouest. Et je compris immédiatement leur sinistre signification.

— Je suis un vieux soldat, dit l'ancien préteur, et je connais cela. Je les ai vues déjà, ces noires colonnes, en Germanie, sur le Danube, comme des jalons de ruine sur la route des hordes dévastatrices. Caius, ce que nous voyons dénonce le passage d'une multitude d'hommes.

Je regardais, le cœur étreint par une lourde an-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

goisse. Les hautes masses de fumée noire jalonnaient le passage du Chan-yu et de ses hordes. Les dernières se perdaient à l'horizon sur lequel elles s'étalaient en larges strates. Derrière les farouches cavaliers tout devait être ruine, mort et silence.

A dix mille pas devant nous, au nord, une large nuée blanche et unie, aux volutes mobiles, indiquait une ville en feu et je me surpris à tendre l'oreille pour entendre les crépitements d'incendie. Autour de nous retentissaient de sourdes exclamations. Tout notre monde se groupait à l'issue du col et regardait avec des yeux pleins d'anxiété l'immense paysage silencieux souillé par les fumées.

— Nous n'avons pu les rattraper, dit Metellus qui arrivait par le bas avec le centurion et ses hommes. Nos chevaux sont trop fatigués. Caius, tu as vu les incendies, partout là-bas. Cela me rappelle la guerre de Mésopotamie. Tout ça est ravagé. Tchang Yao avait raison : les coquins sont nombreux.

Je vis surgir à côté de moi le visage défait de Tchang Yao.

— Les maudits! cria-t-il. O Romains, il est trop tard, nous ne pouvons plus pénétrer dans Hao. Nous sommes coupés! Regardez, oh! regardez, ils investissent la ville. Regardez leurs feux in-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nombrables dont la fumée enveloppe tout. Ils sont autour de Hao!

Je compris soudain ce qu'étaient les minces colonnes de fumée bleue. Elles montaient des innombrables feux de bivouac et s'étalaient comme un lac vaporeux qui noyait toute chose en s'épaississant d'instant en instant. Maintenant les hautes portes aux silhouettes étranges et les toits des grands édifices apparaissaient seuls avec des contours nets sur la nappe bleuâtre.

— Une grande armée! dit Fulvius.

— Une grande armée! répéta Coelius. C'est sérieux! Autour de nous les Sères se pressaient silencieux. Des exclamations gutturales s'élevaient seules par instants.

— Tchang Yao, dit Coelius, si nous sommes coupés de Hao... Tu connais le pays mieux que nous. Que faut-il faire?

— Les Hiong-nou vont essayer d'enlever la ville pour la piller, dit le Sère. Mais ses remparts sont hauts et la garnison est assez forte. Ils vont y perdre plusieurs jours. Nous allons cette nuit longer le pied des monts en contournant la plaine et la ville et demain nous rejoindrons la route de Loyang au delà de Hao. Mais il nous faut repasser la rivière. Notre armée doit approcher. Nous la trouverons demain ou après-demain.

— Pourquoi, demanda Charilaos, ne pas l'attendre ici?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Non, dit Tchang Yao, ils vont se répandre partout. Et si notre armée les bat, nous nous trouverons dans leur flot en retraite et nous serons perdus.

— Le plan de Tchang Yao me paraît le meilleur, dit Fulvius.

— C'est notre seule ressource, dit le Sère. Oh! les maudits! Regardez devant nous cette ville qui brûle... C'est Tsien.

— Vois dans la plaine les brigands que tu as poursuivis, dit Fulvius à Metellus.

Au loin, fuyant vers Hao, quatre points imperceptibles semblaient se déplacer à peine dans la distance.

— Et s'ils enlèvent Hao tout de suite? dis-je...

— Cela est peu probable, dit Tchang Yao... Ah! ce serait une terrible chose. Il y a dans la ville un vertueux et savant gouverneur que vous connaissez. Sa perte serait un grand malheur... Il a une fille d'une grande beauté, ajouta-t-il. Toutes ces jeunes filles et jeunes femmes seraient emmenées par ces misérables Hiong-nou! Ah! le malheur est sur les gens de Rann.

— Fais-nous donc conduire, dit Coelius. Mes amis, nous voici en guerre. Je cesse d'être votre chef. O Lucius, mon général, je mets sous tes ordres mon autorité de tribun.

— Non, dit Fulvius, tu restes notre chef, Coe-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lius. Je n'accepte pas. Je ne suis plus en activité. J'exige que tu gardes le commandement.

— Au moins, mon général, dit Metellus, tu m'aideras de tes conseils. Eh bien, Charilaos, qu'en dis-tu?

— Ce spectacle de ruine et de violence m'inspire une profonde tristesse, dit mon maître consterné. O Çramana, cela ne te remplit-il pas d'horreur?

Nagarjuna regardait sans trouble l'horizon plein de fumée noire.

— A travers la souffrance et l'illusion le monde s'élève lentement, dit-il. Un jour viendra où la souffrance et l'illusion seront épuisées. Et ces choses ne sont qu'un moment imperceptible dans la succession prodigieuse des temps...

III

Les heures nocturnes nous trouvèrent longeant le pied des monts. Deux heures après nones, nous avions repassé la rivière et, dès les premières ombres, nous avions fait une halte de trois heures absolument nécessaire.

Il me reste de ces instants un souvenir étrangement puissant. A peine la nuit eut envahi la terre, une lueur lointaine plana au-dessus de Hao, sinistre au milieu de la noirceur universelle, car nous savions que cette clarté indécise provenait des milliers de feux allumés par la horde. Nous longions

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le creux des monts en amphithéâtre en contournant la vaste dépression par des sentiers difficiles, et parfois directement à travers les dernières pentes coupées de ravins. Je ressentais, comme la nuit précédente, cette espèce d'angoisse née du danger menaçant à toute heure dans les ténèbres et l'inconnu; mais la lueur lointaine, sorte de présence vivante au-dessus de la ville investie, la rendait plus oppressante encore. Nous avancions en silence, butant dans des trous et des buissons bas. Les roches éparses au bas des pentes prenaient les formes inquiétantes de cavaliers immobiles. Parfois un de nos chevaux hennissait, un fer claquait sur une roche dans une glissade et un jaillissement d'étincelles, et nous tendions l'oreille, anxieux. Mais, à cette heure, les farouches Huns étaient entassés autour des remparts et nous ne risquions point de rencontre fâcheuse. Nous progressions en ordre militaire : Coelius en tête avec le guide, la moitié de nos légionnaires et une partie des cavaliers sères. Publius Celer avec le reste de nos légionnaires et des soldats sères fermait la marche.

Au milieu de la nuit, Fulvius, Charilaos et moi qui marchions au centre, vînmes donner dans l'avant-garde.

— Une route importante coupe notre chemin, dit Coelius.

Il y eut une consultation dans la nuit. Tchang Yao expliqua que cette route avait été déjà par-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

courue par nous, trois mois auparavant, quand nous étions allés vers le sud-est à travers les monts Sin-ling. Nous la traversâmes dans le plus grand silence, car elle pouvait être suivie par des partis hiong-nou, bien que ces gens imbus de croyances à de redoutables génies nocturnes, ne dussent guère s'éloigner de leurs bivouacs. Et de nouveau nous contournâmes l'amphithéâtre des monts. La lueur des feux autour de Hao passait graduellement derrière nous. Puis nous gravîmes une ligne de collines détachées de la grande chaîne et, sous le point le plus élevé d'un large nivellement, nous fîmes halte de nouveau. La lueur sur Hao paraissait faible et je calculai que la ville devait être maintenant à une quinzaine de mille pas. On fit halte. Je m'allongeai dans mon manteau, derrière un buisson pour me garantir de la brise aigre, et, véritablement fatigué et engourdi par le froid, je m'endormis presque aussitôt.

Je fus réveillé par quelqu'un qui me secouait. Dans la nuit noire, j'entendis Coelius criant à mon oreille : « Debout, Caius, debout, viens voir! »

Je me dressai promptement. J'entendis autour de nous des voix précipitées : « Regarde là-bas, répéta Coelius. »

J'aperçus dans la nuit une sorte de grande aube rouge vers l'ouest. Ce n'était plus la faible lueur des feux de bivouac lointains. Elle semblait étrangement proche dans la nuit profonde, et sur elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nos compagnons groupés se découpaient en silhouettes noires. Dans ce fond écarlate apparaissaient des points brillants, et un vacillement incessant donnait une étrange apparence ondulante à sa partie supérieure. Dans le ciel une vapeur rouge montait en haute colonne.

Le sommeil et le froid m'engourdissaient encore. Je regardais, plein de malaise. « Mais qu'est-ce que c'est? » demandai-je.

Une voix me dit : « Hao brûle!... » Et Fulvius se rapprocha de moi en hésitant dans l'obscurité. « Caius, la ville est prise, sans aucun doute! »

Nous entendîmes Tchang Yao qui nous appelait. « Ici! » criai-je.

— C'est une chose terrible, dit-il en approchant... Si vite, qui aurait pu le croire! Demain encore ils vont piller, mais après ils se remettront en route... Il faut fuir sans attendre et rejoindre notre armée. »

Nous fûmes de son avis. Je demandai à Fulvius quelle heure il pouvait être. Il me dit qu'à son sentiment il devait être une heure avant prime[1].

En quelques instants, on se rassembla et on partit. Coelius avait le commandement de tous. Tchang Yao et les Sères lui obéissaient instinctivement. Il fit abandonner les litières et jeter les

1. Cinq heures du matin. Prime était six heures.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lourds étendards encombrants qui nous eussent fait découvrir à distance. Notre marche n'était plus du tout la belle allure solennelle de grands personnages, mais ressemblait fort à une fuite précipitée. Nous coupâmes à travers une région de terres jaunes en collines où l'aube nous surprit. La journée entière fut employée à circuler en un pays assez désert et de mauvais chemins profondément encaissés dans les terres jaunes. Nous vîmes quelques paysans qui fuyaient vers les montagnes et se sauvèrent plus vite encore en nous apercevant. Ils prenaient, je pense, nos légionnaires pour une espèce de Hiong-nou. Vers le soir, nous nous trouvâmes à proximité de la route de Loyang, mais il fut jugé préférable de faire une halte de nuit hors de la grande voie et on campa dans un petit massif montagneux. On repartit en pleine nuit. Les bêtes avaient pris un repos suffisant. Tchang Yao avait le ferme espoir de rencontrer l'armée impériale dans la journée.

Vers l'heure de tierce[1], nous atteignîmes la route de Hao à Loyang. Personne ne parlait. On songeait à la terrible vision de l'autre nuit. Sur le dallage bien entretenu de la grande voie nous forçâmes l'allure. La route longeait le grand Fleuve Jaune. Larges de deux mille pas, ses lourdes eaux coulaient comme un limon, pleines de ces terres

1. Neuf heures du matin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jaunes meubles qu'elles délayaient sans trêve. Le Fleuve gardait notre gauche. A droite c'étaient les montagnes. Coelius prit la tête de la colonne, avec Fulvius et moi. Publius Celer gardait l'arrière.

La route traversa un étrange massif de roches noires et déchirées à travers lesquelles le fleuve s'était frayé un passage. Et au débouché du long défilé, après un haut promontoire à pic qui masquait la vue, nous nous trouvâmes soudain en présence d'une troupe d'hommes campés en travers du chemin. Un seul coup d'œil nous les fit reconnaître. C'étaient des Huns...

Ils pouvaient être une trentaine. Les sauvages cavaliers en bottes de cuir et bonnets fourrés paraissaient dans une sécurité complète. Ils avaient allumé trois grands feux autour desquels ils se chauffaient en mangeant. Leurs chevaux pâturaient l'herbe sèche. Leurs lances étaient piquées à terre et ils y avaient accroché leurs arcs et leurs carquois. Je vis une tente devant laquelle était planté un petit étendard, ce qui me fit croire à la présence d'un chef. Par terre j'aperçus une dizaine de corps étendus et une litière abandonnée. Les morts étaient des Sères.

Je vis tout cela pendant le court arrêt que nous imposa notre surprise hésitante. Ils ne nous aperçurent pas tout de suite. Mais un de leurs chevaux hennit en sentant les nôtres et plusieurs Huns

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

levèrent la tête. Ils parurent étonnés et s'adressèrent aux autres qui se retournèrent et nous considérèrent avec quelque perplexité. Nous étions seuls en effet, Coelius, Fulvius et moi avec huit légionnaires en casque et en cuirasse, les Sères étant encore un peu en arrière dans le défilé. Et comme ils n'avaient certes jamais vu de légionnaire romain, ils ne savaient que penser. Ce moment d'hésitation leur fut fatal. Coelius cria de charger et en quelques secondes nous fûmes sur eux, les abattant à coups de pique et de sabre, tandis qu'ils couraient à la débandade, cherchant à rattraper leurs chevaux dispersés, et très surpris de cette attaque inopinée par des ennemis inconnus dont ils ignoraient le nombre. L'affaire se passait au milieu de leurs hurlements sauvages, tandis qu'ils essayaient de se défendre à coups de sabre, n'ayant pu reprendre leurs arcs, et avec l'infériorité du piéton contre le cavalier. Il y en eut rapidement une dizaine par terre. Nos légionnaires s'étaient fait la main sur les dangereux combattants parthes. Je débutais là, pour ma part, dans l'art de la guerre et j'y fus, je crois, assez maladroit. Lucius, lui, redressé sur sa selle, sabrait avec adresse, redevenu soldat.

Aux clameurs, un Hiong-nou sortit précipitamment de la tente comme j'en approchais avec Coelius en poursuivant deux hommes. Derrière lui une jeune fille ou jeune femme en costume sère se jeta

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hors de la tente à son tour en criant et se mit à courir. Comme le Hiong-nou avait le visage tourné de notre côté, je reconnus, à ma stupeur, notre compagnon de voyage l'antipathique Chan-yu.

D'un coup d'œil il vit le costume des légionnaires qui lui était si familier et il comprit tout. Il sauta sur son cheval après avoir coupé l'attache d'un coup de sabre. Monté à cru, sans selle et sans étriers, il ramena sa bête vers la jeune femme qui fuyait, se courba sans s'arrêter en passant près d'elle, et malgré ses efforts il l'enleva et la jeta en travers devant lui. Puis il cria quelque chose et partit à fond de train vers l'entrée du défilé.

— Coelius, criai-je, c'est le Chan-yu.

Metellus l'avait déjà reconnu. Tournant bride, il fila derrière lui en criant : « Arrête, arrête le coquin!... » Ça et là nos légionnaires sabraient encore les Hiong-nou épars. Quelques-uns d'entre eux avaient réussi à se mettre en selle et maintenant, cherchant à rattraper leur chef, ils galopaient vers le défilé. Je voyais la jeune fille se débattre devant le Hun qui la maintenait de sa poigne vigoureuse. Le cheval du Chan-yu était alourdi par son double fardeau et Coelius le rattrapa. Je le vis dépasser le Chan-yu. Le Hun leva son sabre, mais, sans bride et occupé à maintenir la jeune femme, il ne put parer le coup dirigé par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Coelius. Je vis voler son bonnet de fourrure et la lame dut lui toucher le côté de la tête, car du sang coula sur son visage. Il lâcha la jeune femme qui glissa par terre où elle resta étendue. Coelius revint sur le chef hun. Juste à ce moment, nos cavaliers sères débouchèrent du défilé.

A leur vue, le Chan-yu comprit que la partie était perdue. Cramponné aux crins de son cheval, suivi d'une dizaine de cavaliers qui cherchaient à rallier leur chef, il fonça sur l'entrée du défilé où nous nous engouffrâmes tous pêle-mêle en bousculant les Sères. Et au milieu d'une effroyable confusion, dans les ruades et les chocs, un nouveau combat s'engagea. Nous criions à Publius Celer d'arrêter les Hiong-nou. Dans le vacarme et la confusion il n'entendait pas, et comprenant seulement qu'on se battait en avant il cherchait avec ses hommes à traverser l'encombrement et à venir à nous. Les Sères s'étaient mis de la partie, mais l'étroitesse du passage nous empêchait de nous déployer.

Le Chan-yu réussit à passer. C'était un admirable cavalier. Sans selle et sans étriers il guidait son poney au milieu des ruades et des bêtes de charge. Je le perdis de vue dans le nuage de poussière qui s'élevait. Il échappa ainsi aux Sères et aux légionnaires du centurion, et quand, avec Coelius, nous pûmes atteindre la queue de la colonne en bousculant les bêtes de charge, nous le vîmes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

déjà loin sur le chemin, filant à cru sur sa bête, avec une vitesse vertigineuse.

— Mon glaive m'a tourné dans la main, dit Coelius haletant, sinon je lui fendais la tête... Inutile de le poursuivre. Il y a peut-être d'autres partis de Huns derrière nous.

— Et devant aussi, dis-je... Mais s'ils ne sont pas plus nombreux, nous les battrons.

Je me sentais excité, prêt à de nouvelles batailles. Le vieil instinct combatif de l'homme ruinait l'esprit philosophique...

En tête, cinq Hiong-nou cernés résistaient. L'un après l'autre trois d'entre eux vidèrent les étriers. Soudain les deux survivants acculés au fleuve firent volter leurs chevaux et bondirent dans l'eau trouble. Des flèches volèrent dans leur direction. L'un d'eux atteint coula tandis que son cheval dérivait dans le courant. L'autre fut emporté au large. Son cheval enfonça malgré les efforts du cavalier pour lui tenir la tête haute et nous ne vîmes plus que celle du Hun sous son bonnet fourré, emporté rapidement hors de vue par le courant violent.

On se rassembla à l'entrée du défilé. Nous avions deux cavaliers sères tués. Le parti Hiong-nou était anéanti. Seuls le Chan-yu et l'homme entraîné par le courant avaient échappé à nos armes.

Autour de nous les légionnaires essuyaient leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

glaives avec des poignées d'herbe sèche. Ils riaient et s'interpellaient avec des lazzis, contents de leur succès. Publius Celer criait : « Hé, camarades, ça rappelle le temps des Parthes!... »

Je cherchai Coelius. Je l'aperçus, un genou en terre, soutenant la jeune femme qu'il avait arrachée au Chan-yu. En arrivant près d'eux j'entendis qu'il lui parlait doucement, cherchant à lui faire comprendre qu'elle était avec des amis. Elle vit les Sères, Tchang Yao qui s'approchait, et un sourire vint remplacer l'expression de terreur. Tchang Yao lui parla. Je la regardais. Elle avait un visage régulier, des traits fins, des yeux longs surmontés de sourcils tracés comme au pinceau. Elle était belle, d'une beauté étrange pour nous, malgré notre accoutumance à ces types nouveaux. Elle répondait avec un accent de douleur en se tordant les mains.

Je compris que Tchang Yao lui indiquait Coelius comme étant son sauveur, car elle le regarda, sourit à travers ses larmes, se redressa et se tourna vers lui avec des paroles de gratitude que nous comprîmes en partie.

— Cette jeune dame, dit Tchang Yao, est la fille du gouverneur de Hao, célèbre montagne de sagesse et de justice. L'illustre gouverneur a été tué l'autre nuit et sa très noble fille a pu s'échapper avec des serviteurs. Mais ce matin le Chan-yu qui la poursuivait l'a capturée ici. Tous ses servi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teurs ont été tués, sauf un qui est dans cette tente. Elle a pour vous une gratitude immense de l'avoir arrachée à ce barbare.

De nouveau, elle sourit à Coelius et s'inclina avec beaucoup de grâce pour confirmer sa reconnaissance. Elle était vraiment élégante et fine.

On trouva dans la tente son serviteur accroupi, en proie à une terreur profonde.

— Elle est brave, me dit Coelius. As-tu vu comme elle luttait contre ce brigand?

Il se tourna vers elle : « Quel est, demanda-t-il en estropiant fortement le langage des Sères, quel est votre illustre nom?

— Mon humble nom, répondit-elle, ô guerrier sans égal, est Sié-thao.

— Cela, dans ta langue, dit Tchang Yao, signifie : Baiser délicieux.

— C'est un nom gracieux, dit Charilaos qui écoutait. Caius, je t'ai vu pourfendre les Huns. J'avoue que pour ma part je ne me suis point couvert de gloire. J'étais sans armes et d'ailleurs je connais mal le maniement du sabre ou de la lance. Et il me semble que je verserais difficilement le sang, même d'un de ces barbares...

— Très joli, dit Metellus, mais ils ne se gêneraient pas pour répandre le tien!... Amis, il faut hâter notre marche. Ils doivent arriver derrière nous.

Il demanda à la jeune fille si elle pouvait mon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ter à cheval. « Oui? C'est parfait, nous irons ainsi plus vite qu'avec la litière. »

Il lui céda son cheval et prit un de ceux des Hiong-nou. Les autres chevaux furent répartis entre nos piétons, et la fuite vers Loyang fut reprise avec une grande hâte.

IV

Nous fîmes beaucoup de chemin ce jour-là. Nous traversâmes une petite bourgade où il n'y avait plus âme qui vive. Les gens avaient déjà fui vers Loyang ou gagné les montagnes.

La fille du gouverneur de la province de Hao se comportait fort bien. Elle chevauchait bravement au milieu de nous. Son air triste nous montrait qu'elle songeait à son père et aux terribles tableaux offerts à sa vue épouvantée. Elle parla très peu jusqu'au soir. Par instants elle nous regardait avec étonnement et j'entendis qu'elle interrogeait Tchang Yao. Il lui expliqua discrètement qui nous étions et lui conta comment lui-même était venu dans notre empire. Elle l'écoutait, en examinant nos légionnaires, nos costumes et nos traits. Coelius attirait beaucoup son attention. N'était-ce pas lui qui l'avait arrachée au Chan-yu?...

— Charilaos, dis-je à mon maître, crois-tu que cette jeune fille d'une race si différente de la nôtre pense autrement que les esprits féminins de chez nous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— A propos de coutumes fondées sur un très long passé, oui, dit-il. Mais j'imagine que les sentiments profonds sont identiques chez ces gens à ceux que nous ressentons. Il serait absurde d'imaginer qu'il en soit autrement.

La journée s'écoula sans que nous vissions aucun parti hiong-nou. Cela nous rassura. Nous pensâmes que grâce à notre promptitude nous les avions devancés pendant qu'ils s'attardaient au pillage. La nuit fut froide, et d'autant plus pénible qu'on n'osait pas faire de feu. La route s'engageait de nouveau dans les montagnes. Sié-thao fut installée à l'abri d'un bloc de rocher et Coelius et moi l'enveloppâmes de nos manteaux. Fulvius pestait contre l'aigre bise qui réveillait ses rhumatismes contractés dans les brouillards nocturnes de la Germanie. Charilaos parlait peu et méditait. Le Çramana semblait la statue de la sérénité promenée au milieu des vicissitudes humaines. Il était libre comme le vent qui agitait sa robe autour de lui. Il n'était plus d'aucune caste. Il n'appartenait à aucune nation et n'attachant plus d'importance au monde matériel, il suivait des chemins inconnus de nous qui le menaient vers un monde lumineux.

On repartit en pleine nuit. Le froid m'avait empêché de dormir et j'avais veillé avec Coelius. Au petit jour, la route s'engagea dans une suite de vallées assez larges, à fond plat. Nous devions être à cinq jours de Loyang et nous étions étonnés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de n'avoir pas rencontré encore l'armée impériale. Une heure après sixte[1] nous nous trouvâmes dans une longue vallée, limitée à droite et à gauche par des rochers inaccessibles formant muraille.

— Si nous rencontrions les Huns là-dedans, dis-je à Fulvius, il nous serait difficile d'échapper.

— J'ai vu de semblables vallées en Illyrie et dans les montagnes des Daces, répondit-il. Ce sont de vraies souricières.

Il se mit à nous conter un combat dans lequel il avait cerné un parti de Quades dans une vallée semblable, alors qu'il était tribun de légion, vingt-cinq ans auparavant, sous Antonin le Pieux. Tout en l'écoutant je regardais autour de nous et je vis une bête grise qui me parut être un chien de forte taille courant à toute vitesse sur le sol dénudé. J'interrompis l'ancien préteur.

— Lucius, dis-je, regarde donc ce chien.

Il suivit la direction de mon doigt et vit l'animal qui nous dépassait rapidement.

— Ton chien est un loup, dit-il. Et il fuit. Cela est grave. Ho, fit-il, en voici d'autres.

Par groupes, de grands loups gris filaient parallèlement à la colonne, nous dépassant sur notre gauche comme s'ils fuyaient un danger pressant. Nos gens les avaient vus aussi et des exclamations

1. Sixte, pour les Romains était midi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

inquiètes couraient le long de la troupe. Coelius quitta la tête et vint vers nous au trot.

— Lucius, dit-il, tu as vu les loups?...

— J'ai vu, répondit Fulvius. Ho, regardez les chevreuils... et les loups encore, tout ça pêle-mêle... Metellus, ils sont derrière nous, il faut forcer la marche...

Des ordres furent donnés et on pressa encore l'allure. Je regardai Sié-thao. La jeune fille se courbait sur la selle avec un air de lassitude extrême. Je me demandais combien de temps elle tiendrait et j'étais inquiet. Coelius lui dit quelques mots d'encouragement. Elle essaya de lui sourire pour le remercier et elle le suivit des yeux, tandis qu'au grand trot il regagnait sa place en avant.

La tête de la colonne obliqua soudain. La route tournait presque à angle droit, traversait la vallée, et je vis qu'elle s'engageait dans un défilé entaillé transversalement dans la muraille de droite. Je compris que nous allions changer de vallée. Un autre chemin, moins important, prolongeait dans l'axe de la grande vallée celui que nous avions suivi jusqu'alors. Nous le laissâmes ainsi sur la gauche. Tout autour de nous ce n'étaient que pentes rapides, surmontées de rochers verticaux ressemblant à des remparts. Je songeai que j'aimerais fort à être sorti de ces lieux trop étroits.

Le défilé dans lequel nous allions nous engager offrait un fond plat, parsemé de gros buissons

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

épars comme ceux qui couvraient ça et là tous ces fonds de vallée. Les pentes sous les escarpements étaient nues. A droite, très haut au-dessus de nous, vers les sommets des rochers, je crus apercevoir des traces de travail humain et des arches naturelles. Je montrai cela à Tchang Yao.

— Il y a là une vaste et célèbre pagode taoïste, dit-il. Je la connais. Elle occupe de grandes cavités naturelles que l'on a jadis aménagées.

Pendant qu'il me donnait ces explications je vis les deux cavaliers qui nous servaient de pointe d'avant-garde apparaître au milieu des buissons en se rabattant vers nous à toute vitesse. Il y eut un brusque arrêt de la colonne. Ils parlèrent avec animation à Coelius en étendant le bras vers le défilé. Et le mot redouté courut parmi nos gens : « Les Hiong-nou! ». Je vis les figures terrifiées des Sères, et j'avoue qu'en sachant ces gens devant et derrière nous, avec ces murailles infranchissables de chaque côté, je ressentis un grand effroi. Des Sères couraient le long de la colonne en transmettant les ordres. On fit demi-tour et nous revînmes hâtivement sur nos pas. Coelius passa près de moi.

— Ne peut-on forcer le passage? demandai-je.

— Non! Nos hommes les ont aperçus à deux stades environ. Un gros parti... Deux cents cavaliers au moins. Ils barrent le défilé. Nous, nous pouvons compter sur quarante combattants au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus... Nous allons remonter cette vallée, tâcher de faire un détour ou de nous cacher quelque part...

— Ils ne nous ont pas vus?

— Non, dit Coelius. Les buissons nous masquent, et ils sont à un demi-mille dans le défilé...

Le chemin laissé à gauche fut repris et nous remontâmes en hâte la large vallée. Je me retournais sans cesse, craignant d'apercevoir derrière nous les premiers cavaliers de la grande horde. Je regardai Sié-thao. Malgré sa fatigue et le danger menaçant elle faisait bonne contenance. Cela me plut.

Nous avions fait un très court trajet dans cette direction quand il y eut un nouvel arrêt. Coelius arriva près de nous, très pâle.

— Les éclaireurs reviennent, dit-il hâtivement... Ce passage aussi est barré... Un gros parti, comme l'autre...

Nous nous regardâmes consternés.

— Impossible de revenir en arrière, dit Lucius... Une grande partie de la horde... la horde entière peut-être arrive derrière nous. Barrés devant!... Il faut tenter le passage dans le défilé...

— Nous y resterons tous, fit Coelius. Et la jeune fille est une gêne pour tenter ce coup d'audace...

— Il faut une décision rapide, dit Fulvius... Tu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

as vu les loups et les chevreuils... Le gros de la horde n'est pas loin, ou son avant-garde...

— Forçons le défilé, dis-je résolument...

— Rien qu'avec nos légionnaires... oui, dit Coelius. Avec la jeune fille et les Sères, impossible!

Sié-thao inquiète essayait de comprendre. Elle demanda des explications à Tchang Yao qui hésita.

— A quoi bon lui cacher la situation! dit Coelius.

Il se tourna vers elle.

— Derrière, les Hiong-nou, dit-il... Dans le défilé les Hiong-nou... devant nous les Hiong-nou!

Elle se redressa sur sa selle.

— Laissez-moi donc, dit-elle, et tentez le passage... C'est moi qui gêne vos mouvements. Je me cacherai dans les buissons. Peut-être échapperai-je...

— Hé, dit Fulvius, elle est brave l'enfant, si je l'ai bien comprise.

— Je n'ai pas bien saisi, dit Coelius... Quoi, que dis-tu? Elle veut rester... Jamais, dit-il à Sié-thao, jamais nous ne vous abandonnerons. Nous mourrons tous ici...

— Dans la pagode, dit précipitamment Tchang Yao. Il y a un sentier sur l'éperon, dans les roches. Ils ne nous verront pas. Ils ne monteront pas là-haut. Nous les laisserons passer. Et la défense se-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rait facile. Je connais ces grottes. Les bêtes peuvent monter...

— L'avis est bon, dit Coelius. Conduis-nous vite.

Nous atteignîmes un sentier qui escaladait les pentes rapides sous les roches à gauche du défilé. Il s'élevait en lacets dans les éboulis et se perdait très haut dans les escarpements. Les bêtes montaient une à une, menées par la longe. Le sentier était raide, instable et étroit. Nous formâmes bientôt au flanc de la pente dénudée une longue file en zigzag. Il pouvait être deux heures après sixte. Le ciel était magnifiquement bleu et la lumière éclairait fortement ce revers de la montagne. Nous dominions déjà le fond de la grande vallée sans que les Huns pussent nous apercevoir. Ceux du défilé étaient trop avancés sur la droite et les autres trop loin aussi dans la vallée principale. Nous-mêmes nous ne pouvions les voir. Je recommençai à prendre quelque espoir. Il était improbable que les Huns eussent envie de monter aux pagodes, d'ailleurs à peine visibles et sans intérêt pour eux.

Je regardai en bas et je vis que les derniers de nos gens abordaient le premier lacet et commençaient l'ascension. Le coup d'œil était majestueux sur la grande vallée vue en enfilade, et notre longue file en ligne brisée sur la pente d'éboulis était assez pittoresque.

Une voix cria au-dessous de moi :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Les voilà!

Un soupir de terreur que je n'ai jamais oublié courut du haut en bas de la file. Je regardai en tirant ma bête et en glissant sur les pierrailles. A deux tiers de mille la vallée était emplie d'un fourmillement au milieu des buissons bas.

— Vite, cria Tchang Yao alarmé... Aux roches, avant qu'ils ne nous aient aperçus.

Sié-thao trébucha sur le lacet supérieur. Je vis Coelius lui prendre la main et l'aider à monter sur les éboulis anguleux.

— Aux roches, vite, aux roches! criait Tchang Yao.

Derechef je regardai dans la vallée. C'était un gros parti de Huns, sans doute leur avant-garde. Il y avait là au moins un millier d'hommes. Les pointes de leurs lances formaient un miroitement brillant qui se rapprochait rapidement. Et nous étions en plein découvert sur la pente...

— Vite, vite, criait Tchang Yao.

Les premiers de notre file avaient encore quelques lacets à franchir avant d'atteindre aux roches verticales. Soudain une clameur monta de la vallée. Nous étions aperçus... Je regardai de nouveau en bas et je vis une foule de cavaliers galopant à toute bride vers le sentier. Ils agitaient leurs piques et leurs cris se confondaient en un seul hurlement féroce.

La tête de notre file disparut dans les roches.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous montions avec toute la hâte dont nous étions capables.

— Coupez droit, criait Tchang Yao. Abandonnez les bêtes!...

Ce fut une escalade éperdue sur la raide pente d'éboulis. Chacun lâcha sa bête, et glissant, trébuchant, se relevant, grimpa droit devant soi.

— Autour de moi ceux de la septième légion! criait Coelius.

Je le rejoignis et l'aidai à faire monter la jeune fille. « Fuyez, disait-elle en haletant. Laissez-moi. »

Les premiers Huns atteignaient la pente. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux et se mirent à monter. Derrière il en arrivait une multitude. Une grande partie des nôtres avait disparu dans les escarpements. Les chevaux restaient à l'abandon sur le sentier.

Des flèches bourdonnèrent au-dessous de nous. Cela stimula notre ardeur. Je m'étonne encore à présent de la rapidité avec laquelle nous escaladions cette pente d'éboulis instables.

— La brèche dans les roches, la voilà, dit Tchang Yao qui montait près de nous... Elle est très étroite. Seul passage... Facile à défendre...

Il se mit à crier de toutes ses forces : « Des archers sur les roches de chaque côté du défilé... Grimpez, dépêchez-vous! »

A notre tour nous atteignîmes la brèche. C'était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une coupure étroite, juste assez large pour laisser passer un cheval bâté. Un couloir sinueux montant en grandes marches irrégulières lui faisait suite, comme je le vis ensuite. Nous restâmes en dehors de la brèche, nous les Romains, prêts à protéger les derniers des nôtres qui entraient un à un. Charilaos, sans armes, était auprès de moi. Et je vis le Çramana debout au milieu de nous.

— Tchang Yao, cria Coelius, emmène la jeune fille!

Au-dessous de nous, à portée de flèche, la pente était couverte de bonnets fourrés. Les cris sauvages retentissaient dans les échos des roches avec un vacarme assourdissant. Les Huns montaient en agitant leurs lances. Il y en avait qui s'arrêtaient, bandaient leurs arcs et les flèches sifflaient. Nos légionnaires, la pique en main, attendaient d'un air ferme.

— Regardez, cria Coelius, regardez... le Chanyu.

Je vis le chef hun, la tête bandée, montant au milieu de ses hommes. Il devait être possédé d'une furieuse rage de vengeance.

Publius Celer cria que tout le monde était entré. Nous nous dépêchâmes d'en faire autant. Les Hiong-nou étaient très rapprochés maintenant; leurs flèches à grosse tête ronflaient autour de l'entrée rocheuse et rebondissaient contre la pierre. Mais d'autres flèches bourdonnèrent au-dessus de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nos têtes et s'abattirent dans le grouillement humain qui couvrait la pente. Les Sères tiraient du haut des roches.

J'ai dit que le couloir montait rapidement et qu'il offrait des sinuosités très anguleuses. « Bel endroit pour la défense, dit Lucius... » Nous atteignîmes un petit élargissement où Tchang Yao nous attendait : « Tchang Yao, dit l'ancien préteur, ceci est-il vraiment le seul passage accessible?... — Le seul, dit le Sère, et de l'autre côté des roches et des pagodes, la montagne tombe en escarpements sur une large vallée. »

— Bien, dit Coelius.

Il plaça dans le boyau quelques légionnaires. Un seul homme armé d'une pique pouvait facilement empêcher le passage. Au delà nous trouvâmes un nouvel élargissement tout rempli de gros blocs écroulés. Un autre groupe fut placé là en réserve avec Publius Celer. Nous suivîmes ensuite un nouvel étranglement en montée rapide et, par derrière, nous pûmes gagner les escarpements qui dominaient l'entrée du boyau. Les Sères garnissaient les deux côtés. Bien défilés dans les roches chaotiques ils s'occupaient pour le moment, en vue d'économiser leurs flèches, à lancer des grosses pierres sur la pente et non sans succès, car de la masse invisible des assiégeants montaient des hurlements de douleur. Les flèches tombaient éparses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

autour de nous, envoyées au hasard et sans efficacité.

Il me vint une idée lumineuse. « Il nous faut, dis-je, faire crouler de très gros blocs dans le boyau pour rendre le passage plus difficile et empêcher une ruée en masse. »

— Parfait, dit Coelius... Mais la roche est massive... Il faudrait des leviers.

— Il y aura des outils dans la pagode, dit Tchang Yao. On peut couper de jeunes arbres...

Nous redescendîmes pour nous occuper de cela. Publius Celer nous annonça que plusieurs Hiong-nou avaient essayé de s'engager dans le boyau. Le légionnaire de tête les avait transpercés l'un après l'autre à coups de pique et cet insuccès semblait avoir refroidi leur ardeur. Mais les vociférations redoublaient de violence.

— Ces gens, dit Fulvius, ont de remarquables gosiers. Jamais je n'ai entendu hurler avec tant de puissance et de continuité.

Le chemin, après l'élargissement jonché de blocs, montait de nouveau dans les roches, assez longtemps à ce qu'il me sembla, avec des rétrécissements qui pouvaient permettre une facile retraite en échelons. Nous arrivâmes ainsi, très haut, dans les rochers, devant une sorte d'arche naturelle d'où descendaient des pendeloques de pierre imitant curieusement de grands rideaux frangés. Sept prêtres aux têtes rasées étaient groupés de-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vant la haute ouverture. Leurs visages inquiets étaient tournés vers nous. Tchang Yao leur parla et ils s'empressèrent autour de lui. Je compris qu'ils le questionnaient sur les Hiong-nou et sur nous-mêmes. Ils furent promptement rassurés sur notre sujet et saluèrent courtoisement les ambassadeurs étrangers, ainsi que Tchang Yao nous avait désignés. Et aussitôt, l'heure n'étant pas aux longues politesses, ils s'empressèrent de chercher les objets demandés par Tchang Yao. L'un d'eux s'éloigna, revint promptement avec des haches, et regardant Tchang Yao, il attendit.

— Mes amis, dit Coelius, inspectez la grotte et ses alentours. Je retourne au défilé pour faire couper des leviers et culbuter les blocs.

Il redescendit vers la brèche avec deux jeunes prêtres et les Sères qui avaient pris les haches.

Nous restâmes avec les cinq autres prêtres qui étaient des gens âgés. Ils regardaient avec curiosité nos costumes et la haute silhouette du Çramana enveloppée dans sa robe de moine. L'un d'eux questionna Tchang Yao à son sujet, mais la voix grave de Nagarjuna répondit et apprenant qu'ils avaient devant eux un prêtre de la religion du Bouddha, ils s'inclinèrent courtoisement. Je ne vis entre eux aucune rivalité de culte. J'avais entendu parler déjà du culte du Tao, de cette singulière religion des gens de Rann, extrêmement antique, d'une philosophie subtile et profonde, qui cherchait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à opérer la synthèse des contradictions, du fini et de l'infini, de l'existence et du non-être, doctrine d'initiés, avec un collège d'occultistes et de magiciens. Et Charilaos tenait leurs doctrines pour fécondes en suggestions d'un très haut intérêt sur l'essence intime de l'univers.

Avec les cinq prêtres âgés, nous pénétrâmes sous l'arche rocheuse. Une vaste cavité naturelle d'un caractère étrange et majestueux se développa devant nous. Et je me rappelle que presque aussitôt la rumeur sauvage qui montait d'en bas s'atténua aux proportions d'un murmure faible comme celui d'une mer lointaine. Sié-thao, malgré sa fatigue et la terreur du farouche ennemi si proche, regardait avec curiosité l'immense vaisseau formé par la nature. Il ne me rappelait point les curieuses grottes hypogées d'Ajunta dans l'Inde. Là-bas il n'y avait pas un pouce de pierre, que le zèle d'artistes religieux n'avait sculpté, fouillé de motifs innombrables, essayant de rendre dans leurs créations le sentiment de l'infinité des formes. Ici la roche restait nue, inviolée par le ciseau. Des autels apparaissaient dans la demi-clarté, ça et là perdus à des hauteurs diverses dans les anfractuosités de la vaste nef. Des escaliers et des galeries de bois y conduisaient, appliqués aux parois, contournant les blocs géants, passant entre les draperies de pierre, associant d'une façon étrange, dans une harmonie naturelle, le travail humain et l'aspect austère de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la roche éternelle. Et l'effet saisissant naissait de la simplicité dans la grandeur.

En pénétrant dans la salle immense nous découvrions à tout instant des cavités secondaires perdues très haut dans la pénombre. Des galeries, légères et d'apparence minuscule dans la hauteur s'y enfonçaient. Nous contournions des masses rocheuses arrondies étrangement éclairées par la lumière du dehors. Mais l'heure n'était point à l'examen paisible de ces temples étranges. Nous étions en reconnaissance pour étudier des lieux où peut-être nous aurions à défendre notre vie.

— S'ils forçaient le passage, demanda Fulvius, serait-il possible de fuir par une autre issue.

Un des prêtres comprit, malgré les incorrections du langage et, en guise de réponse, il fit un signe pour nous inviter à poursuivre. Je remarquai alors que la grotte n'était pas éclairée uniquement par l'entrée maintenant derrière nous. La haute voûte tournait vers la droite et devant nous la gigantesque paroi de gauche s'éclairait de nouveau, d'un jour étrange et spectral. En sorte que, en aucun point, la vaste cavité n'était dans les ténèbres. Un haut pan de roche fut contourné, et soudain un spectacle grandiose nous saisit de vertige.

Une arche nouvelle s'ouvrait devant nous. Mais la clef de voûte de ce portail géant était à la hauteur de nos yeux, car devant nous le plafond, si élevé sur nos têtes, plongeait rapidement. Et le sol

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

devant nos pieds se dérobait en une pente rapide, elle aussi, pour cesser brusquement, après un large méplat, par une rupture soudaine sur l'espace. A travers la baie immense ouverte sur le vide, un fond de vallée, très large et plein de lumière, se déployait soudain à une très grande profondeur au-dessous de nous; mais dans la perspective, au bout de la grotte pleine d'ombre, il semblait qu'en étendant la main vers le paysage lumineux, nous eussions pu toucher les buissons et les rocs si petits dans la distance. Nous comprenions que les grottes trouaient le massif, et dans cette embrasure nous avions à nos pieds la vallée où nous aurions dû être maintenant si le premier parti hun n'avait barré le grand défilé.

— Par ici, peut-on descendre? demanda Fulvius.

Tchang Yao dit : « Non, je connais ces lieux. » Et le prêtre dessinait avec la chute verticale de sa main d'infranchissables escarpements. Il nous fit signe de nouveau et s'engagea le long de la paroi de gauche sur une galerie de bois à claire-voie. Fixée au roc ou reposant sur des avancées rocheuses, cette galerie horizontale s'éloignait rapidement du sol fuyant vers les escarpements. Nos pas sonnaient sur les antiques planches de bois sec et les voûtes immenses nous renvoyaient de longs échos.

— Comment s'appelle ce lieu? demandai-je en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sère. Le prêtre qui était derrière moi prononça : « *Ien-seu-tong.* » Je ne compris pas, mais la voix du Çramana traduisit en grec : « La grotte des hirondelles. »

La passerelle courait le long de la paroi, ondulant aux sinuosités. Bientôt nous nous trouvâmes rapprochés de l'immense embrasure ouverte sur l'espace. Nous avions de plus en plus l'impression fantastique d'être suspendus au-dessus de la vallée. La passerelle atteignit le bord du pied-droit de l'arche et je me vis soudain placé directement, et à une grande hauteur, au-dessus du point même où la pente des grottes se rompait sur l'escarpement formidable. De là, le coup d'œil était prodigieux et sa grandeur saisissait aux entrailles. Nous étions placés au bord du vaste plafond incurvé. La chef de voûte, presque à notre hauteur, se détachait sur le bleu du ciel, dans un raccourci vertigineux, et il nous semblait que, de là, nous allions nous envoler dans l'espace. En regardant à nos pieds sous la frêle galerie, nous voyions la muraille rocheuse filer d'un jet, lisse et droite, jusqu'au fond de la vallée. L'effet était étrange, entre l'immensité lumineuse et la cavité géante qui semblait un antre de ténèbres. Et je songeai que les prêtres trouvaient là peut-être un symbole du Tao, la doctrine qui concilie les inconciliables et les contradictions de l'univers. Des hirondelles glissaient au-dessous de nous, comme des traits de lumière

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bleutée, surgissant ou disparaissant aux confins de l'ombre. Les cris de nos féroces assiégeants ne nous parvenaient plus, et, devant le paisible et majestueux décor silencieux, les événements récents me faisaient l'effet d'un rêve absurde et violent.

La passerelle cessa brusquement un peu avant l'extérieur et s'engagea dans une ouverture au flanc de la paroi. Nous suivîmes une courte galerie en pente, et tout d'un coup, nous fûmes à l'air libre, en pleine lumière. Un sentier rapide nous conduisit sur la droite au sommet des roches. Je compris que nous étions parvenus au-dessous des grottes mêmes. A droite le grand défilé très proche tranchait, puissante coupure, le chaînon sur lequel nous nous trouvions. Autour de nous la partie terminale des roches, qui surmontait les grottes, était sculptée en pitons étranges et abrupts. Cela formait comme un énorme ilôt rocheux presque inaccessible, limité au nord par la vallée qui nous avait amenés, à l'ouest par le défilé, au sud par la large vallée que nous eussions dû être en train de suivre à cette heure. Vers l'est, les pitons rocheux cessaient brusquement et le bloc calcaire devait, à ce qu'il me sembla, tomber sur un col ou une ligne de hauteurs plus basses. Cela me fut confirmé plus tard. Au delà de cette dépression les roches escarpées reprenaient en une bande montagneuse d'apparence très abrupte. Devant nous la grande vallée, large d'un bon mille, étalait son vaste fond

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aplani où étincelait le fil brillant d'un ruisseau. Tout ce paysage était très dénudé et solitaire, d'une manière impressionnante.

Vers l'ouest la grande vallée ne dépassait pas le défilé. Un peu au-delà de la jonction elle se terminait en un vaste cul-de-sac limité par de hautes roches et sa seule issue de ce côté était le défilé lui-même. Vers l'est elle paraissait s'étendre assez loin, limitée sur l'autre versant par des pentes raides et des escarpements, aussi loin que l'œil pouvait la suivre.

— Où va cette grande vallée vers l'est? demanda Fulvius.

Tchang Yao expliqua, après avoir consulté les prêtres, que cette vaste dépression se rétrécissait à l'est et rejoignait l'autre vallée. La route principale la suivait (quoique le trajet fût aussi légèrement plus long) parce qu'on ne cessait pas de marcher en palier, tandis que l'autre vallée était beaucoup plus accidentée et offrait plusieurs seuils à franchir. Les prêtres nous indiquèrent que, sur le versant où nous étions, les escarpements limitaient la grande vallée d'une façon ininterrompue, depuis le défilé jusqu'à sa réunion avec celle où étaient à présent les Huns.

Il pouvait être deux heures après nones. Les jours n'étaient encore pas très longs et le soleil baissait. L'éclairage était fantastique et beau dans les pics, mais le temps n'était pas à l'admiration

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un décor magnifique. Nous étions renseignés sur les aîtres. Il fallait redescendre au plus vite. Qui sait où, de l'autre côté des grottes, pouvaient en être les choses.

J'admirais, au retour, le goût des Sères pour la méditation dans des cadres puissants offerts par la nature éternelle, et comme je communiquais mes réflexions à Charilaos, mon maître me dit : « Ainsi les Hellènes aimèrent à placer leurs grands sanctuaires en des lieux majestueux ou même tragiques... Caius, songe à Delphes ou à Dodone... »

Nous atteignîmes la grande entrée et soudain nous fûmes saisis de nouveau par le sentiment du danger imminent. D'en bas montait maintenant une rumeur continue. Nous installâmes Sié-thao dans un endroit commode près de l'entrée, et, la laissant à la bienveillante garde des prêtres, nous allâmes retrouver Coelius pour lui faire notre rapport.

V

Le crépuscule venait quand nous le rejoignîmes. Il dirigeait les travailleurs qui essayaient de décoller et de faire basculer les rocs destinés à boucher la coupure. Les Sères allumaient de grands feux pour éclairer pendant la nuit, autant que possible, ce point faible de notre citadelle.

Coelius nous montra des leviers brisés. « Les blocs sont très lourds, dit-il, trop gros. Nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'avons rien pour en abattre des morceaux. Et il faudrait faire vite. Je crains une poussée en masse dans la nuit. En sacrifiant beaucoup d'hommes, ils pourraient passer...

— Ils ne hurlent plus, dit Fulvius.

— Nous avons fait basculer sur eux des troncs d'arbres morts, dit Coelius. Ça rebondissait sur la pente à travers leurs rangs. Je pense que pas mal de ces chiens ont eu les membres rompus. Ah, fit-il, d'un air soucieux, je crains les heures de nuit...

J'entendis de grands cris : « Ils attaquent de nouveau, dit Coelius. » Nous nous portâmes hâtivement au bord des escarpements. Une centaine de Huns grimpaient sous la brèche. Les Sères soulevaient un tronc d'arbre mort traîné par eux devant une embrasure entre deux roches. « Doucement, attendez, criait Coelius... » Les Huns montaient... Nos gens guettaient le geste de mon ami. « Allez », cria-t-il tout à coup en faisant signe d'envoyer. Le tronc pesant s'ébranla lentement, coula dans le vide. Il s'abattit au milieu des assaillants, rebondit violemment à travers leurs rangs, au milieu de cris de douleur et de rage, et je les vis fuir à droite et à gauche sur la pente.

— Allons, dit Coelius, ils vont se tenir tranquilles quelques instants.

Je regardai avec Fulvius en avançant très près du bord. Par l'ouverture où le tronc avait glissé, je vis un grand espace vide et les éboulis jonchés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de cadavres. Les Huns s'étaient retirés à droite et à gauche de la brèche et très bas au-dessous. Dans la vallée s'allumaient des feux nombreux et il me parut que de nouvelles bandes avaient rejoint la première. En d'autres circonstances j'aurais trouvé très pittoresque le spectacle de ces flammes dansant au fond de la vallée. Mais je songeais à la précarité de notre situation. Pussions-nous tenir contre les assauts, il y aurait une cinquantaine de bouches à nourrir! Les vivres avaient été abandonnés avec les bêtes de charge, et la petite quantité de riz en réserve chez les prêtres ne saurait permettre de soutenir un long siège...

La nuit vint. Nos feux éclairaient d'une façon fantastique les roches et les arbres contournés cramponnés aux fissures. Des ombres bizarres et gigantesques se déformaient dans ce chaos. En bas, dans la vallée, les foyers des Huns piquaient l'obscurité de taches rouges sur lesquelles passaient de petites ombres noires. Par instants une flèche bourdonnait quelque part dans la nuit. On mangea un peu de riz préparé par les prêtres. Et tandis que nos légionnaires et une partie des Sères gardaient le couloir, le travail continua au-dessus de la brèche. Un gros bloc fut encore jeté dans la coupure. Mais Coelius soucieux déclara que c'était très insuffisant.

Assez tard dans la nuit, comme tout était tranquille, j'allai avec Coelius voir ce que devenait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la jeune fille. Nous la trouvâmes éveillée. Je l'engageai à dormir, mais elle répondit négativement; l'anxiété la tenait éveillée. Sans nous attarder nous redescendîmes. Coelius fit des recommandations aux légionnaires qui gardaient le passage et il retourna diriger les opérations sur les roches. Les Sères, cramponnés après un énorme levier équarri dans un jeune arbre, tentaient de culbuter un gros quartier de roc. La sueur ruisselait sur leurs visages malgré la froidure, et, quoique ce fussent de robustes gaillards, ils avaient réussi seulement à déplacer le bloc de la largeur d'une main.

— Celui-là, dit Coelius, ferait merveilleusement l'affaire.

Je m'en allai de nouveau vers le rebord des escarpements. Au reflet d'un feu, je vis une sentinelle sère collée contre la roche, l'arc à la main. Cet homme me fit un signe que je ne saisis pas bien dans l'ombre. Il le renouvela et je compris qu'il m'indiquait d'écouter. Il tendait l'oreille et je fis comme lui. Au-dessous de nous l'espace était un gouffre obscur au fond duquel les feux des Huns multipliaient leurs rouges étoiles. Et j'entendis un bruit singulier monter de cette obscurité. Cela ressemblait au bruissement des feuilles, au frottement sur le sol de quelque reptile monstrueux, au souffle retenu d'une grande foule. Je courus à Fulvius qui se tenait près d'un feu. « Lucius, dis-je, viens tout de suite. » Il me suivit. A peine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

eut-il prêté l'oreille, incliné sur l'abrupt, qu'il se redressa : « Caius, c'est une attaque en masse... Ils sont peut-être un millier qui rampent sur la pente! »

Il me quitta et se hâta vers Coelius en criant : « Metellus, Celer, légionnaires, garde à vous... L'attaque! En masse! L'attaque!... »

Je courus à travers les roches jusqu'au feu le plus voisin; j'y allumai une grande branche de pin et je revins à l'abrupt. Je lançai le rameau enflammé dans l'espace. Il descendit en tournoyant. Alors, pendant quelques secondes, je vis la pente au-dessous de moi comme mouvante. Puis tout s'éteignit et la nuit fut plus noire encore. J'arrivai près de Coelius : « J'ai vu, dis-je... La pente en est couverte!... »

Coelius se tourna vers les Sères qui tentaient de basculer les blocs. « Vite! » dit-il avec un geste expressif en montrant la nuit de la vallée. Ils comprenaient et redoublèrent d'ardeur. « Tchang Yao, cria Coelius au Sère qui se tenait de l'autre côté, assommez-les avec vos pierres. Publius, les voici qui montent! » La voix du centurion nous arriva : « On va les recevoir, sois tranquille. » Et un chœur de sifflets monta de la coupure, scandant le refrain goguenard de la chanson sur la défaite des Parthes.

Une clameur assourdissante éclata sur la pente, et, des deux côtés de la coupure les grosses pierres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

accumulées par les Sères commencèrent à descendre sur la tête des assaillants. En bas j'entendais la voix brève de Publius Celer, des bruits de chocs mats et des résonnements d'armes. A côté de nous un groupe de Sères réussit à basculer un bloc de moyenne taille. Il dut écraser plusieurs assaillants dans la coupure, car un hurlement de douleur traversa la clameur. Mais, le gros quartier de roc ne bougeait pas d'une ligne. Maintenant les deux équipes, les muscles raidis, tentaient de l'ébranler et de le jeter sur l'autre.

La voix du centurion monta de nouveau : « Tribun, ils poussent en masse, derrière les cadavres... Nous nous retirons au deuxième échelon. »

— Le premier échelon forcé! dit Coelius, et impossible de leur envoyer du monde!...

Les pierres tombaient comme grêle dans la coupure. Nous entendions leur choc mou. Chacune mettait un homme hors de combat et les Huns devaient avancer sur un amoncellement de corps. Sans arrêt s'abattaient avec les blocs des morceaux de bois enflammés pris dans les foyers. Mais la masse entière poussait par derrière et le hurlement qui montait de la pente me glaçait le sang. Je me dis que lorsque les légionnaires auraient les bras las à force de frapper les assiégeants passeraient et tout serait fini.

« Tribun, cria Celer, tribun, nous ne les contenons plus... » Et soudain un cri désespéré : « Tri-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bun, à l'aide, ils passent! »... « Tchang Yao, cria Coelius, en bas avec tes hommes, à la lance et au sabre... Et vous, dit-il aux travailleurs, poussez ou nous sommes perdus! » Il ne comprirent pas les paroles, mais comme je partais derrière Coelius, je les vis faire des efforts désespérés...

En arrivant au point où finissaient les passages étroits devant la grande arche des grottes, je vis que tout allait très mal. A la lueur des feux, les légionnaires défendaient le passage pied à pied. Celer avait au front une large coupure. Nous arrivâmes à la rescousse avec une quinzaine de Sères, et grâce à l'avantage de la position, nous abattîmes les premiers assaillants. Mais sous la poussée irrésistible le flot humain creva notre barrage et en une seconde les Hiong-nou hurlants se ruèrent vers la pagode. Au milieu d'eux passa un homme au front bandé dans lequel je reconnus le Chan-yu.

Je me souviens ensuite d'une ruée pêle-mêle vers les grottes, dans l'obscurité, à la faible lueur des feux épars. Ce fut un moment effroyable et sauvage, dans le délire, l'angoisse, les cris inhumains. Et je me trouvai devant la grande arche d'entrée. A la lueur des torches portées par les Huns, j'aperçus tout à coup les prêtres taoïstes en groupe à l'intérieur, le Çramana au milieu d'eux, la jeune fille derrière. Les Huns s'étaient arrêtés. Ils craignaient les prêtres auxquels ils attribuaient des pouvoirs magiques. Le Chan-yu vit Sié-thao

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il cherchait. Il criait à ses hommes d'avancer, mais pas un ne bougea. Alors il se rua dans le groupe qu'il bouscula, se jeta sur Sié-thao et l'enleva malgré sa résistance. J'accourais avec Coelius. A ce moment une brève réflexion me traversa l'esprit : il me semblait que le nombre des Huns n'augmentait pas. Mais Coelius se jetait au-devant du Chan-yu, et avec plusieurs de nos hommes j'engageai le combat contre les Huns qui cherchaient à prêter main-forte à leur chef. Les cris s'élevèrent de nouveau, répercutés en mille échos sous les hautes voûtes perdues dans les ténèbres.

Un Hiong-nou se précipita en hurlant quelque chose que je ne compris naturellement pas, mais je vis le Chan-yu bondir vers la descente avec la jeune fille dans ses bras, suivi de ses hommes et, de poursuivis, nous devînmes poursuivants, sans que je comprisse pourquoi. J'entendis Tchang Yao qui nous appelait éperdument et un peu plus bas, en courant, je me jetai contre lui : « Le rocher est tombé, me hurla-t-il, tombé!... » Mon cœur sauta d'espérance. Mais était-il encore temps? Je vis que les Huns, avertis par les cris des leurs, retraitaient en hâte... Où étaient Coelius, et le Chan-yu, et la jeune fille?

Les feux flambaient de nouveau, alimentés par quelques-uns des nôtres et, tout d'un coup, tandis que je me précipitais à travers les blocs et les rétrécissements du couloir, je me trouvai devant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fulvius couvert de sang et le glaive en main. « Cela va! cria le vétéran — Où est Coelius? demandai-je? » Il ne l'avait pas vu. Je me hâtai, et, dans l'élargissement encombré de blocs, qui précédait le second rétrécissement de la coupure, je vis Coelius et le Chan-yu se battant avec fureur et la jeune fille à demi-relevée auprès d'eux. Derrière eux les Hiong-nou contenus dans le couloir et acculés à la cloison de pierre formée dans la coupure étaient cernés et massacrés par les nôtres qui d'en haut les criblaient de flèches à courte distance ou les écrasaient avec de grosses pierres.

J'allais sauter à côté de Coelius, tandis que Fulvius derrière moi criait : « Tiens bon, Metellus, nous voici! » Mais je vis le Chan-yu chanceler et lâcher son sabre. Coelius lui porta un second coup en plein visage. Le Hun s'écroula. Coelius se retourna vers nous. A la lueur dansante d'une torche portée par un Sère je vis briller ses yeux dans son visage animé : « Caius, Lucius, la partie est gagnée! — Grâce à toi, dis-je — Grâce à tous, répliqua-t-il et surtout à l'équipe qui a fait tomber les blocs. On vient de me dire, ajouta-t-il, que ceux de la pente se sont retirés complètement... »

Il se baissa et releva la jeune fille. J'éclairais son visage avec la torche. Elle avait un air hagard et épuisé. Il l'assit doucement contre une roche. « Lucius, dit-il, pas de prisonniers, naturellement... Nous ne pouvons en faire. » Dans le boyau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du premier échelon nos gens assommaient d'en haut les Huns qui essayaient d'escalader le barrage de roche arrondie et lisse. L'affaire était finie. Il me semblait sortir d'un cauchemar abominable. J'essayai d'aller jusqu'aux blocs écroulés qui bouchaient la coupure. Mais le boyau était plein de cadavres huns entassés, et de l'autre côté de la cloison il devait en être de même. Une odeur fade de sang saturait l'air. Plusieurs légionnaires grimpés sur l'amoncellement des corps s'étaient juchés près des blocs, et, de ce poste sinistre, surveillaient le passage.

Je rejoignis Coelius. J'étais écœuré et remué par les gémissements que j'entendais dans cette masse de corps. « Je vais la reporter là-haut, dit-il, éclaire-moi. » Il enleva Sié-thao dans ses bras, remonta vers la grotte où les prêtres nous attendaient autour d'un grand feu allumé à l'entrée, et préparaient une boisson chaude pour nous réconforter. Il installa Sié-thao de nouveau. « Tchang-Yao, dit-il, rassure-la... Dis-lui que tout va bien.. » Elle se leva, s'inclina devant lui en parlant : « La beauté célèbre, dit Tchang Yao qui se dépêchait de reprendre dans le calme les formules de courtoisie laudatives chères aux siens, la beauté célèbre dit qu'elle a pour toi une gratitude infinie et qu'elle ne pourra jamais s'acquitter. » Coelius parut gêné : « C'est bien, dit-il, je n'ai rien fait que de naturel, et avec l'aide de tous. » Mais il lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sourit soudain et comme elle voulait encore s'incliner devant lui, il la força de s'asseoir. « Tchang Yao, dit-il, as-tu compté tes hommes?

— Nous avons des morts, dit le Sère, en petit nombre heureusement.

— Aucun des légionnaires ne manque, dit Coelius, mais presque tous ont des blessures... »

— Mais, dis-je avec inquiétude, où est Charilaos?

— Sois en paix, dit derrière moi la voix de mon maître, je suis sauf. Mais j'ai dû frapper, moi aussi. O Caius, devant les fureurs primitives de ces barbares, je songe aux temps incalculables nécessaires pour que l'humanité s'élève entière à un plan supérieur. Çramana, ces spectacles ne sont-ils pas affreux?

L'ascète promena son regard serein sur les formes noires gisant dans le cercle de rouge lumière. « Ceux-là, dit-il d'une voix égale, ne savent point et devront passer encore par d'innombrables existences avant d'atteindre à la libération inconditionnelle et à la connaissance. Et nous devons tenter de les enseigner dans toute la mesure de nos forces... »

Je regardais la haute taille du Sage debout dans la clarté du foyer. Une puissance spirituelle étrange, une sérénité intraduisible émanaient de lui et nous pénétraient. Comme tout était fantastique dans notre vie nouvelle! Je contemplais étonné ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lieu, cette arche grandiose éclairée par la flamme dansante, perdue dans les ténèbres de l'espace et la nuit des cavernes, cette colonne de fumée rougeoyante qui montait en volutes où passaient les chauves-souris, éveillées dans la lueur et le fracas qui jamais auparavant n'avaient troublé le silence de ces voûtes austères.

VI

La lueur des foyers pâlit devant la première clarté de l'aube et un jour spectral se leva sous la grande voûte. Les cadavres des Huns se précisèrent sur le sol et cette vue rendait plus vivant le souvenir des terribles heures nocturnes, Sié-thao dormait près du feu. Fulvius somnolait, dans un assoupissement de soldat, se redressant au moindre bruit. Les prêtres veillaient près de nous, silencieux comme des faces de pierre. Charilaos songeait et par instants son regard s'attachait longuement sur le visage austère du Çramana. Je me levai et je descendis vers la coupure. Je rencontrai beaucoup de cadavres huns dans les rétrécissements du chemin et les chaos de blocs. Il n'y avait que des morts. Les Sères avaient achevé tous les blessés, par nécessité. A l'entrée du second échelon de la défense je trouvai Celer et un poste de nos hommes autour d'un feu. Quelques-uns dormaient. D'autres visitaient leurs blessures. Celer avait sur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le front un bandage sous une coupure peu profonde. Leur moral paraissait bon. « Ces gens-là ne savent pas se battre, dit un légionnaire avec une moue de mépris. Ça pousse en masse. Il n'y a qu'à taper dedans. Et ils n'ont ni casque ni armure... » Il montra le couloir. Les cadavres s'y entassaient à la hauteur de la ceinture, pressés, enchevêtrés, contournés, entrelacement de troncs et de membres rigides. Les légionnaires passaient froidement sur cette masse. Cela me fit horreur et je remontai sur les roches pour aller voir la brèche et la barricade.

Penché sur le sinueux couloir, je vis les blocs arrondis superposés et coincés dans le passage. Deux légionnaires avaient réussi à se jucher sur le plus gros et le plus élevé qui surplombait des deux côtés. J'entendais leurs voix animées rappelant les péripéties de la lutte nocturne. De chaque côté du barrage les cadavres s'amoncelaient en deux pentes, s'élevant vers les blocs, formées quand les Huns avaient essayé tantôt de fuir, tantôt de pénétrer. Cela faisait, vu d'en haut, un lugubre fouillis de corps entassés. Un des légionnaires m'entendit marcher et leva la tête : « Hé, les bonnets fourrés sont pour rien aujourd'hui! » cria-t-il joyeusement.

Par les détours entre les roches irrégulières je gagnai, au-dessous de la brèche, l'escarpement où veillaient les archers sères. A l'entrée du couloir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

il y avait aussi une accumulation de Huns tués par les grosses pierres, et plus bas, les éboulis au-dessous de la brèche étaient semés de corps épars, victimes des flèches ou du rebondissement des troncs d'arbres que je voyais arrêtés à mi-pente. Au delà il n'y avait plus de cadavres. La pente était nue et les Huns étaient massés tout en bas. Ils regardaient vers la brèche, le nez en l'air, sans paraître songer à une nouvelle attaque. Ils devaient être inquiets de la disparition du Chan-yu.

Dans la vallée, où l'air était calme, les feux de camp ranimés donnaient une couche de buée bleue qui planait sur les fonds. D'où j'étais, je voyais l'éveil des hommes, les silhouettes réduites dans la distance circuler entre les feux. Des chevaux détachés se battaient et des hommes se hâtaient pour les séparer. L'aube s'accusa en larges bandes roses. Complètement rassuré quant aux possibilités d'une attaque dans la journée je retournai vers la grotte. Mais j'étais très préoccupé au sujet de la longueur possible du siège. Les Hiong-nou paraissaient décidés à attendre et semblaient savoir que nous n'avions aucune issue nous permettant de fuir. Or nous n'avions, autant dire, point de vivres et ma confiance dans l'apparition de l'armée sère s'affaiblissait beaucoup.

Je m'allongeai près du feu, dans la grotte, et je m'endormis pour la première fois depuis l'autre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nuit. Je m'éveillai une heure avant sixte[1]. Tout allait bien. Les Huns ne bougeaient pas. Les Sères accumulaient de chaque côté de la coupure des amas de grosses pierres pour le cas d'une nouvelle attaque, et le passage, avec la cloison de blocs écroulés, était devenu à peu près impossible dans ces conditions. Je m'en allai à travers la grotte jusqu'à l'endroit où le sol descendait en pente rapide vers la grande vallée, et à travers l'embrasure gigantesque, j'admirai l'étrange panorama. Au milieu du large cercle de vision, dans le vaste fond plat baigné de lumière je vis une bande de cavaliers qui s'en allaient tranquillement vers l'est. Je reconnus les Huns à n'en pas douter. Ils étaient environ deux cents. Je pensai que c'était ceux du défilé qui se mettaient en route. Je me dis avec anxiété que nous allions être maintenant isolés dans une région entièrement infestée par les féroces cavaliers.

Je signalai le départ de cette bande à mes amis et je pris ma ration de riz. Sié-thao s'était réveillée. Elle essayait de converser avec nous. Cette jeune fille avait un charme vraiment très grand et attirait la sympathie. Tchang Yao la vantait comme ayant une culture très étendue, chose assez fréquente chez les femmes des hautes classes sous la dynastie des empereurs Rann. Il nous annonça un

1. Onze heures du matin (Note du trad.).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

talent de musicienne et de poétesse qui était fort connu déjà à la cour. En conversant nous tâchions ainsi d'écarter pour un temps les préoccupations inquiétantes. Vers deux heures après sixte je retournai vers l'autre versant. La grande vallée était illuminée par le soleil très brillant, et dans l'arche gigantesque le paysage se détachait comme un cercle curieusement circonscrit par l'ombre. Tous les détails épars sur le sol dénudé apparaissaient avec une étonnante précision dans l'air limpide et sec. Et cette fois encore j'aperçus une troupe de cavaliers dans le fond plat de la dépression. Mais je fus étonné de voir qu'ils venaient de l'est. Ils se déplaçaient avec une très grande vitesse, et à leur nombre j'eus la conviction qu'il s'agissait du parti aperçu une heure avant sixte. C'étaient bien des Huns, je les reconnaissais à la teinte du costume. Mais pourquoi revenaient-ils, et avec tant de hâte?

En retournant à l'entrée des grottes je ne trouvai plus personne. Alarmé, je descendis en hâte aux abrupts. En chemin je croisai Cœlius qui remontait. Je le mis au courant du retour de la bande: « Il s'agit bien de ça, dit-il... Caius, la horde entière est là!... Sous la brèche la vallée est noire de cavaliers... » Il revint avec moi aux abrupts. Tout notre monde se pressait aux espaces libres entre les roches et j'entendis un murmure de voix émues. Je me glissai entre Fulvius et Charilaos et je regardai dans la vallée. Je vis qu'elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

était littéralement submergée par l'arrivée des cavaliers aux bonnets fourrés. Le sol, sur tout le large espace plat entre les pentes, semblait mouvant. A perte de vue en aval s'étendait un grouillement de fourmilière. La horde entière était là. Une partie de ces gens avait déjà dépassé dans la vallée la hauteur de notre position et continuait de marcher au delà. Les autres suivaient, et, sans interruption, les robustes poneys allongeaient leur pas rapide entre les buissons bas et rares. Au bout d'un certain temps nous cessâmes de voir la tête de la horde, mais nous savions qu'elle poursuivait sa marche, car pendant plus de deux heures d'innombrables cavaliers défilèrent à la fois sur toute la largeur de la vallée.

Je fus frappé de voir qu'un important groupe de Huns paraissait former barrière à l'entrée du défilé, comme pour empêcher les survenants de s'y engager. Je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi la horde ne suivait pas le chemin qui passait par ce même défilé. C'était la grande route, beaucoup plus courte, et, nous avaient dit les prêtres, beaucoup moins accidentée que l'autre avant leur réunion. Cœlius et Fulvius ne comprenaient pas davantage.

J'essayai de supputer le nombre de ceux qui avaient déjà défilé devant nous. Il ne pouvait y en avoir moins de cinquante à soixante mille. Probablement davantage. Il en venait toujours en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

masse, sur toute la largeur de la vallée, et c'était comme un flot qui battait le bas de la pente. Le bruit des milliers de sabots, les appels, les hennissements se confondaient en une rumeur immense. Mais soudain il y eut un flottement dans la masse, la vitesse du flot se ralentit, et je vis des cavaliers mettre pied à terre. Le mouvement gagna peu à peu tout l'ensemble et au bout de quelque temps la horde entière fut arrêtée. Du moins le supposions-nous, puisque la plus grande partie était hors de notre vue. A un demi-mille en arrière de la naissance du défilé nous constatâmes que le fourmillement de cavaliers cessait. La fin de la horde approchait. Et peu à peu toute cette arrière-garde s'accumula au confluent de la vallée et du défilé. Alors une grosse masse de cavaliers pénétra dans ce même défilé et parut se disposer à l'occuper. Une chose me frappa: au loin dans la vallée, là où le sol était maintenant libre, il était uniformément gris et piétiné, et les buissons bas paraissaient rasés par le passage des innombrables cavaliers. Il semblait que, derrière eux, l'herbe ne repousserait plus...

Un appel résonna dans les roches, si vibrant qu'il nous fit tressaillir. Un prêtre se hâtait vers nous. Il cria quelque chose et, dans les roches, les Sères répondirent par une folle clameur de joie: « Romains, cria Tchang Yao de toutes ses forces, notre armée... elle arrive par l'autre vallée! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII

Sous les hautes voûtes, derrière le prêtre, nous nous hâtions à travers les dédales des roches. La grande embrasure se développa devant nous, et dans le cercle lumineux nous vîmes les innombrables escadrons cheminant sur le sol dénudé. Ils avançaient en bon ordre, déployés en colonnes, étendards en tête. Les lames des cuirasses de bronze jetaient des feux sur les épaules. Un étincellement d'armes luisait dans le soleil. « Là-haut, dit le prêtre, là-haut!... » Nous courûmes le long de la galerie suspendue, dans le passage souterrain montant, et nous débouchâmes sur les rochers. Les prêtres, groupés, regardaient dans la vallée. Le Çramana était au milieu d'eux. « Regardez, dit notre guide... regardez! »

A perte de vue la vallée se couvrait de soldats, gens de pied et cavaliers. C'était un spectacle imposant et splendide, un étincellement d'éclairs rapides. Le son des grands tambours de cuir montait à nous, mêlé au résonnement des diaphragmes de bronze, et ces bruits nous arrivaient comme ceux de la délivrance. Le grave Tchang Yao était hors de lui. Il reconnaissait dans la plaine les différentes armes et les nommait avec enthousiasme: « Voyez là-bas, criait-il, les cavaliers en armures avec leurs lances... Et là, des porteurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de masses, des hallebardiers à pied... » Je reconnaissais, en effet, dans la distance, les soldats en armure, cotte de maille et épaulières, que j'avais vus à Loyang, défilant avec, sur l'épaule, leurs lourdes masses à section triangulaire ou les hallebardes en bronze à deux pointes. « Voyez les archers tartares en fourrures, disait Tchang Yao, avec leurs bonnets de feutre pointus... » Des escadrons occupaient déjà l'entrée du défilé opposée à celle que tenaient les Hiong-nou. Mais un mouvement d'arrêt se devinait, et, sur l'immense étendue qu'elle occupait, l'armée se prépara visiblement à camper. Nous n'apercevions pas l'arrière-garde très loin encore dans la vallée. « Demain, dis-je, ils attaqueront par le défilé. — Oui, fit Cœlius soudain anxieux, et demain il sera trop tard... Tu le vois, Fulvius?... » Je lus la même inquiétude sur les traits de l'ancien général. « Oui, je vois... les Sères ignorent que la horde est dans l'autre vallée... Ils ne peuvent le savoir, et sans doute ils croient n'avoir devant eux, dans le défilé, qu'un gros parti hun... Les autres vont faire une marche de nuit dans la vallée jusqu'à la jonction des deux routes et les prendre par derrière... — Oui, dit Cœlius, et l'armée sère sera écrasée entre la masse de manœuvre et l'arrière de la horde qui défendra le défilé... Tchang Yao, fit-il avec décision, écoute... »

Il lui exposa rapidement ses craintes. Une ex-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pression d'angoisse envahit le visage de notre ami. « Ah! tu as raison, dit-il, mais comment les prévenir? Allons-nous assister d'ici au désastre? » Il s'adressa aux prêtres qui lui répondirent et il revint à nous. « Ils disent qu'il y a un moyen pour descendre dans la vallée, par ce revers... C'est extrêmement difficile... Il faut par endroits se servir d'une corde... — Où ça? dit brusquement Cœlius... vite, qu'ils nous fassent voir... »

Un des prêtres fit un geste et s'engagea tout de suite dans un sentier à peine marqué. Nous le suivions, toute notre joie évanouie d'un seul coup.

Le sentier disparaissait par endroits et, sans notre guide, nous n'aurions pu trouver le passage à travers les chaos de roches, les surfaces en pente lisses et glissantes et les coupures étroites. Tantôt le sentier passait au-dessus du vide des escarpements, tantôt il se contournait dans les rochers sous les hauts pitons nus dorés par le soleil. Le temps restait très beau, l'air limpide, et tous les mouvements des Sères, minuscules dans la distance, nous apparaissaient avec la plus étonnante précision. Notre conducteur s'arrêta soudain. Groupés autour de lui sur une plate-forme nous vîmes le massif rocheux s'interrompre brusquement devant nous en escarpements imposants. Au-dessous, à une profondeur assez grande, s'incurvait l'interruption que nous avions pressentie la veille; et, au delà de cette espèce d'entablement,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

analogue à un col étroit, les hautes roches reprenaient, se développant à perte de vue vers l'est en une enfilade de pitons abrupts semblables à ceux qui nous environnaient. Le prêtre tendit le bras vers le précipice. « Par ici, on peut descendre... non point remonter... Descendre en s'aidant d'une corde où la roche est verticale. Mais il faut être guidé... »

Penchés, nous regardions l'abîme. Le vertige me prenait à l'idée de m'engager dans cette voie. A gauche, au-dessous, la dépression était limitée par une pente boisée descendant vers la vallée où campait l'ennemi. Sur la grande vallée, au contraire, à droite, elle se terminait par la continuation des abrupts.

D'où nous étions, nous apercevions en enfilade un long détour de la vallée occupée par les Huns, et à une grande distance les deux premiers de ces seuils dont les prêtres avaient parlé. Ils barraient la vallée, à mi-hauteur. Leurs pentes étaient du reste très accessibles, même à des cavaliers. La horde s'étendait considérablement dans cette direction. Les fumées des feux de camp montaient au loin dans l'air calme. « Combien de seuils, avant la réunion des vallées? demanda Cœlius. — Cinq, dit un des prêtres. — Quelle distance d'ici à ce point de rencontre? » Les prêtres dirent un chiffre. Tchang Yao calcula : « Treize de vos milles romains... » Fulvius parla : « Si l'on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peut renverser la situation, dit-il, si l'armée sère peut les tourner... — Oui, dit Cœlius, celui des deux partis qui commencera le mouvement écrasera l'autre... Une fois sur le col, là-dessous, comment arriver dans la grande vallée? » Il parlait d'un ton bref, l'esprit tendu. « On peut, dit le prêtre... Comme ici, il faut franchir plusieurs passages à la corde... — Je vais descendre, moi, dit Cœlius. Dans une heure je serai près des généraux. J'indiquerai la situation. Nous marcherons de nuit... Nous tournerons les Huns, pendant que le reste de l'armée forcera le défilé et leur coupera le passage... Quelqu'un peut-il me guider dans les escarpements? » Tchang Yao traduisit aux prêtres. « Un de nos jeunes prêtres, dit le vieux... Mais maintenant le passage est impossible. — Pourquoi? cria Cœlius?... — Les Hiongnou sont dans le col. Regardez... » Nous suivîmes la direction de son doigt. Trois Huns sortaient des buissons et avançaient vers l'abrupt sur la vallée. Ils ne se doutaient pas de notre présence et ne prenaient aucune précaution. « Là, dans les rochers, il y en a d'autres, dit Fulvius, je les vois... L'affaire est perdue. Comment passer? — Je vais essayer, dit Cœlius. — C'est impossible, dit le vieux prêtre, le haut du col est nu et, du reste, ils vous verraient descendre ici dans les rochers. Vous seriez tués à coups de flèches avant d'arriver à eux. — Tu risquerais ta

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vie en vain, dis-je. Il a raison... — Alors, dit Cœlius, c'est le désastre certain, et nous tous perdus tout de même... Vois, ils observent les mouvements de l'armée sère, et les autres, eux, ne savent rien. Il faut que je descende. Qu'on aille me chercher une corde!... — C'est impossible, répéta le vieux prêtre, il n'atteindra pas le col... »

Il y eut un silence consterné. « Metellus, dit la voix du Çramana, tu peux tenter la descente. Des brouillards vont couvrir les cols, très vite... »

Nous regardâmes l'ascète avec stupeur. Il ne parut pas s'en apercevoir. Il avait son air habituel, cet aspect serein, détaché de toute chose, qui nous causait une impression étrange et nous en imposait malgré nous. « O Çramana, dit Cœlius, l'air est limpide et sec... Comment y aurait-il des brouillards, et justement sur les cols? Ah! ce serait merveilleux... Je passerais, et là-bas la marche des Huns serait empêchée pour cette nuit. Mais il n'y aura pas de brouillards. »

Le Çramana ne répondit pas. Debout au bord de l'abîme, dans sa robe grise, les bras croisés, légèrement penché en avant, il regardait dans l'espace. Il avait l'air d'une statue. Jamais je n'ai oublié cet instant... Il pouvait être une heure après nones. Il y avait encore une heure de jour.

Alors j'aperçus une chose étrange... Et à cette heure, lorsque j'y songe, j'éprouve de nouveau l'impression de stupeur qui me saisit. Sous le col,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le long des escarpements qui tombaient dans la vallée, un point blanc apparut... un flocon léger de vapeur, infime dans l'immensité. « Ah! voyez, criai-je, le bras tendu vers l'abîme de la vallée... Voyez!... » Mes compagnons suivirent mon geste, et une exclamation d'étonnement leur échappa. Le flocon grossit rapidement, s'effilocha dans l'air... Autour de ses lambeaux, d'autres flocons naquirent et s'élargirent. Et partout maintenant, dans l'espace, il en naissait d'autres, légères bouffées d'abord, s'unissant rapidement et surtout vers le col comme une fumée blanche. Je regardai le Çramana. Debout, le regard perdu dans l'espace, l'ascète semblait très loin de nous. « Vite, dit Cœlius, une corde... » Un jeune prêtre nous quitta, se hâtant vers la grotte. Maintenant les nuées apparaissaient tout le long de la chaîne et leur nappe, qui nous cachait la grande vallée, affleurait au col... « Ah! là-bas, cria Tchang Yao, là-bas, voyez... » Bien loin, sur les pentes des seuils barrant la vallée occupée par les Huns, montaient d'autres bouffées blanches légères, isolées.

Le prêtre revenait avec une longue corde. « Veut-il me guider? dit Cœlius. — Oui, dit Tchang Yao. »

Le jeune prêtre jeta sa robe et fit signe à Cœlius. Maintenant le col était noyé sous une nappe blanche qui roulait lourdement sur la pente op-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

posée. Les Huns étaient invisibles. Peut-être étaient-ils redescendus. « Voyez, cria Cœlius, les seuils se couvrent complètement. C'est nous qui allons les prendre. — O Cœlius, dis-je, je t'accompagne... Si tu allais tomber seul au milieu d'eux! — J'y vais aussi, dit Fulvius. — Non, dit Cœlius. Amis, votre présence ici est nécessaire... Je suis le chef, j'ordonne. Adieu... Caius, Lucius, Charilaos, amis, adieu! » Promptement il se détourna, fit un geste au jeune prêtre qui s'engagea dans une étroite coulée rocheuse très rapide et, presque aussitôt, nous cessâmes de les voir. Au loin les seuils disparaissaient dans une nuée compacte. Elle roulait sur les pentes et, comme une lente avalanche couvrait les feux des Huns, tandis qu'à notre droite la grande vallée demeurait dégagée ainsi que les sommets. C'était une chose bien étrange, vraiment. Il semblait qu'une volonté conduisît les nuées...

Nous restâmes longtemps, penchés, tendant l'oreille au moindre son... Aucun bruit de lutte, aucun appel ne monta de l'abîme. Le crépuscule vint, se fit plus sombre... Nous regardions les nuées blanches couvrant les seuils, la nappe de brouillard sous nos pieds, et le Çramana debout, les yeux fixés dans l'espace, silhouette énigmatique dans l'obscurité commençante. Les prêtres du Tao et Tchang Yao le contemplaient avec un respect mêlé d'une sorte d'effroi, tandis que le rationa-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

liste Fulvius, Charilaos et moi demeurions dans un doute bien étrange. « La nuit vient, dit Fulvius, il faut retourner. » Et nous partîmes. Le Çramana ne nous suivit pas. Nul n'osa lui parler. Nous étions déjà loin quand je me retournai une dernière fois. Il était toujours sur la plate-forme rocheuse, immobile et rigide, forme grise détachée à peine dans l'ombre déjà grande.

VIII

A l'entrée des grottes, la jeune fille nous attendait. « Tout va bien, dis-je, pour le moment. Demain l'armée va les écraser... » Elle fit un geste d'espoir. Puis elle parut chercher quelqu'un dans notre groupe. « Un des étrangers manque », dit-elle à Tchang Yao. Le Sère lui expliqua la situation. « Alors, il a tenté la descente par les grandes roches, de l'autre côté... — Tenté, dit-elle, peut-il donc échouer?... — Oui, dit Tchang Yao, tomber aux mains des Hiong-nou, ou glisser... — Aux mains des Hiong-nou, fit-elle avec terreur... Oui, c'est un brave! Quand pourra-t-il être de retour? — S'il est encore vivant, dis-je, seulement après la victoire... » La gravité de mon accent parut la frapper beaucoup. Elle n'ajouta rien et demeura pensive. Je me demandai si mon absence ou celle de Fulvius l'aurait autant troublée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Combien ces heures nocturnes se traînèrent lentement! Je veillai avec Fulvius et Charilaos au-dessus de la coupure. Fulvius avait pris le commandement. Abrités entre deux roches, sur le rebord de l'escarpement, nous contemplions la vallée couverte de feux. Un rougeoiement immense illuminait les fonds, si intense que les pentes en recevaient la clarté. La fumée s'étendait en couche stagnante et, à travers son voile léger, scintillaient les milliers de brasiers. Et vers l'est, au delà du point où le versant nous cachait la vallée, une vaste lueur montait dans le ciel noir. C'était un spectacle saisissant, d'une grandeur sauvage, dont la vision ne me quittera jamais.

De notre côté les nuées n'étaient pas descendues dans la vallée. J'en fis la remarque et j'ajoutai : « Comment le Çramana savait-il que les brouillards allaient se former?... — Coïncidence, dit Fulvius sans conviction. — Peut-être, dit Charilaos... » Le vétéran disciple de Lucrèce fit un geste : « Quoi, pourrais-tu croire?... — Je ne sais pas, dit Charilaos... Peut-être l'esprit peut-il asservir la matière?... Je ne sais pas! » Nous nous tûmes, rêvant à ces choses étranges. Puis nous parlâmes de Cœlius... « Il a passé, sûrement, dit Fulvius... C'est un garçon hardi et vigoureux... — Sûrement, dit chacun. » Mais je savais que tous, comme moi, avaient la vision de notre ami mort ou prisonnier des Huns. Et de nouveau le silence

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se fit entre nous. Aux mains des Huns!... C'était une mort affreuse, la torture. Et le lendemain la horde serait victorieuse et nous serions tous perdus avec lui.

Plusieurs fois dans la nuit nous lançâmes sur la pente des brassées de pin enflammées, mais nous ne vîmes point de Huns sous la coupure. Ils comptaient nous avoir sans combat après leur victoire.

Et l'aube vint... l'aube du jour qui devait luire sur notre perte ou notre délivrance. Les objets prirent des formes indistinctes dans le gris du matin. En bas, une rumeur ininterrompue emplissait la vallée. Soudain Charilaos, très pâle, fit un signe: « Ecoutez, dit-il... » Une clameur montait sur la gauche, derrière nous. Tchang Yao accourut. « On se bat dans le défilé... les nôtres attaquent, ou les Hiong-nou!... — Allez voir là-haut, dit Fulvius... » Je courus avec Tchang Yao et Charilaos. Guidés par les prêtres, nous gagnâmes, au-dessus de la grotte, les escarpements qui dominaient le défilé. Le jour se levait peu à peu. « Ah! dit Tchang Yao, ce sont les nôtres qui attaquent! »

Dans la grande vallée, les Sères, en forces considérables, étaient massés à l'entrée du défilé, et plus loin, dans le large couloir à fond plat, leurs escadrons de tête attaquaient l'ennemi. Les Huns ripostaient à coups de flèches. Mais, dans un es-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pace réduit, ces cavaliers, dont la mobilité était la force principale, perdaient leurs avantages. Il fallait à leurs essaims rapides l'espace pour se déployer, charger, fuir, revenir, harceler l'ennemi. Là, les pesants cavaliers l'emportaient et le bloc des fortes armures refoulait lentement cette cavalerie légère. Et, l'un après l'autre, les escadrons massés dans la vallée entraient à leur tour dans le défilé.

Et le jour se leva sur la grande vallée... Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait plus de Sères visibles, en dehors des troupes qui attaquaient le défilé. Nous devînmes tout pâles en nous regardant : Cœlius avait passé...

Il avait passé... L'armée était partie pendant la nuit. Ses premières colonnes devaient commencer déjà à remonter la vallée où campaient les Huns. Nous courûmes de l'autre côté du massif, au point où Cœlius et le prêtre avaient commencé la descente. Le Çramana était toujours sur le roc. Il était assis maintenant, toujours tourné vers l'espace, et à notre approche il ne se retourna point.

Une voix nous héla. Fulvius accourait essoufflé. « Amis, les nôtres les refoulent dans le défilé... — Nous avons vu, dis-je... — Et l'armée sère est partie, reprit Fulvius avec agitation. Grâce aux brumes sur les seuils, les Huns n'ont pu la précéder à la jonction des deux vallées. Mais maintenant elles vont retarder la marche des nôtres... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Çramana, les yeux toujours perdus dans l'espace, ne paraissait pas entendre. Nous le regardions, énigmatique et rigide, semblable à une statue de pierre grise. « Ah! fit Tchang Yao à mi-voix, les brumes montent... » Au loin le brouillard sur les seuils se massait en grosses bouffées rondes. Elles montaient comme les vapeurs du matin touchées par le soleil, et cependant le soleil n'était point encore levé. Et, de plus en plus vite, elles s'élevaient le long des lignes de crête, dégageant les seuils et s'évanouissaient dans le ciel. Devant nous, le long des escarpements de la grande vallée et sur le col, elles avaient disparu. Alors le Çramana se leva soudain. A pas lents, il traversa notre groupe, sans paraître nous voir, tandis que Tchang Yao et les prêtres s'inclinaient devant lui avec une sorte de terreur. Et j'éprouvais une impression étrange en songeant à ce que j'avais vu la veille, et dans cet instant. Fulvius semblait indécis et troublé. Charilaos était pensif.

Quand nous retournâmes aux roches qui dominaient le défilé, nous vîmes que le combat s'était reporté déjà loin en amont. Les Huns cédaient lentement. Nous regagnâmes la coupure. Devant le défilé un fourmillement de cavaliers remplissait la vallée. « Regarde, dit Fulvius, ce désordre... Ces gens ne savent pas se battre quand l'espace leur manque. Ils reculent... — Oui, répondis-je,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mais pourvu que le gros de l'armée sère, là-bas, ait le même succès... »

Une heure avant tierce, comme les Huns avaient reculé sans arrêt, nous vîmes la tête de colonne des nôtres apparaître sur notre gauche. Un cri d'enthousiasme nous échappa. Ils étaient maîtres du défilé. Les Huns les chargeaient en désordre. Dans l'espace resserré ils se lançaient par paquets de cavaliers, tirant leurs flèches, fuyant, essayant en vain d'aborder la masse cuirassée à la lance ou au sabre, et laissant après les charges des chevaux abattus et des hommes gisant devant le front d'attaque des Sères. Dans l'espace restreint de la vallée, leurs escadrons se gênaient, s'entremêlaient, tandis que la lente poussée des soldats en armure et en cotte de mailles se poursuivait sans relâche. Et maintenant, sur les pentes, de chaque côté du défilé, les archers tartares en bonnet de feutre avançaient à pied, flanquant les escadrons, et leurs flèches s'abattaient en grêle sur les charges des Huns.

Fulvius se leva soudain : « Caius, me dit-il, je descends... Les Sères ne voient pas, comme nous d'ici, l'ensemble du combat... Tchang Yao, viens avec moi. Je vais leur indiquer la manœuvre... » Son cœur d'ancien stratège bondissait d'ardeur et d'enthousiasme. « Tu vas te faire tuer, Lucius, dis-je... — Caius, reprit-il sans répondre à ces mots, reste ici avec Charilaos. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques instants plus tard, en compagnie de Tchang Yao, il coupait obliquement la pente sur les éboulis, se dirigeant rapidement vers les archers tartares, qui débouchaient au-dessous de nous, et je ne les vis plus. Tous, Charilaos et moi, légionnaires et gens de Rann, juchés sur les escarpements et le cœur battant d'espérance, nous suivions les péripéties de la lutte. Sié-thao était venue nous rejoindre, et, pâle, anxieuse, elle contemplait à nos pieds le fourmillement énorme et tumultueux.

Quelque temps après la descente de Fulvius, un mouvement nouveau se dessina chez les Sères. Sur le versant du défilé opposé au nôtre les archers tartares s'infiltraient rapidement dans la vallée en s'éloignant de nous. Les cavaliers forçaient l'attaque dans le même sens, et aucun effort n'était exercé de notre côté. Je compris que Fulvius jouait le rôle de conseiller près des chefs et son plan m'apparut. Très vite, les Sères s'étendirent loin, dans la vallée, en une longue ligne oblique, et soudain, dans un vigoureux mouvement d'attaque, ils rabattirent cette aile qui atteignit l'autre versant de la vallée. Les Huns ne voyaient pas le danger. Ils lançaient charge sur charge sur l'entrée du défilé suivant leur seule tactique, et quand le mouvement des Sères s'accentua, il était trop tard. Maintenant les Sères se glissaient rapidement derrière la ligne qui barrait l'étroite vallée,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et celle-ci se remplissait en aval d'escadrons en armures et d'archers tartares. Alors l'aile se rétrécit en pivotant sur la tête du défilé et les Huns furent refoulés lentement. Une heure après tierce les Sères occupaient la vallée devant nous et leur large colonne la barrait complètement. Les Huns amassés dans l'espace étroit ne lançaient plus leurs charges. Des courants contraires se dessinaient dans leur foule et semblaient annoncer un mouvement de retraite.

Je traversai les grottes et je gagnai le sommet des roches. Et, vers l'Est, je vis la vallée noire de monde. La horde revenait... Je devinais que les nôtres, conduits par Cœlius, franchissant les seuils, refoulaient les Huns devant eux. La vallée tout entière résonnait d'une rumeur semblable au bruit des flots. Je redescendis en hâte près de Charilaos et de Sié-thao.

Durant les heures suivantes, la partie de l'armée sère qui avait forcé le défilé refoula les Huns sur l'amont. Vers l'heure de none, un nouveau mouvement agita ces derniers. Leur nombre redevint de plus en plus dense devant nous et ils recommencèrent à faire front. Un des prêtres arriva d'en haut et nous dit qu'ils étaient resserrés maintenant entre les deux armées, sans espace pour manœuvrer. L'étau se refermait progressivement. Impuissants contre les cavaliers en armures qui formaient bloc des deux côtés sur une profondeur

Université Côte d'Azur, Bibliothèques

considérable, ils tombaient par milliers, criblés par les archers tartares. Les chevaux blessés ruaient et bondissaient dans la masse, jetant le désordre parmi les autres. Une clameur effrayante emplissait la vallée. Alors le désarroi se mit dans les farouches cavaliers. Pied à terre ils essayaient de s'ouvrir un passage pour fuir le long des pentes, mais les archers tartares les perçaient de flèches, les cavaliers protégés par leurs cottes de mailles les abattaient à coups de masse et de lance. Et, à quelques stades en amont, les Sères taillaient de même en pièces l'autre front de la masse humaine.

Je retournai au point où Cœlius nous avait quittés, et je vis que les Huns, par milliers, montaient en désordre le long de la pente boisée vers l'échancrure. Ils fuyaient l'étau qui les enserrait dans la vallée. Mais ils ne savaient pas qu'ici non plus ils ne passeraient pas. Une heure après none, les deux fronts sères s'étaient rejoints par dessus d'innombrables cadavres, et le reste de la horde, une dizaine de milliers d'hommes peut-être, occupait la pente sans issue. Je les vis monter, cédant le terrain pied à pied. Ils finirent par s'accumuler dans l'échancrure, le dos aux abrupts de la grande vallée, ces abrupts que Cœlius avait franchis au péril de sa vie. Ils gesticulaient et criaient. Puis j'entendis les appels des assaillants. Des Huns tentaient d'escalader les murailles infranchissa-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bles. Et les volées de flèches commencèrent à s'abattre dans la masse réduite des survivants. Les chevaux ruaient et bousculaient les hommes en bonnet fourré resserrés le long des précipices, et, par instants, des grappes de Huns coulaient dans l'abîme avec de grands cris. Rapidement l'espace qu'ils occupaient se rétrécit. Leur groupe fondait comme un morceau de neige devant un feu ardent. Les uns après les autres, je les voyais glisser et disparaître. Mais les Sères ne faisaient pas de quartier. Et quand le crépuscule devint sombre, les archers tartares alignés au bord des abrupts regardaient à leurs pieds dans la grande vallée...

Une heure plus tard, la voix joyeuse de Cœlius retentissait dans la coupure, tandis qu'il escaladait la barricade et les monceaux de cadavres. Les yeux brillants, enthousiaste, il se jeta dans nos bras. Alors les légionnaires le suivirent, l'enlevèrent sur leurs bras et montèrent vers la grotte en entonnant un chant de triomphe. Là-haut Fulvius l'attendait déjà, avec des chefs Sères, Charilaos et Tchang Yao. Un brasier colossal lançait ses flammes écarlates sous l'arche majestueuse, et les faces dorées des Immortels luisaient dans les ténèbres sur les autels. Dans la grande clarté se pressait une foule. Sur les armes et les épaulières de métal doré passaient des reflets rouges. Siéthao, penchée au premier rang, regardait Cœlius élevé sur les bras de ses hommes chantant la gloire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de leur chef, tandis que les Sères l'acclamaient. Et quand il sauta à terre devant tous, elle courut à lui et s'inclina profondément. Mais les légionnaires élevaient maintenant Fulvius le stratège et chantaient ses louanges. Cœlius tenant la main de Sié-thao regardait et acclamait aussi...

Tour à tour les généraux et les principaux officiers arrivaient aux pagodes. « Demain, dit Tchang Yao, nous anéantirons les convois de chariots. Après ce désastre, nous aurons la paix pour longtemps. » Mais la clameur plus forte reprenait sous les voûtes. Les vétérans de la septième légion avaient enlevé de nouveau Cœlius dans leurs bras robustes et le dressaient dans la clarté. Et le chœur chantait : « Nous avons tué mille Parthes... Mille, mille, mille Huns, aujourd'hui nous avons tués. »

Tchang Yao me montrait Cœlius et Fulvius : « C'est à eux, dit-il, que nous devons la victoire. » Il ajouta d'une voix plus basse : « Et à lui... » Je suivis la direction de son doigt. Au milieu des prêtres du Tao, la haute figure du Çramana semblait contempler des choses lointaines, au delà du tableau grandiose et de la foule enthousiaste, et, en me remémorant d'étranges coïncidences, je demeurai troublé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VII

CHANG-LIN

I

Je vis soudain Publilia au milieu des dames. Elle se détachait avec sa robe blanche au milieu des vêtements brodés. Un sourire ému tremblait sur ses lèvres. Autour de nous résonnaient les cris d'enthousiasme.

Elle traversa l'espace vide qui nous séparait. Cœlius aussi se hâtait vers elle. Elle jeta ses bras sur ses épaules et le contempla comme si elle avait cru ne le revoir jamais...

— Ah! dit sa voix profonde, Cœlius!... Comme j'ai tremblé pour vous! Je savais que votre chemin vous conduisait vers les terribles hordes... Cœlius, ma vie! Ma vie!...

Je la vis fléchir et je crus qu'elle perdait connaissance dans l'excès de sa joie. Moi, je la revoyais avec une émotion étrange, avec un bouleversement de tout mon être, tel qu'un voile se déchira, et je connus que je l'aimais, moi aussi...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle se redressa et ils restèrent tous les deux les yeux dans les yeux. Puis Cœlius, le bras passé autour de sa taille, l'amena vers nous dans le brouhaha.

— Publilia, dit-il, voici une jeune fille que j'ai sauvée des mains du Chan-yu. Elle a été courageuse... Et les siens ont péri au sac de Hao. Sois son amie...

Il prit la main de Sié-thao et la mit dans celle de Publilia. Notre amie regarda la jeune fille et lui sourit. Sié-thao lui rendit son sourire. C'était un spectacle rare et inattendu que la réunion de ces deux jeunes femmes, si dissemblables, belles toutes deux.

Un léger embarras succéda aux mouvements spontanés. Publilia regardait alternativement Cœlius et Sié-thao. Elle attendait des explications plus complètes. Sié-thao contemplait curieusement cette jeune femme d'un type inconnu pour elle, et je devinai qu'au sujet de Cœlius elle se posait la question : « Que lui est-elle? »

Puis nous fûmes les uns et les autres emportés dans le tumulte de l'ovation et j'oubliai tout de suite cet épisode.

L'empereur reçut Metellus et Fulvius avec des honneurs magnifiques.

Il composa de sa propre main une ode célébrant leur courage et leurs talents militaires. Dans les rues de Loyang les gens se montraient nos légion-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

naires. Entourés de soins et de prévenances nous coulions d'agréables jours et le temps de la fuite devant les Huns ne fut bientôt plus qu'un souvenir fâcheux.

— L'empereur, me dit Fulvius, serait désireux de nous garder pour toujours, Cœlius et moi. Il nous l'a proposé...

— Qu'avez-vous répondu?

— En lui rendant grâces... Avec nos regrets. Comment ne jamais revoir notre patrie!...

— Je n'aurais jamais douté de votre réponse, dis-je.

Parmi les beautés de la Cour, Sié-thao, reçue avec les honneurs dus à la fille du gouverneur de Hao, mort à son poste, devint rapidement une des plus célèbres. Souple et mince, elle portait ses cheveux noirs à la façon de l'époque, en lourdes masses tressées avec des rubans de soie, ondulant sur le front et retombant sur les épaules. Son teint était doré. Sous les arcs nets de ses sourcils, ses yeux attiraient. Et si la beauté n'est autre, comme je le pense, que la précision harmonieuse et la proportion des divers éléments corporels, elle était vraiment belle. Musicienne accomplie, elle était renommée aussi pour son talent de poétesse et la perfection de sa calligraphie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

Sié-thao sut très vite quels liens unissaient Cœlius et Publilia. Elle s'était prise d'une grande amitié pour notre compagne. Publilia parlait assez bien maintenant le langage des Rann, assez pour se faire comprendre.

Sié-thao lui dit un jour : « Ainsi, sœur aînée, tu as eu le courage de suivre ton époux à travers mille dangers, si loin de ton pays natal... Comme je t'admire et comme je comprends son amour pour toi. Je vous aime tous deux. Toi, parce qu'il t'aime, lui parce qu'il m'a sauvée au péril de sa vie... »

Publilia la regarda. Elle était un peu perplexe. « Tu l'aimes... Que veux-tu dire? Je comprends mal encore... Reconnaissance? »

— Oui, dit simplement Sié-thao. Ma vie est à lui, et je la lui donnerais s'il me la demandait.

Publilia demeura songeuse. « Qu'entend-elle par aimer? ...Amour, affection reconnaissante? Si elle l'aimait d'amour, elle ne me le dirait pas... Elle ne m'aimerait pas... »

Elle sentait confusément qu'elle se heurtait ici à la pensée inconcevable d'une autre race. Cela, elle me l'a conté plus tard.

Un soir de réunion littéraire chez l'empereur, on lut des poésies. Il y avait là des poètes et des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poétesses. Tchang Yao nous traduisait ces œuvres trop difficiles pour nous. La plupart étaient inédites et leurs auteurs les disaient. Je vis qu'on priait Sié-thao de donner une de ses productions. Elle restait immobile, comme troublée.

Soudain, elle se leva, s'avança. Je vis qu'elle regardait Cœlius. Elle parla et tout le temps qu'elle récita le poème, elle garda les yeux sur lui. Puis elle se tut et s'inclina rapidement vers lui. Publilia la suivait du regard, d'un air sérieux.

Il y eut un brouhaha discret, une approbation unanime à laquelle se joignait le souverain, et tous les regards se tournèrent vers Cœlius.

— Illustres frères aînés, dit Tchang Yao, je crains de ne vous donner de ceci que l'idée poétique. Reconstituez par l'imagination, je vous prie, le charme de la rime, le rythme, la beauté des images.

Il nous donna cette traduction :

Ils viennent des Passes de l'Ouest comme le désastre des [crues.
Le sang qu'ils versent ferait un grand lac.
Les cités florissantes ne sont plus dans le vent que cendres [noires.
Les lettrés se lamentent et écrivent de tristes poèmes.
Quel Che Houang-ti en brandissant sa lance arrêtera les [hordes?
Quel est l'homme qui vaincra le Chan-yu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un étranger est venu de l'Ouest lointain,
Comme la libre rafale à travers l'Océan,
D'un souffle de tempête il a refoulé les eaux violentes.
Jeune et beau comme une nouvelle mariée,
D'un courage et d'une vigueur accomplis
Il riait vaillamment et son geste déchaînait la mort.
Et maintenant, près de la fenêtre dans l'obscurité d'un [pavillon solitaire,
Brûlant des parfums et rêvant seule,
Je le revois brisant le Chan-yu sauvage,
Et délivrant de l'hiver farouche la jeune fleur
Comme un souffle du victorieux printemps.

Cœlius sourit. Je discernai sur ses traits une expression émue. Il se tourna vers Sié-thao et s'inclina pour la remercier.

III

— Ce serait sans doute pour un observateur étranger à nos deux races, un spectacle curieux que le contact de nos entendements respectifs, disait Charilaos. Il pourrait mettre en conversations les oppositions multiples tant au point de vue des mœurs qu'à celui des arts et des lettres. J'imagine facilement un dialogue sur ce sujet, genre Platon, se déroulant à la manière des entretiens du Banquet.

Nous cherchions souvent, entre nous, à détermi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ner laquelle des deux civilisations l'emportait. Seul de nous tous Cœlius n'hésitait pas. Il préférait la nôtre, et, avant tout la grandeur et l'impression de puissance qui émanait de notre architecture. »

Il disait : « Cet art est délicat?... Peut-être. Mais je n'y trouve point la puissance colossale de nos monuments. Ces palais sont beaux, ces couleurs sont harmonieuses, ces balustrades de marbre ouvragées sont agréables. J'aime ces avenues, ces bassins... Mais quand ma vision me représente le Colisée, l'amas splendide des monuments du Palatin, je songe que notre œuvre est plus grande. Je vois mal la théorie guerrière d'un triomphe dans ces cadres gracieux. »

— C'est qu'au fond ces peuples ne sont pas des conquérants, dit Fulvius. La gloire militaire ne les attire pas. Leur âme se délecte aux beautés de la nature, au coloris d'une fleur, à l'harmonie des horizons. Voyez : jamais de symboles héroïques dans leurs statues... point de Victoires s'envolant au vent des batailles, point de combattants aux poses héroïques. Leur art est délicat, le nôtre rude et puissant. Mais cela ne signifie pas nécessairement une supériorité de part ou d'autre...

— Mais une telle civilisation ne saurait former des héros, répondit Cœlius. Ces peuples ne valent rien dans la guerre. Nous le savons, nous qui les avons sauvés de l'invasion. La guerre seule, la lon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gue guerre qui est toute l'histoire de Rome, a fait de nous des hommes forts. Trouvez chez ces gens un Manlius! Où leurs Decius, leurs Regulus? Citez-moi l'Horatius Coclès des Sères ou leur Scævola! Phéaciens, rien de plus. Pour culbuter l'armée avec laquelle nous avons battu les Huns, je me contenterais de deux légions! Les Grecs, ancêtres de Charilaos devaient bousculer des guerriers aussi chamarrés quand ils vainquaient les soldats du Grand Roi!...

Son animation nous fit rire.

— Mais quoi, dit Charilaos, estimes-tu que l'on n'est point civilisé quand on ne pousse pas l'art de la guerre à sa suprême perfection?

— Hé, dit Cœlius, il y a un peu... même beaucoup de cela...

Charilaos hocha la tête d'un air désapprobateur.

IV

Un matin Cœlius était allé se promener, seul, sur des terrasses au fond des parcs. Il se souvint que Publilia l'attendait et se dirigea vers l'escalier de marbre.

Une femme montait. Elle avait les bras chargés de fleurs. Il reconnut Sié-thao. Elle ne le voyait pas.

Il s'arrêta et la regarda venir vers lui. Il admi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rait sa grâce. Un sentiment indéfinissable s'emparait de lui chaque fois qu'il la voyait, avec un sentiment d'orgueil. « C'est moi qui l'ai sauvée, pensait-il... Sans moi, cette beauté, cette élégance auraient été la proie du Barbare. » Il se la représentait aux prises avec le sauvage Chan-yu... Puis il la revoyait dans la grotte, enthousiaste devant lui, le tenant par la main...

Il se répéta : « Je l'ai sauvée... » Les images des violences écartées lui revinrent, et il s'attendrit.

Elle atteignit les dernières marches, leva les yeux et le vit devant elle. Elle s'arrêta et dans son trouble elle lâcha ses fleurs. Déjà il les ramassait, empressé.

— Je vous en prie, dit-elle confuse... Je suis votre humble servante.

Leurs yeux se rencontrèrent. Il se sentit troublé sans savoir pourquoi.

— Je vous remercie, dit-il, pour vos vers... l'autre jour... Et c'était trop pour moi. Il me suffit de vous avoir sauvée...

Il s'exprimait incorrectement, mais elle comprit et sourit avec grâce.

— Trop? dit-elle avec un léger rire... Ma vie ne vous appartient-elle pas puisque je vous la dois?...

Elle parlait avec simplicité, sans marquer d'embarras. Il se sentit interdit. Cette expression : « Ma

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vie ne vous appartient-elle pas? » le jetait dans une sorte d'émoi perplexe. Il contempla de nouveau les longs yeux noirs sous les beaux sourcils arqués, ce charme lointain, et il sentit soudain un désir étrange...

Il se mit à parler de la beauté du paysage, de la qualité des frais ombrages. Il s'exprimait avec abondance, dans une langue des plus incorrectes. Elle souriait toujours en l'écoutant. Il songea : « Publilia m'attend. » Il ne savait comment s'en aller. Ils restaient l'un devant l'autre au bord de la terrasse, elle légèrement inclinée vers lui, serrant sa gerbe de fleurs regroupées sur son sein.

Il lui sembla confusément qu'il trahissait Publilia.

— Cœlius! appela Publilia.

Ils se retournèrent et la virent au bas des degrés. Sié-thao lui fit un geste amical. Cœlius tressaillit comme un homme pris en faute. Il salua Sié-thao qui s'inclina très profondément comme si elle voulait marquer une sorte de servitude. Il rejoignit Publilia..

— Je t'attendais, dit-elle d'un ton un peu bref.

— Excuse-moi, répondit-il. La jeune fille me parlait... je ne pouvais sans grossièreté...

Publilia ne répondit pas. Cœlius marchait auprès d'elle. Il était mécontent contre lui-même. Il regardait Publilia, et admirant sa beauté, il s'étonnait du désir qui l'avait saisi tout à l'heure.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un nuage était monté dans leur ciel.

V

Nous discutions de nouveau le sujet habituel.

— Les armées sères ne devraient-elles pas une bonne fois porter la guerre chez les Huns? dit Cœlius... Non, ces gens attendent la prochaine incursion!

Il se mit à rire et reprit : « Nos rudes jeux du cirque ne seraient pas goûtés ici... Nos combats de gladiateurs où s'affermissent les âmes des spectateurs, et où ils comprennent la grandeur de la guerre...

— Cœlius, dit Publilia, comment peux-tu glorifier les combats de gladiateurs? C'est une chose horrible, et je ne comprends pas comment tant de femmes s'y complaisent!

Cette parole de Publilia me frappa d'autant plus que je ne l'avais jamais entendue critiquer Cœlius.

Sans doute étais-je offusqué à Rome par les jeux dans lesquels on infligeait la souffrance et la mort, car mon maître Charilaos m'avait appris à les détester, mais j'en sentis plus vivement encore la férocité dans ces décors aimables. Et les sentiments de Publilia m'apparurent empreints d'une délicatesse qui achevait sa personnalité exquise,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tandis que l'image de Lydia que j'avais vue les narines frémissantes devant les combats de l'arène, prenait dans le recul du temps et de l'espace un aspect odieux. Je regardai Publilia et je ressentis une impression d'une douceur extrême. Mais la réponse avait amené sur les traits de Cœlius une ombre marquée. Il répondit vivement :

— Ton blâme est injuste. Il atteint des institutions nécessaires à l'Empire.

Ils discutèrent un instant, lui sur un ton d'amertume, elle, un peu froidement. Et cela nous fut pénible. Mais Fulvius, en sa qualité de stoïcien, désapprouvait, lui aussi, les jeux du cirque. Et Charilaos ajouta :

— Souffre, Cœlius, que je n'approuve pas tes paroles. Il faut déplorer la nécessité des guerres qui, seules, je le reconnais, ont pu assurer une stabilité précaire des groupements humains. Mais dis ce que tu juges préférable : la persistance de luttes entre les hommes, ou leur disparition avec l'établissement de sentiments bienveillants entre les peuples.

— Je préfère la persistance de la lutte, dit Cœlius. Guerre, et toujours... Seule, elle peut développer les qualités de l'homme.

— La lutte utile, dit Charilaos, se fait contre nous-mêmes, par nous-mêmes. Celle-là seule mûrit notre individualité. Seule, elle nous élève...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il s'arrêta, étendit le bras et reprit avec une véhémence qui ne lui était pas habituelle :

— Combats et jeux du cirque sont les survivances de goûts barbares et sanguinaires. Tel n'était pas l'idéal des Grecs d'autrefois...

Il se tourna vers Nagarjuna qui assistait en silence à la discussion.

— O Çramana, dis-nous ce que tu penses de ces choses...

Appuyé contre la paroi intérieure de la galerie, l'ascète laissa errer sur nous son regard profond.

— Je pense, dit-il, que ton ami est enchaîné dans le monde des apparences... La gloire réside dans la bienveillance des hommes pour les hommes, dans la simplicité de la vie, dans la victoire sur soi-même, dans les trônes dont les occupants ne portent pas l'épée, dans le renoncement aux vanités. Là seulement est la force de toute pensée, de toute science, de tout art...

— O Çramana, la vérité vit en ta parole, dit Charilaos.

Dans la nuit commençante nous nous taisions. Cœlius semblait mécontent. Publilia le regardait avec des yeux où je croyais lire une interrogation inquiète. Charilaos méditait. Je mesurais l'influence chaque jour plus prononcée que le Çramana prenait sur mon maître. Moi-même je sentais peu à peu pénétrer en moi la séduction d'une philosophie dont le génie s'accordait avec les théo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ries les plus satisfaisantes sur l'organisation du cosmos.

La voix du Çramana s'éleva de nouveau dans le crépuscule.

— Votre idéal, ô Romains, est l'action. Vous jetez des actes sur le monde sans rechercher quel sera l'aboutissement après d'innombrables conséquences... Eternel cycle d'erreurs, d'où procèdent violence et souffrance, haine et envie...

De nouveau le silence tomba. La nuit était transparente et les étoiles scintillaient au ciel froid, bleu dans la clarté lunaire. Les rossignols chantaient dans les parcs.

Tchang Yao apparut. La conversation s'orienta dans un autre sens. Tout à coup une voix monta dans l'air tranquille. Le chant limpide s'étendit et plana sous les arbres, accompagné par les trilles des rossignols. Les notes cadencées d'un instrument à cordes résonnaient sous les paroles dont le sens nous échappait.

— C'est la belle Sié-thao qui chante au Pavillon des Phénix, dit Tchang Yao.

Cœlius se leva peu après et sortit du pavillon, suivi par le regard du Çramana. Je remarquai qu'il ne demanda pas à Publilia de le suivre. Sans doute il était froissé qu'elle n'eût pas soutenu son opinion.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

Le temps revint où la Cour se transportait à Chang-lin, dans les fraîches montagnes. L'empereur se refusait à nous laisser déjà repartir. Il nous demanda de différer au moins jusqu'à l'hiver. Son désir s'accordait trop avec le nôtre pour que nous n'y fussions pas déférents. Nous revîmes ainsi la belle résidence d'été, les bâtiments et les parcs déjà familiers, les vastes jardins dans la montagne, pleins de fleurs et de bouquets d'arbrisseaux entre des collines rocheuses, les bois de pins étalant leurs dômes majestueux où chantait la brise. Jardins après jardins, groupes de pins après groupes de pins se perdaient dans un lointain vaporeux qu'on découvrait depuis les terrasses et les pavillons isolés en retraites au milieu des dômes fleuris.

De vastes corps de bâtiment avec de grandes cours intérieures offraient des toits à triple étage couverts de longues tuiles émaillées demi-cylindriques. De puissants piliers de cèdre revêtus de laque rouge et de dessins d'or supportaient cette architecture. Les toits recourbés se croisaient à angle droit dans leur superposition. Sur les faîtes, sur les arêtes, couraient de grands dragons aux émaux variés. De longues galeries couvertes, surélevées par des fondations de marbre, desservaient des pavillons à étage. Les toits portaient à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs angles recourbés de belles cloches dont le bronze mêlé d'or fondait ses sons cristallins dans la douceur du paisible décor.

Ces lieux étaient un séjour de beauté. Les plaisirs étaient recherchés dans les concours poétiques, les réunions où l'on déclamait les beaux passages des auteurs anciens ou les productions nouvelles. L'empereur prenait part à ces tournois poétiques. Et dans l'air calme des nuits la musique des luths et la voix des belles chanteuses montaient aux voûtes des grands pins.

Partout, dans les parcs, aux kiosques solitaires, dans les avenues qui longeaient les pièces d'eau étoilées de lotus, dans les cours pavées de larges dalles et dominées par les spacieuses galeries ouvertes sur l'extérieur et décorées de lambrequins bleu et or, passaient ou stationnaient des groupes de dames aux costumes élégants. La beauté de ces ensembles, nonobstant la simplicité des lignes, me ravissait, et songeant aux œuvres d'art éparses dans ces bâtiments j'admirais sans réserve une civilisation capable d'un tel discernement artistique.

— Oui, me dit un jour Fulvius, cette civilisation est grande. Je songe à celle qui se développe chez nous, à l'autre bout du monde. Là-bas, les temples éclatants de marbre blanchissent avec leurs hautes colonnades sous l'auguste silhouette du Capitole... Là-bas le Colisée géant retentit des acclamations d'un peuple immense. Là-bas j'ai

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

défilé aux accents des trompettes sur la Voie Appienne au retour des victoires... J'ai gravi le Clivus Martis dans les triomphes, j'ai défilé sous l'arc de Titus au milieu des cris d'enthousiasme, et quand j'admirais depuis le Capitole notre Rome immense, je croyais que nul spectacle au monde ne pouvait égaler ceux-là.

Il regarda les toits gracieux harmonisant leurs formes avec celles du paysage et reprit : « Là-bas une forte conception cherche la beauté dans la puissance, dans la sublimité des vastes proportions géométriques. Ici, un art tout différent le trouve dans la grâce, dans la dissymétrie, dans la symphonie des couleurs. Chacun de nos groupements humains a réalisé un type de beauté différent... Pourrais-tu affirmer, Caius, qu'une de ces civilisations est supérieure à l'autre?... »

— Non, dis-je, et il apparaît ainsi clairement que la beauté se manifeste quelle que soit l'échelle des grandeurs, ainsi que nous le soutînmes à Metellus...

— L'Erechteion sur l'Acropole, dit Charilaos qui était survenu, est petit, et c'est une merveille. Les Hellènes d'autrefois avaient compris que les masses énormes n'ont rien à voir avec la beauté...

Vers le milieu de l'été le Çramana se mit en route pour un voyage de courte durée dans l'est. Charilaos voulut le suivre et je me décidai à les accompagner. Cœlius et Publilia restèrent à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chang-lin. Fulvius encore fatigué renonça finalement à venir avec nous.

Comme nous quittions Chang-lin, Charilaos me dit : « Je suis content que Lucius soit resté avec eux. »

— Le crois-tu donc si fatigué? demandai-je.

Il ne répondit pas directement. « As-tu observé Cœlius depuis notre retour? »

— Que veux-tu dire? demandai-je.

— Rien? fit-il avec insistance... Ni chez Publilia?

— Ah! dis-je... je te comprends... Oui, de légers nuages entre eux, parfois... Et cela m'attriste...

— Légers nuages? dit-il... Cela seulement? Légers nuages, cela ne serait rien...

Il s'arrêta, puis avec un geste dubitatif : « Je me trompe peut-être... Je le voudrais... »

A une nouvelle interrogation il ne répondit rien. Mais les conjectures jusqu'alors incomplètement formulées en moi se précisaient nettement...

III

La fin de septembre nous vit de retour à Chang-lin. A l'heure de notre arrivée les palais étaient déserts. Les grandes chasses étaient commencées et une battue avait lieu dans les collines. Nous trouvâmes seulement Fulvius et Publilia.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Metellus est avec l'empereur, à la chasse, dit Fulvius, Il est très passionné pour ce divertissement.

— Ne les accompagnes-tu pas, très chère Publilia? demandai-je.

— Non, dit-elle d'un air las... Cela me fatigue.

La raison pouvait être exacte, mais j'eus l'impression qu'elle ne l'était pas en l'occurrence. Publilia me parut amaigrie, mélancolique. Rien n'était changé dans sa douceur et son affabilité, mais l'effort qu'elle faisait pour paraître enjouée lui pesait visiblement. Fulvius paraissait préoccupé; et, à ce qu'il me sembla, à cause d'elle.

— Tu sais, dit-il quand nous fûmes seuls, que nous voudrions revenir par cette route des caravanes, la Route de la Soie, qui aboutit en Bactriane et aux Portes Caspiennes, mais l'empereur et la Cour insistent pour que nous restions encore, et comme on ne peut suivre cette route qu'en hiver, cela remet le départ à une année.

— Très bien, dis-je... Songe à ce que nous avons encore à connaître ici...

— Cela me plairait aussi, dit-il d'un air soucieux. Mais observe, Caius... je crois voir peut-être ce qui n'est pas...

Il rompit sur ce sujet et parla des chasses impériales dans lesquelles Metellus par son adresse rehaussait l'honneur du nom romain.

— C'est un beau soldat, un beau soldat, fit-il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un air rêveur en matière de conclusion, mais il lui manque l'esprit philosophique. Caius, allons attendre le retour des chasseurs.

Tandis que nous attendions l'empereur et ses familiers, mes yeux, errant çà et là, suivirent une longue galerie couverte, parallèle à l'avenue, et qui joignait des pavillons isolés. Entre les troncs des pins je reconnus immédiatement Publilia à sa robe blanche. Accoudée à la balustrade, elle regardait vers l'avenue, distraite et sans nous voir.

— Les femmes suivent ces chasses, dis-je... Publilia n'y va-t-elle donc jamais?

— Elle y allait au début, répondit l'ancien préteur. Maintenant elle reste ici régulièrement.

— Elle se dit fatiguée...

— Ho, fatiguée! fit Fulvius. Ah, par Jupiter!... Caius, vois-tu, cela va très mal!... A mon sens...

Il s'interrompit : « Les voici... »

La chasse impériale revenait des collines. Le spectacle était beau. Sur leurs selles couvertes de peau de léopard, les chasseurs formaient des groupes pittoresques. Des litières ramenaient les dames. D'innombrables serviteurs portaient le gibier. Les beaux faisans dorés s'amoncelaient sur les chariots. Cerfs et chevreuils, pattes liées, suspendus à des bâtons, passaient par dizaines. Deux panthères avaient été abattues, l'une, me dit-on ensuite, par Cœlius.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'empereur à cheval apparut dans l'avenue, suivi de ses familiers et de litières portant les dames. J'aperçus tout à coup Cœlius. Il chevauchait près d'une litière et s'entretenait gaîment avec Sié-thao penchée vers lui.

Je me retournai vers le pavillon. Publilia regardait, et, dans sa personne tendue vers Cœlius, je sentis une angoisse. Cœlius ne la voyait pas.

— Oui, dit Fulvius près de moi, tu vois, Caius?... Et tu comprends?...

— Il faut, dis-je, savoir ce qu'il en est. Cœlius ne peut vraiment... Ah! ce serait indigne!...

— Dans ces questions, fit-il...

Il étendit les mains dans un geste d'impuissance.

— Elle ne court plus au-devant de lui, dis-je tristement. Naguère cependant... Lucius, tu te souviens de son visage heureux?...

Publilia rentra dans le pavillon et mon cœur se serra. A plusieurs reprises nous la vîmes paraître entre les baies de la longue galerie. Elle avait le visage tourné vers Cœlius et semblait l'appeler. Mais il causait toujours avec Sié-thao et ne voyait pas les yeux douloureux...

Ce même soir je pus échanger seulement quelques mots avec lui. Il me sauta au cou et m'interrogea sur mon voyage qu'il me fit promettre de lui narrer par le menu. L'empereur l'attendait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour terminer la journée avec lui et quelques-uns de ses familiers, dont un célèbre poète.

— Y aura-t-il aussi des poétesses? demandai-je à dessein. Et la belle Sié-thao sera-t-elle de la réunion?

— Oui, répondit-il assez naturellement. Et Publilia. Venez-y, vous ferez plaisir à l'empereur.

— N'emmènes-tu pas Publilia dans ces chasses? repris-je...

— Elle n'y veut plus venir... Elle prétend que ça la fatigue.

— Et tu la laisses seule si fréquemment, pendant plusieurs jours?

— Je ne puis me dispenser d'accompagner l'empereur... Et Fulvius lui tient compagnie, ajouta-t-il assez légèrement.

— Pardonne-moi, Cœlius, dis-je... s'il lui déplaît d'aller à ces chasses, ne serait-ce pas que la belle Sié-thao y va trop?

Il prit un air étonné qui me surprit à mon tour et je pensai que Fulvius, Charilaos et moi avions été trop loin dans nos suppositions.

— Elles sont toujours liées, dit-il, et je ne crois pas qu'aucun nuage obscurcisse leur amitié...

Il soupira doucement et sembla suivre une image aimable. Je n'osai insister.

L'empereur s'enquit le lendemain, avec intérêt, des péripéties de notre voyage. Il attachait une grande importance à la propagation des doctrines

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bouddhiques pour lesquelles il éprouvait un visible penchant.

Il était convenu que nous nous réunirions tous dans l'après-midi. Le Çramana, Charilaos et Fulvius m'accompagnèrent chez Cœlius. Nous y trouvâmes Tchang Yao et l'autre Sère, Tchao Kao, qui l'avait accompagné à Rome. Cœlius occupait avec Publilia un charmant pavillon isolé dans une partie du parc. Les buissons, les arbres, l'environnaient, sauf dans une direction. La vue s'étendait, par une vaste embrasure taillée dans les frondaisons, sur une vallée en enfilade fermée au loin par une ligne de montagnes aux contours sans heurts, sans dentelures rompant la noble continuité des longues chaînes.

J'ai gardé de ces heures un vif souvenir. Car jamais plus dans la suite nous ne fûmes réunis sans arrière-pensées. Les problèmes les plus hauts sur l'homme, sur le divin, sur la vie et la mort y furent envisagés. J'ai réussi à retracer une partie de nos entretiens, et je m'en applaudis, car en les relisant, je crois entendre les voix amies qui se sont tues pour toujours.

Déjà l'après-midi s'avançait. Les teintes merveilleuses de l'automne extrême-oriental revêtaient les collines de teintes rousses piquées des taches rouges de l'érable, alternant avec les plaques sombres des bois de pins. La rivière qui coulait au fond du val disparaissait par endroits dans les ver-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dures et ne se décelait que par l'éclat des cascades lointaines à travers les feuillages. Le silence s'était fait pour un instant. Publilia regardait Cœlius qui parlait à Sié-thao. Je cherchai à deviner ses pensées, mais elle les renfermait sous un front impénétrable.

La voix de Fulvius rompit notre rêverie.

— Ce paysage est admirable. Notre Horatius Flaccus eût admiré à l'égal de Tibur ou de sa tant aimée Sabine cette vallée et ces plans lointains... Le regard erre d'abord sur ces beaux aspects de la terre, puis se pose sur les collines lointaines dont les plans successifs se relaient en bleuissant vers l'horizon, et se perd ensuite dans l'infini du ciel lumineux.

— Ainsi, dit Charilaos pensif, l'âme passe en rêvant à travers les beautés des choses terrestres, par les apparences splendides des bois, des vallées, pour se perdre par la libération finale dans les solitudes infinies et sublimes de la pensée et de la connaissance.

— La comparaison est belle, Charilaos, dit Fulvius. Mais crois-tu vraiment que tout ce qui s'étend devant nos yeux ne soit qu'apparences... Qu'en pense Tchao Kao?

Tchao Kao le lettré secoua la tête en souriant et dit : « Je crains que les croyances nouvelles apportées de l'Inde n'immobilisent l'activité par le mépris des apparences passagères qu'elles voient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en toute chose. Je préfère me rattacher à notre Kong-tseu[1]. Il a réalisé une religion éthique qui est la consécration de l'homme à l'homme. L'harmonie de la vie est la seule fin, l'activité le but. »

— Je crains, dit Charilaos, qu'un tel système n'entraîne la fixation de doctrines trop utilitaires. Il faut un idéal à l'homme en dehors du bonheur à créer dans l'existence, même pour ses semblables. Votre Kong-tseu ne conçut-il pas les arts comme intéressants seulement pour les services qu'ils peuvent rendre à la morale...

— C'est vrai, dit le lettré. Ainsi l'action du rythme est excellente pour discipliner le peuple...

Ils discutèrent sur la morale confucéenne. Le Çramana leva la tête et dit : « Ces doctrines sont belles au point de vue de la justice et de la fraternité humaine. Mais elles se meuvent en un cercle restreint. La pensée ne doit pas être limitée.

Fulvius approuvait. « Et, dis-moi, ajouta-t-il, ô disciple de Kong-tseu, comment celui-ci concevait ce qui peut exister au delà des barrières de la mort. »

— Mais, dit Tchao Kao, il répondait avec justesse à cette demande : « Ne connaissant pas ce qu'est la Vie, comment parlerais-je de la Mort? »

— C'est là pourtant, dit Lucius, ce qui préoc-

1. Confucius.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cupa le plus les hommes... Mais si je comprends bien la doctrine bouddhique vers laquelle tu évolues, Charilaos, l'être n'est qu'un agrégat instable de formes passagères, et je ne vois pas qu'une conditions aussi négative soit propre à susciter un effort vers la perfection.

— Erreur, fit Charilaos. Le Çramana te dira : les forces qui nous composent sont indestructibles... Chaque individualité s'élevant vers la perfection se perdra dans la conscience universelle, atteignant à l'Illumination complète, se confondant avec l'Absolu.

— J'ai connu à Rome des chrétiens, dit Publilia. Il me semble que leurs paroles étaient analogues. Ils reconnaissaient un Dieu unique auquel ils attribuent la vision infinie, et ils appellent la mort : aller dans le sein de Dieu.

Les paroles graves s'échangeaient. Tous nous songions au grand problème de la destinée humaine. La voix du Çramana vint de nouveau de la galerie où il se tenait un peu à l'écart. Il disait : « Les formes ne périssent que comme la vague qui se creuse, déferle et s'évanouit, mais pour se relever aussitôt. Mais si tout se reforme en vie et en pensée, ce n'est pas à la manière indifférente d'un flux et d'un reflux éternels. Toutes les existences qui sont et ont été, moments fugitifs, transitoires apparences de l'Intelligence éternelle, ont laissé derrières elles leurs forces héritées, tout

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce qui fut amassé durant la vie des races. Et de même qu'existe en nous la pensée de ceux qui nous précédèrent, ceux qui viendront après nous hériteront non de nous seuls, mais de tout notre passé. Et nous devons considérer que nos propres actions et nos propres pensées renferment dans leurs conséquences des possibilités incommensurables et qu'ainsi nous sommes maîtres de retarder ou d'avancer la marche de l'ensemble vers la perfection. Là, nous sommes responsables...

— C'est une haute morale, dit Lucius... Dis-moi, Çramana, qu'est-ce que l'état de Nirvâna?

— C'est, dit le Çramana, le retour de chaque Moi particulier dans l'Esprit universel avec la disparition de la substance...

— Ne faut-il pas le comprendre aussi, demanda Charilaos, comme l'état de paix spirituelle infinie, de vision infinie et de sagesse infinie, propriétés éternelles et indestructibles du Divin éternel et infini.

— C'est, reprit le Çramana, la condition de pleine puissance, de science intégrale, de connaissance complète de soi... C'est la condition absolue et suprême de la liberté illimitée...

— Dis, Çramana, demanda Fulvius, suivant ta pensée l'aide divine peut-elle aider l'esprit à se libérer?

Nagarjuna se leva et vint lentement au milieu de nous : « Le Maître, dit-il, enseigna ceci :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Soyez pour vous-mêmes des lampes... Les Bouddhas ne sont que des maîtres. Cramponnez-vous à la vérité comme à un refuge. Ne cherchez point de refuge sauf en vous-mêmes... »

— Et Socrate, dit Charilaos, reprit cette formule : « Connais-toi!... »

— Je comprends, dit Fulvius pensif : je dois me développer moi-même, agrandir ma personne morale et individualiser par mon vouloir l'ensemble des forces multiples éparses en moi...

— En une conscience homogène qui subsistera... reprit le Çramana. Et de ce point de départ elle gravira les nouveaux échelons de la connaissance, en se rapprochant ainsi du Divin.

Lucius rêva un instant dans le silence.

— Ces conceptions, dit-il, valent qu'on y médite...

— O sage, dis-je au Çramana, l'amour est un désir... Or si le désir est mauvais, créant l'erreur et l'illusion, faut-il rejeter l'amour des sexes comme une entrave à la libération du monde des apparences.

— De l'amour vient la crainte, dit le Çramana. Celui qui ne connaît pas l'amour est délivré du chagrin et de la crainte. Mais ceci exprime simplement que les dangers de l'amour sont grands et que le sage doit les éviter...

Coelius se leva brusquement et fit quelques pas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Rêveries... vains propos! dit-il d'un ton ironiquement provocant. Vous autres philosophes, vous cherchez le grain de poussière dans la farine. L'amour, fit-il en s'exaltant, c'est la joie de posséder les charmes pleins de vie... le désir fougueux est un pressentiment de la jouissance. Sans le désir mourraient toutes choses et je veux le célébrer avec l'enthousiasme d'un esprit qui honore et Vénus et l'Amour. Oui, dit-il avec force, j'honore avant tout la Vénus des jeunes amours et je veux aimer et désirer, ô philosophes, tant que mon cœur ne sera pas glacé comme le vôtre. Que serait la vie, cria-t-il, sans le Désir?

Il jeta un rapide coup d'œil sur Sié-thao. Publilia fixait sur lui ses yeux inquiets. Mais la voix du Çramana résonna étrangement à nos oreilles.

— Plus qu'aucun autre, jeune homme, tu es la proie de l'illusion. Pourtant, réfléchis : la douleur incessante n'est que l'éternelle convoitise de l'insatiable Désir. Songe à ce que tu souhaites en ce moment, et songe aux conséquences...

Coelius le regarda. L'ascète ne parut pas s'en apercevoir. Il sortit de son pas tranquille. Sa longue forme drapée disparut sous les arbres. Le soir venait. De grandes libellules glissaient avec un grésillement sec au-dessus des buissons. Des nuages roses se formaient sur les cimes lointaines. Le bruit des cascades montait de la vallée, et dans la faible brise les cloches de bronze d'or sonnaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

doucement aux angles recourbés des toits. Leurs ondes limpides s'étendaient mélancoliques. De pavillons éloignés venaient des sons de luths, et les paons apportés de l'Inde se répondaient dans les jardins. Charilaos rêveur, mais satisfait, avait repris sa sérénité d'autrefois. Fulvius sentait sa pensée indécise devant les avenues immenses ouvertes devant lui par les doctrines du Çramana. Coelius, silencieux, jetait alternativement ses regards sur Publilia songeuse et sur Sié-thao paisible et sereine, dont le visage lui souriait. Et les dernières paroles du Çramana résonnaient encore à mon oreille.

Je me levai, j'allai à Coelius, et en lui mettant la main sur l'épaule, je lui dis : « Viens avec moi. »

Il me regarda d'un air interrogateur et me sourit. Nous fîmes le tour du pavillon, et, par l'autre face du léger bâtiment, nous descendîmes dans le parc. La lune, large et jaune dans le ciel bleu entre les branches des grands pins, éclairait déjà. Nous fîmes quelques pas.

— Que veux-tu me dire, cher Caius?

— Au nom de notre vieille amitié, dis-je résolument, ne t'offusque pas de la demande... Aimes-tu encore ta Publilia?

Il eut un sursaut et garda un instant le silence. Puis, d'une voix altérée :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Quelle question!... Pourquoi ne l'aimerais-je plus?

— Ce serait de l'ingratitude, dis-je, mais...

— Certes, interrompit-il avec précipitation. Pour m'accompagner, elle a bravé tous les périls... Encore une fois, pourquoi cette demande?

Il dit ces derniers mots avec une assurance feinte. Je résolus d'aller au fond des choses.

— Parce que, dis-je, Publilia est triste et rêveuse. Et tu en es la cause... Et non seulement toi, mais... une autre femme...

— Ah, sottise! fit-il avec une espèce de violence... Laquelle?

— Sié-thao...

A ma surprise il s'arrêta et tourna vers moi son visage sur lequel la clarté me fit lire un bouleversement soudain.

— Ah, Caius! fit-il.

— C'est donc vrai? dis-je tristement.

— Ecoute, reprit-il avec agitation... Je vis d'une façon plus proche des sens que vous autres, réfugiés dans les temples sereins de la philosophie. Mon esprit ne peut s'attarder aux jouissances supérieures dans le monde des idées...

Il secoua la tête et continua :

— Y a-t-il une autre intelligence que celle des sens. Ils me sollicitent à goûter la vie dans ce qu'elle a de plus beau, Caius, dans sa créature. Certains philosophes disent que seul a beaucoup

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vécu celui qui a beaucoup senti. Je veux étreindre pleinement cette vie et la quitter comblé par l'amour...

— Ce sont les paroles, dis-je, de celui qui se laisse aller à ses passions... Mais Sié-thao t'aime-t-elle?

— Elle m'aime... Je l'ai sauvée. Et cela peut-être a déterminé son amour. Je l'ai sauvée... Moi aussi je l'aime peut-être pour cette raison. Je l'ai faite mienne ainsi.

— Et Publilia? dis-je durement.

— Je souffre en pensant à elle... Caius, fit-il avec insistance, j'aime toujours Publilia...

— Allons donc! dis-je...

— Du même amour... Caius, j'en atteste les dieux! C'est une chose étrange... Si je la perdais, mon désespoir serait immense, et pourtant je désire l'autre de toutes mes forces... Souvent je veux ne plus songer à Sié-thao. Et je vois son fin visage, le charme étrange et nouveau de sa personne. Je songe que je l'ai arrachée des mains du Chanyu, et je ne puis admettre qu'elle ne m'appartienne pas...

Il s'arrêta. Je me taisais. Il reprit :

— Je suis possédé par un double amour, et les deux femmes aimées sont tellement différentes que je ne saurais établir de comparaison. Caius, j'ai l'impression d'être dédoublé!... En moi vivent deux êtres dont chacun aime une de ces deux femmes...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il parla encore sur ce thème. Il s'efforçait d'excuser sa faiblesse. Et toujours il revenait sur ce point : je l'ai sauvée. Je crois que cette circonstance agissait véritablement avec force, qu'elle avait été la cause déterminante de son étrange passion.

— Sais-tu, interrompis-je, que Publilia a pénétré ton égarement... Coelius, je t'en prie, ressaisis-toi... Songe à ce qu'elle a fait pour toi, à son noble esprit...

— Et songe, fit derrière nous la voix grave de Charilaos, que pour la satisfaction d'un fugitif désir, tu briseras une âme qui s'est donnée à toi sans retour...

Il vint près de nous.

— Pourquoi cette douleur jalouse? cria Coelius. Ici deux femmes se sentent également aimées du même homme et n'en ressentent aucune souffrance. Pourquoi Sié-thao n'est-elle pas jalouse? Et Publilia, je ne dirai pas hait Sié-thao...

— Certes non, interrompis-je encore avec force, car son âme est généreuse, et incapable d'injuste haine!...

— Mais elle souffre à la seule idée qu'elle puisse éveiller en moi un sentiment amoureux...

— Long atavisme d'abord, dit Charilaos... Et surtout Publilia met en toi son abnégation, ses joies et ses douleurs... La fille des Sères est faite pour plaire, pour orner la demeure comme une fleur éclatante, mais elle ne partage pas la vie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

intérieure de celui qu'elle aime. Dans l'amour de Publilia pour toi, il y a, en dehors de l'attrait des sexes, une amitié qui ne souffre pas de partage. Et crois-moi, Metellus, l'étrangère n'a pour toi que l'attrait du mystère. Tu crois pressentir en elle un monde nouveau...

Il lui posa la main sur l'épaule.

— Metellus, va retrouver Publilia, réfugie-toi dans cette âme aimante. Dompte une imagination trop libre... Et que Publilia s'excuse de soupçons injustifiés...

Coelius nous regarda un instant sans parler. Puis, nous saisissant à chacun une main.

— J'entends la raison, dit-il. O amis, je veux la suivre.

Il remonta vers le pavillon. Charilaos le regardait s'éloigner.

— Il est étrange, dit-il, de voir avec quelle force toute chose nouvelle prend d'empire sur certains esprits sans puissance contre eux-mêmes. En vérité, dans cette affaire, Metellus est entraîné par son imagination. Rien de plus...

Sans ajouter un mot sur ce sujet, nous nous dirigeâmes vers le pavillon que j'occupais avec Fulvius. Après le repas, le groupe des philosophes se réunit chez Charilaos. Dans la galerie baignée par la clarté lunaire, Fulvius examinait tandis que j'écoutais d'une oreille distraite, les arguments du Çramana sur les apparences du monde sensible.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE VIII

ARIADNE

I

La Cour revint à Loyang après les grandes chasses d'automne.

Il y eut à cette époque un changement très net dans les manières de Coelius à l'égard de Publilia. Il redevint, à ce qu'il nous sembla, empressé comme jadis. Il l'entoura de soins dont elle le remerciait d'une façon muette avec son beau regard redevenu heureux. Elle perdit l'attitude inquiète qui la caractérisait à Chang-lin. Il me sembla que sa douce gaieté revenait.

Je savais alors combien je l'aimais, sans ignorer que ce fût sans espoir. Le souvenir de Lydia ne provoquait plus qu'une impression indifférente. Ainsi, sans que j'eusse senti l'amour nouveau s'éveiller, il avait pris possession de mon âme. Seulement mon amour pour elle revêtait une autre forme que celui de Coelius. Mon ami percevait fort bien toute la noblesse de ce caractère exceptionnel de femme, mais sa nature plus sensuelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cherchait en elle la maîtresse dispensatrice des joies amoureuses, plus que la compagne de l'âme élevée, qu'il n'ignorait pas cependant.

Vis-à-vis d'elle, au contraire, j'éprouvais moins un sentiment de désir qu'une paix douce et profonde. Certes, si elle eût été libre, j'eusse éprouvé une joie immense à la sentir totalement mienne, car j'ai toujours cru à la beauté de l'amour tel que le concevaient les anciens Grecs, et à sa plénitude d'autant plus complète qu'il s'adresse à une femme digne aussi d'inspirer de l'admiration par sa nature spirituelle. J'aimais donc Publilia, son beau regard si doux, sa voix harmonieuse, tout l'ensemble de sa personne. J'aimais à entendre ses paroles bienveillantes pour chacun, les aperçus ingénieux de son esprit pourtant candide. J'aurais voulu donner, s'il l'avait fallu, ma vie pour la sienne. Et cela, je crois, c'était le véritable amour...

L'hiver vint, sec et froid, rarement nuageux, tel qu'il est dans ces régions. Le Vent Jaune souffla, plein de sa poussière impalpable. On sortit peu. La vie s'écoula en fêtes et en cérémonies artistiques et littéraires. Charilaos était sans cesse auprès du Çramana. Pour moi, je partageais mon temps avec les uns et les autres. La faveur du souverain pour nous ne se démentait pas et il nous recevait en de fréquentes audiences. Il faisait exécuter par les peintres les plus habiles des vues de la capitale et des sites intéressants afin que nous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pussions donner à Rome une représentation avantageuse des beautés de son Empire.

J'étudiais avec intérêt ce peuple essentiellement agriculteur. J'apprenais comment l'Empire s'était accru en assimilant périodiquement les hordes nomades qui déposaient le sabre pour prendre la charrue, envahisseurs séduits par le bien-être et la vie pacifique des groupes agricoles déjà installés au pays de la fertile terre jaune. La comparaison de cette civilisation complètement adonnée à la culture, avec la nôtre beaucoup plus disparate, me frappait. Chez nous la grande propriété s'était partout substituée en partie à la petite, au détriment des terres dont beaucoup devenaient incultes. Il n'y avait pas ici cette plèbe réclamant les distributions gratuites de blé, et entretenue par le jeu des ambitions politiques dans une oisiveté déplorable... Au contraire, la petite propriété familiale ou communale était la règle, et ces terres irriguées avec science donnaient un bon rendement.

Pendant cet hiver, Coelius fut en quelque sorte séparé de Sié-thao par les circonstances et cela put l'affermir dans sa lutte avec lui-même.

Sié-thao aimait Coelius. Il n'y avait dans cette affirmation de mon ami aucune vaniteuse présomption. Elle aimait celui qui l'avait sauvée. Je n'en pouvais douter à l'expression de son visage en présence de Coelius. Mais elle avait aussi pour Publilia une sincère affection, dépourvue de jalousie,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et cela nous semblait invraisemblable. Ici apparaissait une différence prodigieuse dans la façon de sentir par des races aussi éloignées que les nôtres. Autour de nous s'offraient des exemples frappants d'unions régulières dans lesquelles un jeune homme épris de son épouse en prenait une seconde également aimée.

— Cela, disait Charilaos, n'est pas différent de ce que nous voyons en nos contrées. Combien d'hommes, chez nous, hors du lien légitime, entretiennent des affranchies ou de belles esclaves. Mais que de drames latents, de jalousies, de vengeances...

— Ici, observait Fulvius, deux femmes semblent admettre sans arrière-pensée d'être aimées toutes les deux. Tchang Yao vient de me conter une anecdote singulière pour nous... Un jeune homme, fils d'un haut dignitaire, aimait également deux jeunes filles unies par un lien de parenté...

— Egalement! dis-je... Voilà ce qui me semble incroyable...

— Egalement, reprit Fulvius. L'une d'elles dut suivre son père dans un long voyage. Celle qui restait exigea que son union fût différée, ne voulant pas que son bonheur précédât celui de sa cousine et amie. Quand l'absente revint, le jeune homme épousa les deux jeunes filles le même jour, et leur union fut suivie d'un bonheur durable, d'une harmonie parfaite...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Qu'en disait Tchang Yao? demandai-je.

— Il trouvait cela tout naturel.

— Ainsi, dit Charilaos, les morales des peuples divers sont le fruit d'un long atavisme. Et nous comprenons comment Sié-thao ne peut soupçonner les sentiments qui ont troublé Publilia.

Brusquement, ainsi qu'il arrive en ces régions, le printemps apparut. En quelques jours les campagnes furent un interminable verger en fleurs. Les vents tièdes soufflèrent. Les promenades recommencèrent, vers les sites célèbres, les temples vénérés, placés dans des lieux montagneux ou silvestres d'une beauté singulière, de manière à associer la grandeur de l'idée religieuse et la majesté de la nature.

La Cour retourna à Chang-lin. Nous y arrivâmes pour cette date que les Sères appellent le Jour de la Naissance des Cent Fleurs, en la période de la deuxième lune de printemps. Les bois prenaient leur première verdure. Le vent printanier, chargé du parfum des campagnes, faisait tinter mélodieusement les cloches au son limpide aux coins des toits encornés. Les vols d'insectes se croisaient en courts bourdonnements. L'air tout entier était une vibration d'abeilles. Les papillons posés sur les buissons fleuris se levaient comme des vols

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de fleurs vivantes. De nouveau les essaims de beautés en robes de brocart et de soie changeante animèrent galeries, cours, et pavillons aux tuiles d'or. Et de nouveau la voix de Sié-thao s'éleva sous les feuillages, se mêlant à la chanson du printemps. Elle récitait des poèmes du temps passé, disait les amours de personnages illustres aux anciens jours et ses propres compositions. Les groupes approbateurs s'exclamaient discrètement sur son merveilleux talent et je sentais que Coelius était ressaisi par son désir. Publilia redevenait tantôt concentrée, tantôt impatiente... Coelius se joignait aux auditeurs et la voix de Sié-thao se faisait plus douce. Et sur les lèvres de Publilia nous lisions des expressions d'amertume et de détresse que Coelius ne voyait pas...

Un soir Sié-thao lut ce poème :

« Les jours s'enfuient vers les anciens jours.
« Ce soir encore, je m'appuie à la balustrade,
« La nuit s'emplit du chant des grillons.
« La lune mélancolique monte au jade bleu du ciel.
« Dans la nuit passe le cri d'une cigogne errante.
« Les souvenirs des jours d'effroi me reviennent sans cesse,
« Et il n'est pas là, celui avec lequel je voudrais
[partager mes pensées. »

On regarda Coelius. Il ne s'en aperçut pas. Les yeux dans les yeux de la jeune fille, il était loin de nous. Publilia se leva brusquement et s'en alla.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

Très vite, Coelius cessa de dissimuler. Il alla fréquemment auprès de Sié-thao qui l'accueillait avec joie. Et je m'assurai qu'ils avaient des réunions en tête-à-tête. Où en furent les choses entre eux, je ne l'ai jamais su.

— Je vais, dis-je à mes amis, parler à Sié-thao.

— Inutile, dit Charilaos. Elle ne comprendra pas les sentiments de Publilia.

— Publilia ne se plaint pas, dit Fulvius.

— Elle est, dis-je, trop digne pour cela. Mais de jour en jour elle s'épuise... Par moments je hais Coelius!

Je me remémorais sa parole, lorsque notre navire heureux nous portait devant Naxos sur les flots bleus de l'Egéide. Avec quel air confiant elle avait dit à Coelius quand nous évoquions le souvenir d'Ariadne : « M'abandonneras-tu sur quelque île inconnue? »

Un matin je la vis accoudée à la balustrade d'une terrasse. Je ne pus résister à l'élan qui m'entraîna. Elle ne me vit pas approcher.

— Publilia, dis-je, le cœur battant.

Elle fit « Ah! » en m'entendant soudain. Et je vis ses yeux pleins de larmes.

— Publilia, repris-je, tu souffres!...

Elle se redressa, mit un doigt sur ses lèvres avec un air de défense et me fit signe de la laisser. Elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

était, à ce que je vis, dans un tel désespoir, qu'elle ne pouvait articuler un mot.

— Non, dis-je, je ne m'en irai pas! Je sais... Publilia, c'est odieux et lâche! Il te déchire l'âme. Et ta souffrance me brise, car ta joie serait mon seul désir...

Elle eut un instant de faiblesse.

— Ah! dit-elle, c'est atroce... je ne sais pas si je rêve... Il vient de me dire des choses insensées... O mon Coelius d'autrefois! Insensé, il faut qu'il le soit! Il l'est, Caius... oh! la nuit devant moi!

Elle se ressaisit soudain.

— Tu es bon, Caius... mais laisse-moi...

— Ah, Publilia! dis-je hors de moi... je voudrais donner ma vie pour ton bonheur!... Si tu lisais en moi...

— Je sais, dit-elle précipitamment. N'ajoute rien, Caius, je t'en prie... Et laisse-moi. Il est insensé, tu sais! Insensé! Sans cela...

Je dus céder à sa prière, et la quitter. Mais je savais qu'elle avait lu en moi tout mon amour pour elle. Je me sentis résolu à tout. Je me mis à la recherche de Coelius que je trouvai dans une partie reculée des jardins. Il marchait à pas lents, très absorbé. Je l'abordai avec moins de violente indignation apparente que je n'en ressentais, car je voulais éviter de le froisser, tant pour ne point le jeter dans l'obstination que par un reste de réelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

affection pour l'ami auquel je reconnaissais tant de brillantes qualités.

J'entamai le sujet tout de suite, lui reprochai de manquer à sa parole. Il écoutait, les yeux à terre, le sourcil froncé, l'air impatient. Cette attitude m'irritait et mon sang-froid m'abandonna.

— Coelius, dis-je soudain, tu es en train de tuer Publilia!

Il me fit cette réponse ahurissante :

— Je n'ai pas cessé de lui témoigner mon amour.

— Tu en témoignes à une autre... O Coelius, tu avais promis de suivre la raison...

— La raison, fit-il avec un air mauvais... On décore toujours de ce mot sa propre opinion.

La colère me saisit.

— Tu es un faible, dis-je... Un faible, malgré ta valeur militaire, un pauvre jouet de tes désirs!

— Tu parles comme Charilaos, à présent, fit-il avec une ironie acerbe. Pourquoi, après tout, interdire à l'amour de s'étendre à deux objets différents? Cela, tu le vois ici chaque jour. Et Siéthao m'aime... Pourquoi lui infligerais-je une souffrance en la dédaignant. Je n'en ai pas le droit...

— Tu parles en sophiste misérable, dis-je, et tu le sais. Tu accordes ton langage avec ton désir. Mais tu n'es pas un homme de ce pays, tu es un homme d'Occident...

— Morale étroite et ridicule, dit-il. Si je dé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

couvre ici une façon d'agir supérieure à la nôtre...

— Quand elle flatte ta faiblesse, dis-je.

— D'ailleurs, poursuivit-il, qui blâme vraiment à Rome ceux qui aiment une autre femme en dehors?...

— Ici, interrompis-je, la situation est particulière : tu as une dette envers Publilia.

— Ah! fit-il avec colère, quelle sollicitude pour elle! Vraiment tu l'aimerais...

— Oui, je l'aime! dis-je hors de moi. Je l'aime comme tu n'as jamais su l'aimer, comme une créature supérieure, digne de toute la fidélité d'un cœur probe, et je voudrais lui sacrifier ma vie!...

Il fit un geste pour me répondre et parla précipitamment.

— J'ai déclaré à l'empereur mon désir de faire mienne celle que j'ai sauvée. Il sait qu'elle partage mes sentiments... Loin de s'étonner, il me l'accorde...

Il se tut soudain, avec un air un peu hagard.

— Caius, fit-il d'une voix sourde, je la veux!

— Et tu abandonneras Publilia?...

— Non...

— Tu emmèneras Sié-thao à Rome? fis-je stupéfait.

— Je resterai ici.

— Ah, cela! fis-je suffoqué... Mais quand tu en parleras à Publilia.

— Je le lui ai dit...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sa voix était plus basse encore.

Je compris les paroles récentes de Publilia. Moi aussi je fus convaincu qu'il était fou. Et il l'était en effet... Fou d'un délire momentané dont le passage ne laissa que ruine. Il se mit à parler avec exaltation. Son âme impulsive et ardente avait perdu la route. Il me semblait qu'un autre était là devant moi... un autre que le Coelius de jadis.

Je savais combien le désir effréné a fait commettre de sottises et de crimes, mais à ce moment je n'étais plus en état d'agir froidement. Sinon j'aurais dompté ma colère, employé des paroles amies. J'aurais peut-être réussi à le ramener une fois encore. Mais en apprenant qu'il avait osé exprimer à Publilia ses désirs insensés, je perdis possession de moi-même. J'avais envie de le frapper au visage, de l'outrager.

— Crois-tu donc, dis-je, que Publilia se prêtera à tes projets idiots et misérables? Comment peux-tu l'insulter ainsi? Tu m'es odieux et tu es indigne du nom que tu portes, lâche Metellus!...

Je lui tournai le dos et partis. A quelque distance je me retournai, le cœur gonflé de colère. Il était toujours à la même place, dans une sorte de fixité étrange.

J'allai tout bouleversé trouver Fulvius et Charilaos.

— Que faire? demandai-je.

— Rien, dit Fulvius. L'amour échappe à toute

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

loi... Eclairer Sié-thao? Elle ne comprendrait pas, nous l'avons déjà dit. Et il veut rester ici, pour une étrangère! Trahir la mission que lui a confiée l'Auguste Marc-Aurèle, lui, un chef militaire au vieux nom romain!

— Si je conservais nos vieilles croyances, fit Charilaos, je penserais qu'un dieu veut le perdre... Mais le dieu est en lui-même, hélas!...

Comme nous passions ensemble devant le pavillon que Coelius habitait avec Publilia, je la vis assise seule sous la galerie, et son regard errait au loin. Elle répondit à notre geste affectueux par un mouvement empreint d'une telle lassitude que nos cœurs furent serrés.

III

Cette journée a marqué la fin de la première partie de mon existence. La vie et ses combinaisons m'apparurent, dans les moments immédiatement consécutifs, sous le dilemme d'une absurdité monstrueuse, d'une suite de faits incohérents, du rêve d'un dieu insensé s'amusant à jouer avec les hommes, ou d'un mouvement immense et puissant dont le sens nous échappe, dans lequel nous agissons comme les parties infimes d'un tout marchant vers un idéal inconnu. Depuis longtemps je me suis rangé à cette dernière façon d'envisager le monde. Quoi qu'il en soit, je souffris en ce jour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au delà du possible, et, bien que depuis les ans se soient écoulés en m'apportant des souffrances nouvelles, aucune ensuite ne me toucha plus sensiblement.

Nous passâmes ce jour, Charilaos, Fulvius et moi, à nous entretenir avec inquiétude sous les grands pins de Chang-lin. Coelius était invisible. L'admirable parure des campagnes avait revêtu pour moi un aspect voilé. Charilaos échangeait avec Fulvius des propos sur la recherche du bonheur, et, dans la voix de mon maître, j'entendais l'enseignement du Çramana.

— Lorsque le Sage a renoncé pour jamais à cette décevante poursuite, disait-il, il peut contempler en paix le but lointain. Il voit la Vie comme un tout aux formes innombrables et multiples s'évanouissant pour se reformer sans cesse et gouverné par une aspiration uniforme vers un état supérieur. Et il s'efforce de hâter sa réunion au divin éternel, immuable et infini.

— Sans doute as-tu raison, très cher, disait Fulvius, mais nos amis ne sont pas dégagés de ce que tu appelles la Roue des choses, et je crains qu'ils n'y soient broyés.

— Ainsi je cherche à m'évader dans la réalité supérieure du monde des idées, sans y parvenir complètement, répondait mon maître. J'ai trouvé dans ces pensées l'apaisement philosophique, et cependant je suis profondément troublé par l'inquié-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tude où nous plongent les folies de Coelius et le chagrin de Publilia. Je reconnais l'inconséquence. Mais il faudrait, pour n'y être point sujet, avoir acquis la force d'âme du Çramana.

Les heures s'écoulèrent. Nous arrivâmes près d'un lac, à la limite des parcs. Le soir venait avec la fraîcheur. Nous nous assîmes à la sortie des pins, sur la pente légère qui descendait vers le lac. La nappe d'argent tranchait sur la teinte assombrie des bois. Ils se reflétaient le long des rives en franges dentelées dont les pointes semblaient se perdre dans un milieu aérien d'une transparence cristalline. Une légère brise se leva. Les roseaux s'inclinèrent et se redressèrent dans un balancement très doux. Le gracieux miroir parut se briser en innombrables éclats et le reflet des bois disparut dans l'agitation de la surface.

— Voici l'image du monde, dit Charilaos... Miroir dans lequel la force incréée revêt des apparences qui naissent et s'évanouissent ainsi.

L'étang était assez étroit en ce lieu. Je crus voir, sur l'autre rive, passer entre les arbres une forme svelte et légère sous le costume ordinaire des dames de la Cour. Elle s'engagea dans un espace découvert et je la reconnus.

— Voyez, dis-je...

— Sié-thao, dit Fulvius.

La jeune femme vint s'asseoir près de l'eau. Les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

joncs et les roseaux étaient hauts, et ainsi Sié-thao ne fut plus visible.

— Et voici Metellus, dit Charilaos à voix basse.

Coelius apparut entre les arbres. Il semblait chercher. Et tout à coup il vit la jeune fille. Il descendit rapidement à son tour. Il s'assit près d'elle et le rideau de joncs les masqua tous les deux.

— Elle l'attendait, dis-je...

Charilaos me saisit le bras.

— Voici qui est plus grave, Caius... Regardez!

Je suivis la direction de son bras. Publilia était sous le couvert du bois. Son vêtement clair nous la dénonçait dans les ombres naissantes.

Nous ne pouvions plus distinguer Coelius et Sié-thao, mais Publilia les voyait... Le crépuscule s'assombrit et la vue devint confuse. Cependant la lune qui se levait dans sa plénitude permettait de distinguer la robe claire. Les autres, ignorant la présence de Publilia, n'avaient pas changé de place, car elle demeurait appuyée contre un pin avec lequel elle se fût confondue sans la blancheur de son vêtement.

— Ce spectacle est douloureux, dit Charilaos... Quelle somme de souffrance pouvons-nous infliger sans nous en douter... Et c'est le cas de Sié-thao...

— Coelius est odieux, dis-je...

— Jouet de sa passion...

Un long temps s'écoula. La lune montait au-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dessus des bois. Nous vîmes encore un peu la tache claire à la limite des arbres. Puis l'obliquité des rayons diminua et le couvert des frondaisons devint obscur. Nous restions assis, écoutant les mille bruits de la nuit. La brise faisait légèrement clapoter l'eau du lac contre la rive. Les roseaux bruissaient doucement. Les crapauds jetaient leurs notes flûtées. Malgré notre préoccupation nous étions maîtrisés par le sentiment de la beauté de l'heure et il me semblait étrange que la douleur morale pût coexister avec cette beauté.

De grosses loutres passèrent le long des roseaux, poursuivant les poissons. Un sillage argenté s'élargissait derrière les têtes sombres. Parfois elles plongeaient avec un bruit sourd et des remous. J'entendis un de ces bruits résonner fortement avec un froissement de roseaux. Puis tout devint silencieux.

— On ne voit plus rien depuis longtemps, dit tout à coup Fulvius. Rentrons. La fraîcheur vient et je la crains.

Nous revînmes lentement par les avenues. Comme nous approchions des premiers bâtiments, sous l'obscurité des arbres, nous vîmes un couple traverser une surface éclairée par la lune.

— Coelius et Sié-thao, murmurai-je.

Ils passèrent et rentrèrent dans l'ombre. Nous nous attendions à voir Publilia surgir à son tour. Mais personne ne vint derrière eux et je ne sus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourquoi une crainte soudaine s'empara de moi, une inquiétude irraisonnée dont je fis part à mes amis.

— Allons à leur pavillon pour te rassurer, dit Fulvius. Si elle n'est pas rentrée, nous la chercherons... Nos paroles amies la calmeront peut-être...

Au pavillon les suivantes nous dirent qu'elle n'était pas rentrée.

— Ecoute, Charilaos, dis-je à mon maître, je suis écrasé par l'appréhension. Cherche Coelius... Va lui dire ce que nous avons vu, la douleur de Publilia... Eveille la honte en lui, si tu as plus de pouvoir que moi... Je retourne où nous les avons aperçus tout à l'heure...

Charilaos fit un geste d'assentiment et je repartis d'un pas rapide vers le lac. Fulvius plus lent me cria de l'attendre, mais je lui répondis que nous nous retrouverions à l'endroit indiqué et je continuai. J'arrivai très vite au petit lac et j'appelai Publilia.

Rien ne répondit. Je troublai seulement les hérons sur la rive. Ils s'envolèrent lourdement en étalant leurs larges ailes sous la clarté lunaire. Je me mis à suivre le bord de l'étang en cherchant à repérer l'endroit où Publilia s'était arrêtée quand nous l'avions aperçue de la rive opposée. Mais ces lieux étaient absolument solitaires. Je restais indécis et regardais autour de moi. Soudain, dans le rideau de joncs qui se dressait à quelques pieds,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en laissant entre eux et la rive un espace d'eau libre, je vis un petit objet blanc...

Je le contemplai stupidement. Ma conviction s'était faite avant toute vérification. Je sentis mon cœur sauter à coups précipités, puis j'eus l'impression qu'il s'arrêtait et je crus étouffer. Cela passa et je me sentis maître de moi.

J'entrai dans l'eau très fraîche et presque aussitôt je perdis pied. Une seule brassée me porta sur la ligne des joncs que je vis brisés en un point comme si une main s'y était cramponnée... L'objet blanc était un morceau d'étoffe que l'angle d'un jonc ployé avait retenu. Je remontai à terre et l'examinai au clair de lune. C'était l'écharpe en soie blanche de Publilia...

Je poussai un cri de désespoir et plongeai à plusieurs reprises. Je savais qu'elle était là. Je ne pensais qu'à ceci : est-il encore temps?...

Je la sentis tout à coup engagée dans le souple rideau de joncs. Je la saisis et je revins à la surface avec mon fardeau. Fulvius arrivait. Il poussa une exclamation et m'aida à la sortir de l'eau. Je l'étendis sur la rive, blanche figure dans son blanc vêtement... Nous nous penchions sur elle. Son cœur ne battait plus. Elle ne respirait plus. Ses mains et son corps étaient glacés... Malheur à moi! Le bruit entendu parmi les clapotements des loutres était celui de sa chute. Et nous avions continué à causer paisiblement pendant que cette belle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vie s'éteignait à quelques pas de nous! Je n'avais pas couru me rendre compte... Fou insouciant que j'avais été!...

Je savais que je l'aimais... A quel degré, je ne le sentais vraiment qu'à cette heure où tout était fini. Je m'inclinai sur elle et mon cœur éclata. La douce figure était paisible et les grands yeux d'hyacinthe me regardaient à la clarté de la lune. Fulvius silencieux me montra un petit objet qu'il venait de prendre dans sa main crispée. Je le reconnus aussitôt. C'était une agrafe de manteau en argent ciselé d'un travail parfait, représentant une Cypris à laquelle l'artiste avait attribué les traits de Publilia couronnant un guerrier dont le visage était celui de Coelius. Ce dernier la lui avait donnée en disant que leur amour serait indestructible comme le pur métal. En la regardant, je songeais combien elle avait dû souffrir dans ses derniers instants...

Je la repris dans mes bras et je remontai la pente. Les larmes m'aveuglaient. Fulvius me suivait sans mot dire. Une seule idée tourbillonnait dans mon cerveau : Publilia est morte. Et la brise dans les pins, le sanglot des cloches de bronze semblaient me répéter : Publilia est morte... Morte!

Fulvius m'arrêta comme nous allions atteindre les arbres : « J'entends Charilaos. Attends, Caius... »

Il héla d'une voix forte. On répondit et pres-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que aussitôt trois personnes sortirent de l'ombre. C'était Charilaos avec Coelius et, derrière eux, Sié-thao.

Coelius vit Publilia dans mes bras. Il s'arrêta comme un homme foudroyé. Sié-thao regardait pleine d'effroi. Je posai doucement Publilia sur le sol. Tremblant de douleur et d'indignation, je me dressai vers Coelius.

— Regarde, misérable! criai-je... Regarde ton œuvre! La voici, celle qui t'aima plus que toute chose et qui est morte de son amour! Oses-tu penser au temps où elle quitta pour toi une vie heureuse et facile?... Quand elle courait joyeusement au-devant des périls inconnus? O pauvre douce Publilia!... Pour toi, incapable d'apprécier cet inestimable trésor... pour toi, lâche...

Il sembla tiré violemment d'un rêve et tout d'un coup il se jeta à genoux près de la douce figure.

— O Publilia, dit-il, voici l'éveil d'une longue folie!...

Sa voix nous saisit aux entrailles.

— Tu es morte... Morte dans le désespoir, mais mon châtiment est absolu... Tu emportes avec toi toute ma raison d'être...

Il s'inclina sur elle, le visage dans ses deux mains.

— Si tu m'entends, disait la voix changée, si ton âme est près de moi, sache que je n'ai jamais aimé que toi. Comme je le sais maintenant!... Un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dieu m'a égaré... Ah! j'ai ruiné ta vie et la mienne... Oh! Publilia, Publilia... Mais non! Ce n'était pas moi... C'était un étranger maudit!...

Il se mit debout brusquement et se tourna vers nous. Son visage nous apparut ravagé par un désespoir immense.

— Caius, Lucius, Charilaos, dit-il d'une voix forte, au retour dans Rome, atténuez ma conduite. Dites à l'empereur que Metellus fut la proie d'un étrange délire. Dites-lui : Metellus avait une âme prompte que séduisit un attrait étrange et nouveau, mais il gardait au fond de lui-même son amour tout entier et il ne put laisser Publilia s'en aller seule dans la mort...

— Arrête, Coelius! criai-je...

Nous nous jetâmes vers lui. Mais avant que nous eussions pu saisir sa main il s'était plongé un poignard dans la poitrine. Il tomba dans nos bras...

Muets d'horreur, nous le déposâmes auprès de Publilia. Sié-thao poussa un grand cri et se jeta sur son corps. Fulvius l'écarta doucement. Penché sur Coelius, le vétéran, familier avec les blessures, avait découvert son sein et l'examinait hâtivement. Il se redressa et secoua la tête. Et nous restions immobiles, le cœur déchiré, contemplant les corps étendus dans la clarté brillante. Le sang de Coelius avait jailli sur le vêtement de Publilia et le barrait d'une écharpe sanglante. Un monde de pensées se heurtait sous nos fronts...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'entendis un froissement d'herbes derrière moi. Je me retournai. Le Çramana était près de nous et contemplait notre groupe tragique.

— O Çramana, dit Fulvius, es-tu donc si dégagé de tous les liens humains que tu ne ressens aucun frémissement?

L'ascète vint jusqu'aux corps étendus.

— Le Maître a dit : « Je pleure partout où souffre un moucheron. » Ma pitié pour ce malheureux, victime de vains désirs, est immense... Mais celle-ci — il montrait Publilia — a beaucoup aimé. Son âme indestructible renaîtra dans une condition plus haute, car elle avait atteint par sa sagesse et sa bonté aux premiers degrés de la Connaissance...

Il posa la main sur mon épaule et dit encore : « Toi qui l'aimais, et elle le sait sans doute maintenant, puisses-tu trouver là une consolation. Je ne puis t'en donner d'autre... »

Je levai les yeux vers Nagarjuna. Je vis sur le visage austère une expression de douceur et de bienveillance qui m'était inconnue, et le fond de son âme pitoyable à tous les êtres m'apparut soudain.

Je m'inclinai sur les corps de ceux que j'avais tant aimés. J'avais tout perdu, mon amour et mon amitié.

Le Çramana, le regard perdu dans l'espace, parlait encore :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Le Désir crée l'apparence et l'erreur. Seul, qui peut rejeter le Désir peut se libérer de l'éternel recommencement et de la souffrance...

Sa voix résonnait au-dessus de moi dans le silence nocturne. Au loin sanglotaient les cloches de bronze aux coins des toits recourbés...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPITRE IX

LE RETOUR

I

J'éprouve une difficulté pour achever ce récit. Je ne veux pas parler des funérailles de Coelius et de Publilia. Ces images me sont encore trop pénibles malgré les années.

Je restai longtemps à errer dans ces lieux si beaux du parc de Chang-lin où elle aimait à se promener. L'empereur compatit à notre douleur, mais il ne comprit jamais — non plus qu'aucune personne de sa Cour — le drame qui s'était déroulé. Cela valait mieux. Ils crurent qu'un déplorable accident nous avait ravi notre amie et que Coelius s'était tué de douleur.

Il paraît étrange que l'amour de Sié-thao fût si profond qu'elle languit et mourut. Cela, nous ne le comprîmes qu'avec difficulté, comme les Sères auraient mal compris l'acte de Publilia. Il nous paraissait incroyable qu'un amour partagé pût être aussi précieux à une femme consciente du partage. Je me suis ainsi convaincu qu'il existe des déserts

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

infranchissables entre les mondes moraux héréditaires des diverses races humaines.

Il fallut songer au retour. L'empereur nous le permit à regret. Tandis que nous organisions tout avec son aide, Charilaos me dit un jour :

— Je vais te causer un chagrin, Caius... Je ne retourne pas à Rome.

Je le regardai, très étonné.

— Que dis-tu, cher Charilaos?

— Je ne puis, reprit-il. Dans la doctrine du Çramana, j'ai trouvé l'apaisement de mes inquiétudes. De plus, les événements récents m'ont donné le dégoût profond des agitations de cette vie. Je veux passer la fin de mon existence à rechercher la Voie de la libération. Le Çramana s'en retourne dans l'Inde où je vais le suivre, l'accompagner en disciple et répandre moi-même la parole du Maître. Je t'engagerais bien à rester avec nous...

— Je le voudrais, dis-je, car mon âme souffre et cherche aussi la libération. Mais mon père m'attend. Je voudrais te retenir près de moi, ô mon maître, mais je sais que dans l'accomplissement de ton projet tu trouveras la paix.

— Je comprends aussi ton désir de revoir le vieillard, cher Caius. Et il faut que vous rendiez compte à notre noble Marc-Aurèle des résultats acquis. D'ailleurs, j'ai encore assez d'années à vivre pour tenter peut-être de porter aux nôtres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les paroles du Sage. Et tu me verras un jour apparaître devant toi, si je suis assez riche d'avenir...

II

Aux premiers jours d'octobre, Fulvius, Publius Celer, moi et nos légionnaires nous quittâmes Loyang avec Charilaos et le Çramana. Une véritable petite armée nous accompagnait, imposée par la sollicitude impériale. Nous emportions une quantité considérable d'objets d'art, notamment de peintures, et des traductions partielles d'ouvrages philosophiques que nous avions faites avec l'aide de Tchang Yao.

Nous reprîmes la route de Hao et, dans les lieux témoins de la grande bataille, je songeai à Coelius et j'eus un chagrin violent. Charilaos et le Çramana nous quittèrent à Hao d'où ils comptaient descendre vers l'Inde par une longue route de terre. J'éprouvais un déchirement en songeant que je ne reverrais peut-être jamais celui qui avait été le guide de ma jeune intelligence. Très ému lui-même, il me disait avec son grave sourire : « Allons, ami, souviens-toi que tu es citoyen romain. »

Et l'heure de la séparation arriva.

Nous marchâmes constamment vers le couchant. Nous franchîmes la Grande Muraille élevée par les empereurs Tsrinn pour arrêter les incursions des nomades. Le froid vint. Nous traversâmes des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

déserts stériles le long de monts glacés en interminables chaînes, dans des paysages tristes et grandioses. Nous passâmes chez des Hiong-nou, pour le moment redevenus obséquieux et soumis. Après quatre mois de route et les hauts cols neigeux de l'Imaüs, nous atteignîmes la vallée de l'Iaxarte[1] jadis foulée par Alexandre. Nous étions désormais dans un monde connu des nôtres. A Maracanda[2] de Bactriane notre escorte nous quitta pour retourner au pays des Sères.

A Antiochia Margiana[3] de mauvaises nouvelles nous parvinrent de l'ouest concernant les Parthes. Mais cela nous parut être de ces on-dit qui se colportent de pays en pays. Seuls avec notre petite escorte de légionnaires et les caravaniers scythes loués à Marakanda nous traversâmes la Bactriane sans encombre. Confiants dans le traité signé avec les Parthes nous nous engageâmes dans la Parthiène. Et là nous arriva le dernier de nos malheurs. Un peu avant les Portes Caspiennes nous fûmes attaqués traîtreusement par les éternels ennemis de Rome. Publius Celer et notre poignée de légionnaires restèrent sur la place. Notre caravane fut pillée, et Fulvius, blessé grièvement, fut capturé avec moi.

Mon pauvre vieil ami mourut de sa blessure. Je

1. Syr Daria actuel.
2. Samarkande actuel.
3. Le Merv actuel.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

restais seul. Et les années passèrent, pleines du regret des temps heureux. Les Parthes féroces vengeaient leurs revers sur le Romain captif. Je restai entre leurs mains plus de onze années. Il y a dix-huit mois mes maîtres, s'étant approchés de la ligne de surveillance romaine sur le Tigre, furent surpris par une turme de cavalerie en reconnaissance. Les officiers de la septième légion, celle-là même où Coelius avait commandé comme tribun, avaient su par des espions qu'un Romain était captif non loin d'eux et ils avaient organisé un coup de main pour le délivrer.

III

Je pense qu'à partir d'ici mes aventures n'offrent plus aucun intérêt. Je traversai l'Osrhoène et je rejoignis la route d'Aleppum à la mer. Ce trajet accompli quinze ans auparavant en sens inverse fut un pèlerinage amer. Ici Publilia avait exprimé son admiration ou un joyeux étonnement, là Charilaos avait abondé en remarques ingénieuses. Quand j'atteignis, sur la route d'Antioche à Alexandrette, le lieu d'où l'on voit la mer bleuissante ouvrant ses horizons infinis vers le couchant, je m'arrêtai comme nous l'avions fait jadis et je m'entretins avec mes morts.

J'ai refait le trajet effectué en Méditerranée. Chaque roche des Cyclades, chaque aspect de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Grèce me rappelait Publilia. Et sans doute son âme merveilleuse, délivrée du retour de la Vie en un monde impénétrable à nos sens humains, m'accompagnait sans cesse.

Et pour que rien ne fût épargné au désastre de notre expédition, après la mort de mes amis, après la perte de tous nos documents chez les Parthes, j'appris avec Rome entière, le jour que je rentrai dans l'Urbs par la Porte Capène, que l'empereur Marc-Aurèle venait de mourir à Vindobona[1] le jour des Nones de mai. Je n'ai même pas tenté d'approcher l'empereur Commode pour lui exposer les résultats de la mission chez les Sères. Le fils du philosophe est une brute stupide. Aucun être n'est plus que lui la proie des apparences. Cet homme a une âme de cocher de cirque. Il en remplit souvent le rôle ou combat dans l'arène pour les gages de gladiateur. L'empire est aux mains d'un histrion imbécile et débauché, à l'heure où se pressent aux frontières les masses menaçantes des Barbares.

J'arrivai à Rome pour assister aux derniers jours de mon père. La joie du vieillard fut immense. J'y trouvai la seule consolation de mes malheurs.

Peu de jours après mon retour j'ai rencontré le marchand Olearius à Ostie. Il était revenu depuis

1. Vienne d'Autriche.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de longues années avec beaucoup d'objets dont il avait tiré de gros profits. C'est de lui que je tiens le papier sur lequel j'ai voulu tracer ce récit.

J'ai entendu parler de Lydia. Elle a épousé Pompilius Mus, puis elle a divorcé et s'est remariée trois fois. C'est le type de la grande dame romaine actuelle, émancipée, libre de tous scrupules, n'écoutant que l'appel de ses sens et de sa vanité.

J'ai médité, durant ma longue captivité, sur les enseignements du Çramana. Comme Charilaos, j'y ai trouvé la paix de l'âme. Je sais qu'on triomphe du monde en y renonçant. Dégagé de l'illusion des formes, je sais que l'univers marche en une perpétuelle évolution vers des sphères plus hautes et que je me perdrai à mon heure dans la Vision et la Sagesse infinies. Je n'ai conservé que l'amour de la nature, des beaux horizons, des bois verdoyants, des nuées roses sur le couchant, apparences harmonieuses des forces dont aucune désillusion ne peut venir. Dans la brise qui chante le soir au milieu des cyprès je sens passer l'âme de Publilia...

Maintenant, j'attends Charilaos. J'ai la conviction absolue que mon maître, paisible et attrayant comme jadis, va m'apparaître un jour sur la route, vêtu de la robe du çramana. Nous repartirons tous deux vers l'Orient lointain et nous nous en irons aux temples sereins des monts d'où l'on ne revient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus. Car tenter d'enseigner la sagesse à ce monde dissolu, mercantile et violent serait chose illusoire.

*
**

Je reposai ma traduction et je regardai mon ami. Il restait songeur, les yeux fixés sur la vaste et antique peinture qui retrace les scènes du printemps au palais des Rann. Les grands pins s'y dressent par-dessus les galeries aux longues tuiles émaillées d'or et les faîtes surmontés de dragons déroulant leurs volutes. Les essaims de dames en robes de brocart forment des groupes harmonieux de fleurs vivantes. A droite l'empereur entre avec son cortège par un pont aux balustrades de marbre. Dans ce décor, tellement semblable à celui que décrivait le manuscrit, je crus voir errer sous les grands pins austères Caius Herennius et Fulvius, Coelius et la belle Publilia. Le Çramana passait au loin en échangeant avec le Grec Charilaos des paroles de sagesse, tandis que sur la gauche une beauté solitaire et pensive sous le lourd catogan de cheveux sombres, à la mode des Rann, contemplait les jardins revêtus de leur parure printanière. Et dans les souffles odorants que je crus sentir passer sur moi, j'entendis les cloches de bronze sonore, pendues aux coins des toits recourbés, sangloter faiblement les noms de Publilia et de la belle Sié-thao.

20 mai 1930.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

		PAGES
CHAPITRE	I. Le manuscrit	7
—	II. L'ambassade	21
—	III. Le lis et l'euphorbe	51
—	IV. Le voyage	65
—	V. Quand florissait Loyang	81
—	VI. La bataille	103
—	VII. Chang-lin	189
—	VIII. Ariadne	223
—	IX. Le retour	247

IMPR. E. RAMLOT ET Cie, 52, AV. DU MAINE, PARIS. — 1931

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS

Extrait de nos Catalogues :

Vol.

ROBERT (Louis de)

Paroles d'un Solitaire..... 1
Octavie..... 1
L'Envers d'une Courtisane..... 1

ROLLAND (Romain)

Jean-Christophe (10 vol.)
1. L'Aube..... 1
2. Le Matin..... 1
3. L'Adolescent..... 1
4. La Révolte..... 1
5. La Foire sur la Place..... 1
6. Antoinette..... 1
7. Dans la Maison..... 1
8. Les Amies..... 1
9. Le Buisson Ardent..... 1
10. La Nouvelle Journée..... 1

Colas Breugnon..... 1
Théâtre de la Révolution..... 1
Les Tragédies de la Foi..... 1
Le Théâtre du Peuple..... 1
Au-dessus de la Mêlée..... 1
Les Précurseurs..... 1
Clérambault..... 1
L'Ame enchantée (4 vol.).
I. Annette et Sylvie..... 1
II. L'Eté..... 1
III. Mère et Fils..... 2
Le Jeu de l'Amour et de la Mort.. 1
Pierre et Luce (*bois gravés de G. Belot*)..... 1
Liluli (*Illustrations de Frans Masereel*)..... 1
Pâques Fleuries..... 1
Les Léonides..... 1

ROSNY Jeune (J.-H.)

de l'Académie Goncourt

La Messe Mondaine..... 1
La Luciole..... 1

SABATIER (Pierre)

La Révoltée..... 1
La Comédie du Mariage..... 1
Le Chemin de Cythère..... 1
Judith..... 1

SÉGUR (Nicolas)

Le Rideau Rouge..... 1
Elle et Lui à Venise..... 1
Le Mariage charnel..... 1
Anatole France Anecdotique (souvenirs et récits)..... 1
Le Paradis des Hommes..... 1
L'Anneau sensuel..... 1

Vol.

t'SERSTEVENS (A.)

Un Apostolat..... 1
Le Dieu qui danse..... 1
Le Vagabond Sentimental..... 1
Les Sept parmi les Hommes..... 1
Béni Ier, Roi de Paris..... 1
Taïa..... 1

VALDAGNE (Pierre)

Ce bon M. Poulgris..... 1
Touti..... 1
Constance, ma tendre Amie..... 1
Ma mère... que j'accusais..... 1

VAUTEL (Clément)

La Réouverture du-Paradis terrestre 1
Les Folies Bourgeoises..... 1
Mademoiselle Sans-Gêne..... 1
Mon Curé chez les Riches..... 1
Mon Curé chez les Pauvres..... 1
Madame ne veut pas d'enfant... 1
Je suis un affreux bourgeois..... 1
L'Amour à la Parisienne..... 1

VAUTEL (Clément) et LA FOUCHARDIÈRE (G. de)

M. Mézigue..... 1
Le Bouif chez mon Curé..... 1
La Grande Rafle..... 1

VAUTEL (Clément) et ESCHOLIER (Raymond)

L'Empereur aux yeux bleus..... 1

VILLETARD (Pierre)

M. et Mme Bille (*Lauréat du Grand Prix du Roman*, 1921)..... 1
Les Poupées se cassent (*Couronné par l'Académie Française*)..... 1

WELLS (H.-G.)

La Guerre et l'Avenir (*Traduction de Cecil George Bazile*)..... 1
Les Amis passionnés..... 1

WILD (Herbert)

Le Conquérant..... 1
Dans les Replis du Dragon..... 1
Les Chiens aboient..... 1
Le Colosse endormi..... 1
Les Corsaires..... 1
Le Retour interdit..... 1
L'Autre Race..... 1
Le Regard d'Apollon..... 1

Catalogue franco sur demande

Etablissements Busson, Imprimeurs, 117, r. des Poissonniers, Paris (18e)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques